

1473 aa. 28

LA VIE
DE
MARIANNE.

TOME SECONDE.

I

L

Ch

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

PAR M. DE MARIVAUX.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LAPORTE, Imprimeur - Libraire ;
rue des Noyers.

M. DCC. LXXXVIII.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***!

QUATRIEME PARTIE.

J'E ris en vous envoyant ce paquet ;
Madame. Les différentes parties de l'Histoire de Marianne se suivent ordinairement de fort loin. J'ai coutume de vous les faire attendre très-long-temps ; il n'y a que deux mois que vous avez reçu la troisieme , & il me semble que je vous entends dire , encore une troisieme Partie , a-t-elle oublié qu'elle me l'a envoyée ?

Tome II.

A

Non , Madame , non , c'est que c'est la quatrième ; rien que cela , la quatrième. Vous voilà bien étonnée, n'est-ce pas, voyez si je ne gagne pas à avoir été paresseuse ? Peut-être qu'en ce moment vous me savez bon gré de ma diligence , & vous ne la remarqueriez pas , si j'avois coutume d'en avoir.

A quelque chose nos défauts sont bons ; on voudroit bien que nous ne les eussions pas , mais on les supporte , & on nous trouve plus aimables de nous en corriger quelquefois , que nous ne le paroîtrions avec les qualités contraires.

Vous souvenez-vous de Monsieur de . . . c'étoit un grondeur éternel , & d'une physionomie à l'avenant ; avoit-il un quart-d'heure de bonne humeur , on l'aimoit plus dans ce quart - d'heure , qu'on ne l'eût aimé pendant toute une année , s'il avoit toujours été agréable ; de mémoire d'homme on n'avoit vu tant de graces à personne.

Mais commençons cette quatrième Partie : peut-être avez-vous besoin de la lire pour la croire , & avant què de continuer mon récit , venons au portrait de ma bienfaitrice que je vous ai promis , avec celui de la Dame qu'elle a amenée , & à qui

dans les suites j'ai eu des obligations dignes d'une reconnoissance éternelle.

Quand je dis que je vais vous faire le portrait de ces deux Dames, j'entends que je vous en donnerai quelques traits ; on ne sauroit rendre en entier ce que sont les personnes, du moins cela ne me seroit pas possible ; je connois bien mieux les gens avec qui je vis que je ne les définirois ; il y a des choses en eux que je ne saisis point assez pour les dire, & que je n'aperçois que pour moi, & non pas pour les autres, ou si je les disois, je les dirois mal ; ce sont des objets de sentiment si compliqués, & d'une netteté si délicate, qu'ils se brouillent dès que ma réflexion s'en mêle ; je ne sai plus par où les prendre pour les exprimer ; de sorte qu'ils sont en moi, & non pas à moi.

N'êtes-vous pas de même ? Il me semble que mon ame en mille occasions en fait plus qu'elle n'en peut dire, & qu'elle a un esprit à part qui est bien supérieur à l'esprit que j'ai d'ordinaire. Je crois aussi que les hommes sont bien au-dessus de tous les livres qu'ils font. Mais cette pensée me meneroit trop loin : revenons à nos Dames, & à leur portrait : en voici un qui sera un peu étendu, du moins j'en

ai peur , & je vous en avertis , afin que vous choisissiez , ou de le passer , ou de le lire.

Ma bienfaictrice que je ne vous ai pas encore nommée , s'appelloit Madame de Miran , elle pouvoit avoir cinquante ans : quoiqu'elle eût été belle femme , elle avoit quelque chose de si bon & de si raisonnable dans la physionomie , que cela avoit pû nuire à ses charmes , & les empêcher d'être aussi piquans qu'ils auroient dû l'être ; quand on a l'air si bon , on en paroît moins belle ; un air de franchise & de bonté si dominant , est tout - à - fait contraire à la coquetterie ; il ne fait songer qu'au bon caractère d'une femme , & non pas à ses graces ; il rend la belle personne plus estimable , mais son visage plus indifférent , de sorte qu'on est plus content d'être avec elle , que curieux de la regarder.

Et voilà , je pense , comme on avoit été avec Madame de Miran ; on ne prenoit pas garde qu'elle étoit belle femme , mais seulement la meilleure femme du monde ; aussi , m'a-t-on dit , n'avoit-elle guere fait d'amans , mais beaucoup d'amis , & même d'amies ; ce que je n'ai pas de peine à croire , vû cette innocence d'intention qu'on voyoit en elle , vû cette mine simple , con-

folante & pàisible qui devoit rassurer l'amour-propre de ses compagnes, & la faisoit plus ressembler à une confidente qu'à une rivale.

Les femmes ont le jugement sûr là-dessus. Leur propre envie de plaire leur apprend tout ce que vaut un vilage de femme, quel qu'il soit; beau ou laid, il n'importe, ce qu'il a de mérite, fût-il imperceptible, elles l'y découvrent, & ne s'y fient pas; mais il y a des beautés entr'elles qu'elles ne craignent point, elles sentent fort bien que ce sont des beautés sans conséquence; & apparemment que c'étoit ainsi qu'elles avoient jugé de Madame de Miran.

Or à cette phyfionomie plus louable que séduisante, à ces yeux qui demandoient plus d'amitié que d'amour: cette chere Dame joignoit une taille bien faite, & qui auroit été galante, si Madame de Miran l'avoit voulu, mais qui faute de cela n'avoit jamais que des mouvemens naturels & nécessaires, & tels qu'ils pouvoient partir de l'ame du monde de la meilleure foi.

Quant à l'esprit, je crois qu'on n'avoit jamais songé à dire qu'elle en eût, mais qu'on n'avoit jamais dit aussi qu'elle en manquât. C'étoit de ces esprits qui satisfont à tout sans se faire remarquer en rien,

qui ne sont ni fort ni foibles , mais doux & sensés , qu'on ne critique , ni qu'on ne loue , mais qu'on écoute.

Fût-il question des choses les plus indifférentes , Madame de Miran ne pensoit rien , ne disoit rien qui ne se sentît de cette abondance de bonté qui faisoit le fond de son caractère.

Et n'allez pas croire que ce fut une bonté sotte , aveugle , de ces bontés d'une ame foible & pusillanime , & qui paroissent risibles même aux gens qui en profitent.

Non , la sienne étoit une vertu , c'étoit le sentiment d'un cœur excellent ; c'étoit cette bonté , proprement dite , qui tiendrait lieu de lumière , même aux personnes qui n'auroient pas d'esprit , & qui , parce qu'elle est vraie bonté , veut avec scrupule être juste & raisonnable , & n'a plus envie de faire un bien , dès qu'il en arriveroit un mal.

Je ne vous dirai pas même que Madame de Miran eut ce qu'on appelle de la noblesse d'ame , ce seroit aussi confondre les idées : la bonne qualité que je lui donne , étoit quelque chose de plus simple , de plus aimable & de moins brillant. Souvent ces gens qui ont l'ame si noble , ne sont pas les meilleurs cœurs du monde ; ils s'entêtent

trop de la gloire & du plaisir d'être généreux, & négligent par-là bien des petits devoirs. Ils aiment à être loués, & Madame de Miran ne songeoit pas seulement à être louable; jamais elle ne fut généreuse, à cause qu'il étoit beau de l'être, mais à cause que vous aviez besoin qu'elle le fût; son but étoit de vous mettre en repos, afin d'y être aussi sur votre compte.

Lui marquez-vous beaucoup de reconnaissance, ce qui l'en flattoit le plus, c'est que c'étoit signe que vous étiez content. Quand on remercie tant d'un service, apparemment qu'on se trouve bien de l'avoir reçu, & voilà ce qu'elle aimoit à penser de vous : de tout ce que vous lui disiez, il n'y avoit que votre joie qui la reconpensoit.

J'oubliois une chose assez singuliere, c'est que, quoiqu'elle ne se vantât jamais des belles actions qu'elle faisoit, vous pouviez vous vanter des vôtres avec elle en toute sûreté, & sans craindre qu'elle y prît garde; le plaisir de vous entendre dire que vous étiez bon, ou que vous l'aviez été, lui fermoit les yeux sur votre vanité, ou lui persuadoit qu'elle étoit fort légitime, aussi contribuoit-elle à l'augmenter tant qu'elle pouvoit : oui, vous aviez raison de vous

estimer , il n'y avoit rien de plus juste , & à peine pouviez-vous vous trouver autant de mérite qu'elle vous en trouvoit elle-même.

A l'égard de ceux qui s'estiment à propos de rien , qui sont glorieux de leur rang ou de leur richesse , gens insupportables & qui fâchent tout le monde , ils ne fâchoient point Madame de Miran , elle ne les aimoit pas ; voilà tout , ou bien elle avoit pour eux une antipathie froide , tranquille & polie.

Les médifans par babil , je veux dire , ces gens à bons mots contre les autres à qui pourtant ils n'en veulent point , la fatiguoient un peu davantage , parce que leur défaut choquoit sa bonté naturelle , au lieu que les glorieux ne choquoient que sa raison & la simplicité de son caractère.

Elle pardonnoit aux grands parleurs , & rioit bonnement en elle-même de l'ennui qu'ils lui donnoient , & dont ils ne se doutoient pas.

Trouvoit-elle des esprits bisarres , entêtés , qui n'entendoient pas raison ? elle prenoit patience , & n'en étoit pas moins leur amie ; eh bien , c'étoit d'honnêtes gens qui avoient leurs petits défauts , chacun avoit-il pas les siens , & voilà qui étoit

fini. Tout ce qui n'étoit que faute de jugement, que petitesse d'esprit, bagatelle que cela avec elle; son bon cœur ne l'abandonnoit pour personne, ni pour les menteurs qui lui faisoient pitié, ni pour les fripons qui la scandalisoient sans la rebuter, pas même pour les ingrats qu'elle ne comprenoit pas, elle ne se refroidissoit que pour les ames malignes; elle auroit pourtant servi les personnes de cette espece, mais à contre-cœur & sans goût: c'étoit-là ses vrais méchans, les seuls qui étoient brouillés avec elle, & contre qui elle avoit une rancune secrete & naturelle qui l'éloignoit d'eux sans retour.

Une coquette qui vouloit plaire à tous les hommes, étoit plus mal dans son esprit qu'une femme qui en auroit aimé quelques-uns plus qu'il ne falloit; c'est qu'à son gré il y avoit moins de mal à s'égarer qu'à vouloir égarer les autres, & elle aimoit mieux qu'on manquât de sagesse que de caractère, qu'on eût le cœur foible que l'esprit impertinent & corrompu.

Madame de Miran avoit plus de vertus morales que de chrétiennes, respectoit plus les exercices de sa Religion qu'elle n'y satisfaisoit, honoroit fort les vrais dévots sans songer à devenir dévote, aimoit plus

Dieu qu'elle ne le craignoit , & concevoit sa justice & sa bonté un peu à sa manière , & le tout avec plus de simplicité que de philosophie : c'étoit son cœur , & non pas son esprit qui philosophoit là-dessus.

Telle étoit Madame de Miran , sur qui j'aurois encore bien des choses à dire ; mais à la fin , je serois trop longue ; & si par hazard vous trouvez déjà que je l'aie été trop , songez que c'est ma bienfaitrice , & que je suis bien excusable de m'être un peu oubliée dans le plaisir que j'ai eu de parler d'elle.

Il vous revient encore un portrait , celui de la Dame avec qui elle étoit , mais ne craignez rien , je vous en fais grace pour à présent , & en vérité je me l'épargne à moi-même , car je soupçonne qu'il ne sera pas court , non plus qu'il ne sera pas même aisé , & il est bon que nous reprenions toutes deux haleine. Je vous le dois , pourtant , & vous l'aurez pour l'acquit de mon exactitude. Je vois d'ici où je le placerai dans cette quatrième partie , mais je vous assure que ce ne sera que dans les dernières pages , & peut-être ne serez-vous pas fâchée de l'y trouver. Vous pouvez du moins vous attendre à du singulier. Vous venez de voir un excellent cœur , celui que j'ai encore

à vous peindre le vaudra bien , & sera pourtant différent. A l'égard de l'esprit, ce sera toute la force de celui des hommes mêlée avec toute la délicatesse de celui des femmes.

Continuons mon récit. Bon jour, ma fille, me dit Madame de Miran en entrant dans le parloir, voici une Dame qui a voulu vous voir, parce que je lui ai dit du bien de vous, & je serai ravie aussi qu'elle vous connoisse, afin qu'elle vous aime. Et bien, Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à son amie, la voilà : comment la trouvez-vous ? N'est-il pas vrai que ma fille est gentille ?

Non, Madame, reprit cette amie d'un air caressant : non, elle n'est pas gentille, ce n'est pas-là ce qu'il faut dire, s'il vous plaît ; vous en parlez avec la modestie d'une mere. Pour moi, qui suis une étrangere, il m'est permis de dire franchement ce que j'en pense, & ce qui en est ; c'est qu'elle est charmante, & qu'en vérité je ne sache point de figure plus aimable, ni d'un air plus noble.

Je baissai les yeux à un discours si flatteur, & je ne sus y répondre qu'en rougissant. On s'affit, la conversation s'engagea. Y a-t-il rien dans la physionomie

de Mademoiselle qui pronostique les infortunes qu'elle a essuyées , dit Madame Dorfin ? (c'étoit le nom de la Dame en question) mais il faut tôt ou tard que chacun ait ses malheurs dans ce monde , & voilà les siens passés , j'en suis sûre.

Je le crois aussi Madame , répondis-je modestement. Puisque j'ai rencontré Madame , & qu'elle a la bonté de s'intéresser à moi , c'est un grand signe que mon bonheur commence. C'étoit de Madame de Miran dont je parlois , comme vous le voyez , & qui avançant sa main à la grille pour me prendre la mienne , dont je ne pus lui passer que trois ou quatre doigts , me dit : Oui , Marianne , je vous aime , & vous le méritez bien ; soyez désormais sans inquiétude , ce que j'ai fait pour vous n'est encore rien ; n'en parlons point. Je vous ai appelée ma fille , imaginez-vous que vous l'êtes , & que je vous aimerai autant que si vous l'étiez.

Cette réponse m'attendrit , mes yeux se mouillèrent : je tâchai de lui baiser la main , dont elle ne put à son tour m'abandonner que quelques doigts.

L'aimable enfant , s'écria là-dessus Madame Dorfin ! savez-vous bien que je suis un peu jalouse de vous , Madame , & qu'elle

qu'elle vous aime de si bonne grace que je pretends en être aimée aussi , moi : faites comme il vous plaira ; vous êtes sa mere , & je veux du moins être son amie : n'y consentez - vous pas , Mademoiselle.

Moi , Madame , repartis-je , le respect m'empêche de dire oui , je n'ose prendre cette liberté-là ; mais si ce que vous me dites n'arrivoit , ce seroit encore aujourd'hui un des plus heureux jours de ma vie. Vous avez raison , ma fille , me dit Madame de Miran ; & le plus grand service qu'on puisse vous rendre , c'est de prier Madame de vous tenir parole , & de vous accorder son amitié. Vous la lui promettez , Madame , ajouta-t-elle , en parlant à Madame Dorfin , qui de l'air du monde le plus prévenant , dit sur le champ : Je la lui donne , mais à condition qu'après vous , il n'y aura personne qu'elle aimera tant que moi.

Non , non , dit Madame de Miran , vous ne vous rendez pas justice ; & moi je lui défends bien de mettre entre nous là-dessus la moindre différence , & j'ose vous répondre qu'elle m'obéira de reste. Je baissai encore les yeux , en disant très-sincèrement que j'étois confuse & charmée.

Madame de Miran regarda tout de

Tome II.

B

suite à sa montre : il est plus tard que je ne croyois , dit-elle , & il faut que je m'en aille bientôt. Je ne vous vois aujourd'hui qu'en passant , Marianne , j'ai beaucoup de visites à faire : d'ailleurs , je me sens abattue , & veux rentrer de bonne heure chez moi. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit , j'ai eu mille choses dans l'esprit qui m'en ont empêché.

Mais en effet , Madame , repris-je , j'ai cru vous voir un peu triste , (& cela étoit vrai) & j'en ai été inquiète ; est-ce que vous auriez du chagrin ?

Oui , reprit-elle , j'ai un fils qui est un fort honnête homme , dont j'ai toujours été très-contente , & dont je ne la suis pas aujourd'hui. On veut le marier , il se présente un parti très-avantageux pour lui. Il est question d'une fille riche , aimable , fille de condition , dont les parens paroissent souhaiter que le mariage se fasse ; mon fils lui-même , il y a plus d'un mois , a consenti que des amis communs s'en mêlassent. On l'a mené chez la jeune personne , il l'a vue plus d'une fois , & depuis quelques semaines il néglige de conclure. Il semble qu'il ne s'en soucie plus , & sa conduite me désole , d'autant plus que c'est une espece d'engagement

que j'ai pris avec une famille considérable , à qui je ne sai que dire pour excuser la tiédeur choquante qu'il montre aujourd'hui.

Elle ne durera pas ; je ne saurois le croire , reprit Madame Dorfin , & je vous le répète encore , votre fils n'est point un étourdi ; c'est un jeune homme qui a de l'esprit , de la raison , de l'honneur. Vous savez sa tendresse , ses égards & son respect pour vous , & je suis persuadée qu'il n'y a rien à craindre. Il viendra demain dîner chez moi , il m'écoute , laissez-moi faire , je lui parlerai , car de dire que cette petite fille dont on vous a parlé , & qu'il a rencontrée en revenant de la Messe , l'ait dégoûté du mariage en question , je vous l'ai déjà dit , c'est ce qui ne m'entrera jamais dans l'esprit.

En revenant de la Messe , Madame , dis-je alors un peu étonnée à cause de la conformité que cette aventure avoit avec la mienne , (vous vous souvenez que c'étoit au retour de l'Eglise que j'avois rencontré Valville , sans compter que le mot de petite fille étoit assez dans le vrai ?

Oui , en revenant de la Messe , me répondit Madame Dorfin , ils en sortoient

tous deux , & il n'y a pas d'apparence qu'ils se soient vus depuis.

Eh ! que fait-on ? on la fait si jolie que cela m'allarme , repartit Madame de Miran ; & puis vous savez quand elle fut partie , les mesures qu'il prit pour la connoître.

Des mesures , autre motif pour moi d'écouter.

Eh ! mon Dieu , Madame , à quoi vous arrêtez-vous-là , s'écria Madame Dorfin ! Elle est jolie , à la bonne heure ; mais y a-t-il moyen de penser qu'une grisette lui ait tourné la tête , car il n'est question que d'une grisette , ou tout au plus de la fille de quelque petit Bourgeois , qui s'étoit mise dans ses beaux atours à cause du jour de Fête.

Un jour de Fête ! ah , Seigneur qu'elle date ! est-ce que ce seroit moi , dis-je encore en moi-même toute tremblante , & n'osant plus faire de questions ?

Oh ! je vous demande , ajouta Madame Dorfin , si une fille de quelque distinction va seul dans les rues , sans Laquais , sans quelqu'un avec elle , comme on a trouvé celle-ci , à ce qu'on vous a dit ; & qui plus est , c'est qu'elle se jugea elle-même , & qu'elle vit bien que votre fils ne lui

convenoit pas , puisqu'elle ne voulut ni qu'on la ramenât , ni dire qui elle étoit , ni où elle demeurait : ainsi quand on le supposeroit si amoureux d'elle , où la retrouvera-t-il ? Il a pris des mesures , dites-vous ? Ses Gens rapportent qu'il fit courir un Laquais après le Fiacre qui l'emmenoit. (Ah ! que le cœur me battit ici :) mais , est-ce qu'on peut suivre un Fiacre , & d'ailleurs ce même Laquais que vous avez interrogé vous a dit qu'il avoit eu beau courir après , & qu'il l'avoit perdu de vue.

Bon , tant mieux , pensois-je ici , ce n'est plus moi ; le Laquais qui me suivit me vit descendre à ma porte.

Ce garçon vous trompe , continua Madame Dorfin ; il est dans la confidence de son Maître , dites-vous.

Ahi , ahi ! cela se pourroit bien , c'est moi qui me le disois.

Eh bien , soit , je veux qu'il ait vu arrêter le Fiacre , (c'est la Dame qui parle) & que votre fils ait su où demeure la petite fille : qu'en concluez-vous ? qu'il s'est pris de belle passion pour elle , qu'il va lui sacrifier sa fortune & sa naissance ; qu'il va oublier ce qu'il est , ce qu'il vous doit , ce qu'il se doit à lui-même , & qu'il ne veut plus ni aimer , ni épouser

qu'elle ? En vérité, est-ce-là votre fils ? Le reconnoissez-vous à de pareilles extravagances ? Eh ! c'est à peine ce qu'on pourroit craindre d'un imbécile, ou d'un écervelé reconnu pour tel. Je veux croire que la fille lui a plû, mais de la façon dont lui devoit plaire une fille de cette sorte-là, à qui on ne s'attache point, & qu'un homme de son âge & de sa condition tâche de connoître par goût de fantaisie, & pour voir jusqu'où cela le menera ; c'est tout ce qu'il en peut être. Ainsi soyez tranquille, je vous garantis que nous le marierons, si nous n'avons que les charmes de la petite avanturiere à combattre : voilà quelque chose de bien redoutable.

Petite avanturiere, le terme étoit encore de mauvais augure. Je ne m'en tirerai jamais, me disois-je ; cependant si ces Dames en étoient demeurées-là, je n'aurois su affirmativement ni qu'espérer, ni que craindre, mais Madame de Miran va éclaircir la chose.

Je serois assez de votre avis, répondit-elle d'un air inquiet, si on ne disoit pas que mon fils n'est triste & de méchante humeur que depuis le jour de cette malheureuse aventure, & il est constant que

je l'ai trouvé tout changé. Mon fils est naturellement gai , vous le savez , & je ne le vois plus que sombre , que distrait , que rêveur ; ses amis même s'en apperçoivent. Le Chevalier qu'il ne quitoit point , & avec qui il est si lié , le fatigue & l'importune ; il lui fit dire hier qu'il n'y étoit pas. Ajoutez à cela les courses de ce même Laquais dont je vous ai parlé , que mon fils dépêche quatre fois par jour , & avec qui , quand il revient , il a toujours de fort longs entretiens. Ce n'est pas-là tout . j'oubliois de vous dire une chose : c'est que j'ai été ce matin parler au Chirurgien , qu'on alla chercher pour visiter le pied de la petite personne.

Oh ! pour le coup , me voici comme dans mon cadre. A l'article du pied , figurez-vous la pauvre petite orpheline anéantiq ; je ne sais pas comment je pûs respirer avec l'effroyable battement de cœur qui me prit.

Ah ! c'est donc moi , me dis-je : il me sembla que je sortois de l'Eglise , que je me voyois encore dans cette rue où je tombai avec ces maudits habits que Climal m'avoit donné , avec toutes ces parures qui me valaient le titre de grisette , en ses beaux atours des jours de Fête.

Quelle situation pour moi, Madame ! & ce que j'y sentoís de plus humiliant & de plus fâcheux, c'est que cet air si noble & si distingué que Madame Dorfin en entrant, avoit dit que j'avois, & que Madame de Miran me trouvoit aussi, ne tenoit à rien dès qu'on me connoîtroit : m'appartenoit-il de venir rompre un mariage tel que celui dont il étoit question ?

Oui, Marianne avoit l'air d'une fille de condition, pourvû qu'elle n'eût point d'autre tort que d'être infortunée, & que ses graces n'eussent causé aucun désordre ; mais Marianne aimée de Valville, Marianne coupable du chagrin qu'il donnoit à sa mere, pouvoit fort bien redevenir grisette, avanturiere & petite fille, dont on ne se souciéroit plus, qui indigneroit, & qui étoit bien hardie d'oser toucher le cœur d'un honnête homme.

Mais achevons d'écouter Madame de Miran, qui continue, à qui dans la suite de son discours il échappera quelques traits qui me ranimeront, & qui en est au Chirurgien à qui elle alla parler.

Et qui m'a dit de bonne foi, continuait-elle, que la jeune enfant étoit fort aimable, qu'elle avoit l'air d'une fille de très-bonne famille, & que mon fils dans toutes

ces façons avoit marqué un vrai respect pour elle , & c'est ce respect qui m'inquiète : j'ai peine , quoique vous disiez , à le concilier avec l'idée que j'ai d'une grifette. S'il l'aime & qu'il la respecte , il l'aime donc beaucoup ; il l'aime donc d'une maniere qui sera dangereuse , & qui peut le mener très-loin. Vous concevez bien d'ailleurs que tout cela n'annonce pas une fille sans éducation & sans mérite , & si mon fils a de certains sentimens pour elle , je le connois , je n'en espere plus rien ; ce sera justement parce qu'il a des mœurs , de la raison , & le caractère d'un honnête homme , qu'il n'y aura presque pas de remede à ce misérable penchant qui l'aura surpris pour elle , s'il la croit digne de sa tendresse & de son estime.

Or , mettez-vous à la place de l'orpheline , & vovez , je vous prie , que de tristes considérations à la fois : d'oucement pourtant , il s'y en joignoit une qui étoit bien agréable.

Avez-vous pris garde à cette mélancolie où , disoit-on , Valville étoit tombé depuis le jour de notre connoissance ? Avez-vous remarqué ce respect que le Chirurgien disoit qu'il avoit eu pour moi ? Vraiment mon cœur tout troublé , tout effrayé qu'il

avoit été d'abord , avoit bien recueilli ces petits traits-là , & ce que Madame de Miran avoit conclu de ce respect , ne lui étoit pas échappé non plus.

S'il la respecte , il l'aime donc beaucoup , avoit-elle dit , & j'étois tout-à-fait de son avis ; la conséquence me paroissoit fort sensée & fort satisfaisante : de sorte qu'en ce moment j'avois de la honte , de l'inquiétude & du plaisir ; mais ce plaisir étoit si doux , cette idée d'être véritablement aimée de Valville , eut tant de charmes , m'inspira des sentimens si désintéressés & si raisonnables , me fit penser si noblement ; enfin , le cœur est de si bonne composition quand il est content en pareil cas , que vous allez être édifiée du parti que je pris : oui , vous allez voir une action qui prouva que Valville avoit eu raison de me respecter.

Je n'étois rien , je n'avois rien qui pût me faire considérer , mais à ceux qui n'ont ni rang , ni richesses qui en imposent , il leur reste une ame , & c'est beaucoup ; c'est quelquefois plus que le rang & la richesse , elle peut faire face à tout. Voyons comment la mienne me tira d'affaire.

Madame Dorfin répliqua encore quelque

chose à Madame de Miran sur ce qu'elle venoit de dire.

Cette derniere se leva pour s'en aller, & dit : puisqu'il dîne demain chez vous, tâchez donc de le disposer à ce mariage : pour moi qui ne puis me rassurer sur l'aventure en question, j'ai envie à tout hasard de mettre quelqu'un après mon fils ou après son laquais ; quelqu'un qui les suive l'un ou l'autre, & qui me découvre où ils vont : peut-être saurai-je par là qu'elle est la petite fille, supposez qu'il s'agisse d'elle, & il ne sera pas inutile de la connoître. Adieu, Marianne, je vous reverrai dans deux ou trois jours.

Non, lui dis-je, en laissant tomber quelques larmes ; non, M.^{me}, voilà qui est fini ; il ne faut plus me voir, il faut m'abandonner à mon malheur ; il me suit par-tout, & Dieu ne veut pas que j'aie jamais de repos.

Quoi ! que voulez-vous dire, me répondit-elle ? Qu'avez-vous, ma fille ? D'où vient que je vous abandonnerois ?

Ici mes pleurs coulerent avec tant d'abondance, que je restai quelque-temps sans pouvoir prononcer un mot.

Tu m'inquiètes, ma chere enfant ; pourquoi donc pleures-tu, ajouta-t-elle en me présentant sa main comme elle avoit déjà

fait quelques momens auparavant ? mais je n'osois plus lui donner la mienne. Je me reculois honteuse , & avec des paroles entre-coupées de sanglots : hélas , Madame ! arrêtez , lui dis-je : vous ne savez pas à qui vous parlez , ni à qui vous témoignez tant de bonté. Je crois que c'est moi qui suis votre ennemie , que c'est moi qui vous cause le chagrin que vous avez.

Comment , Marianne , reprit-elle étonnée , vous êtes celle que Valville a rencontrée , & qu'on porta au logis ? Oui , Madame , c'est moi-même , lui dis-je , je ne suis pas assez ingrate pour vous le cacher : ce seroit une trahison affreuse après tous les soins que vous avez pris de moi , & que vous voyez bien que je ne mérite pas , puisque c'est un malheur pour vous que je sois au monde , & voilà pourquoi je vous dis de m'abandonner. Il n'est pas naturel que vous teniez lieu de mere à une fille orpheline que vous ne connoissez pas , pendant qu'elle vous afflige , & que c'est pour l'avoir vue que votre fils refuse de vous obéir. Je me trouve bien confuse de voir que vous m'ayez tant aimée , vous qui devez me vouloir tant de mal. Hélas ! vous vous y êtes bien trompée , & je vous en demande pardon.

Mes

Mes pleurs continuoient, ma bienfaictrice ne me répondoit point, mais elle me regardoit d'un air attendri, & presque la larme à l'œil elle-même.

Madame, lui dit son amie en s'essuyant les yeux, en vérité, cette enfant me touche; ce qu'elle vient de vous dire est admirable: voilà une belle ame, un beau caractère.

Madame de Miran se taisoit encore, & me regardoit toujours.

Vous dirai-je à quoi je pense, reprit tout de suite Madame Dorfin: vous êtes le meilleur cœur du monde & le plus généreux, mais je me mets à votre place, & après cet événement-ci, il se pourroit fort bien que vous eussiez quelque répugnance à la voir davantage; il faudra peut-être que vous preniez sur vous pour lui continuer vos soins. Voulez-vous me la laisser, je me charge d'elle en attendant que tout ceci se passe. Je ne prétends pas vous l'ôter, elle y perdrait trop, & je vous la rendrai dès que le mariage de votre fils sera conclu, & que vous me la redemanderez.

A ce discours je levai les yeux sur elle d'un air humble & reconnoissant, à quoi je joignis une très-humble & très-légère

inclination de tête ; je dis légère , parce que je compris dans mon cœur que je devois la remercier avec discrétion , & qu'il falloit bien paroître sensible à ses bontés ; mais non pas faire penser qu'elles me consolassent , comme en effet elles ne me consoloient pas. J'accompagnai le tout d'un soupir , après quoi Madame Dorfin reprenant la parole , dit à ma bienfaitrice : voyez , consultez-vous.

De grace , un moment , répondit Madame de Miran , tout à l'heure je vais vous répondre : laissez-moi auparavant m'informer d'une chose.

Marianne , me dit-elle , n'avez-vous point eu de nouvelles de mon fils depuis que vous êtes ici ?

Hélas ! Madame , répondis-je , ne m'interrogez point là-dessus , je suis si malheureuse que je n'aurai encore que des sujets de douleur à vous donner , & vous n'en ferez que plus en colere contre moi ; il est juste que vous m'ôtiez votre amitié , & que vous laissiez-là une fille qui vous est si contraire , mais il ne vous servira de rien de la hair davantage , & je voudrois pouvoir m'exempter de cela : ce n'est pas que je refuse de vous dire la vérité ; je fais bien que je suis obligée de vous

la dire , c'est la moindre chose que je vous doive , mais ce qui me retient , c'est la peine qu'elle vous fera , c'est la rancune que vous en prendrez contre moi , & toute l'affliction que j'en aurai moi-même.

Non , ma fille , non , reprit Madame de Miran , parlez hardiment , & ne craignez rien de ma part ; Valville fait-il où vous êtes ? Est-il venu ici ?

Ce discours redoubla mes larmes ; je tirai ensuite de ma poche la lettre que j'avois reçue de Valville , & que je n'avois pas décachetée , & la lui présentant d'une main tremblante.

Je ne sai , lui dis-je , à travers mes sanglots , comment il a découvert que je suis ici , mais voilà ce qu'il vient de me donner lui-même.

Madame de Miran la prit en soupirant , l'ouvrit , la parcourut , & jetta les yeux sur son amie qui fixa aussi les siens sur elle ; elles furent toutes deux assez longtemps à se regarder sans se rien dire , il me sembla même que je les vis pleurer un peu , & puis Madame Dorfin en secouant la tête : ah ! Madame , dit-elle , je vous demandois Marianne , mais je ne l'aurai pas , je vois bien que vous la garderez pour vous.

Oui , c'est ma fille plus que jamais ; répondit ma bienfaitrice , avec un attendrissement qui ne lui permit de dire que ce peu de mots , & sur le champ elle me rendit une troisième fois la main que je pris alors du mieux que je pus , & que je baisai mille fois à genoux , si attendrie moi-même , que j'en étois comme suffoquée. Il se passa en même-temps un moment de silence qui fut si touchant , que je ne saurois encore y penser sans me sentir remuée jusqu'au fond de l'ame.

Ce fut Madame Dorfin qui le rompit la première. Est-ce qu'il n'y a pas moyen que je l'embrasse , s'écria-t-elle ? je n'ai de ma vie été si émue que je le suis ; je ne sai plus qui des deux j'aime le plus , ou de la mere , ou de la fille.

Ah ça , Marianne , me dit Madame de Miran , quand tous nos mouvemens furent calmés , qu'il ne vous arrive donc plus , tant que je vivrai , de dire que vous êtes orpheline , entendez-vous. Venons à mon fils.

C'est sans-doute Madame Dutour , cette marchande chez qui vous demeuriez , qui lui aura dit où vous êtes.

Apparemment , répondis-je , je ne le lui ai pourtant pas dit à elle-même , & je n'avois garde , puisque j'ignorois le nom

du Couvent quand j'y suis entrée, mais l'homme dont j'ai été obligée de me servir pour faire porter mes hardes ici, est de son quartier; ce sera lui qui le lui aura appris, & puis Monsieur de Valville qui me fit suivre par un laquais, lorsque je sortis de chez lui en fiacre, & qui a su que j'étois descendue chez Madame Dutour, a sans-doute interrogé cette bonne Dame, qui n'aura pas manqué de lui apprendre tout ce qu'elle en savoit, c'est ce que j'en puis juger, car pour moi, il n'y a point de ma faute. je n'ai contribué en rien à tout ce qui est arrivé, & une marque de cela, c'est que depuis ce tems-là je n'ai entendu parler de Monsieur de Valville que d'aujourd'hui; il ne m'a donné sa lettre que cet après-midi, encore ne me l'a-t-il rendue que par finesse.

Je n'eus pas plutôt lâché ce dernier mot, que j'en sentis toute la conséquence: c'étoit engager Madame de Miran à m'en demander l'explication, & le déguisement de Valville étoit un article que j'aurois peut-être pu soustraire à sa connoissance, sans blesser la sincérité dont je me piquois avec elle, & j'étois indiscrete, à force de candeur.

Mais enfin le mot étoit dit, & Madame de Miran n'avoit plus besoin que je l'ex-

pliquasse , elle savoit déjà ce qu'il signifioit ; par finesse ! me répondit-elle , je suis donc au fait , & voici comment.

C'est qu'en sortant de carrosse dans la cour du Couvent, j'ai vu par hazard un jeune homme en livrée qui descendoit de ce parloir-ci , & j'ai trouvé qu'il ressembloit tant à mon fils , que j'en ai été frappée, j'ai même pensé vous le dire , Madame ; à la fin pourtant j'ai regardé cela comme une chose singulière à laquelle je n'ai plus fait d'attention , mais à présent , Marianne , que je sais que mon fils vous aime , je ne doute pas qu'au lieu d'un homme qui lui ressembloit , ce ne soit lui-même que j'ai vu tantôt , n'est-il pas vrai ?

Hélas ! Madame , lui dis-je , après avoir hésité un instant , à peine arrivoit-il quand vous êtes venue ; j'ai pris la lettre sans le regarder , & je ne l'ai reconnu qu'à un regard qu'il m'a jetté en partant ; je me suis écriée de surprise , on vous a annoncée , & il s'est retiré.

Du caractere dont il est , dit alors Madame de Miran , en parlant à son amie , il faut que Marianne ait fait une prodigieuse impression sur son cœur ; voyez à quoi il a pu se résoudre , & quelle démarche : prendre une livrée !

Oui, reprit Madame Dorfin, cette action-là conclut qu'il l'aime beaucoup assurément, & voilà une physionomie qui le conclut encore mieux.

Mais ce mariage qui est presqu'arrêté, Madame, dit ma bienfaitrice, cet engagement que j'ai pris de son propre aveu, comment s'en titer ? Jamais Valville ne terminera ; je vous dirai plus, c'est que je serois fâchée qu'il épousât cette fille, prévenu d'une aussi forte passion que celle-ci me le paroît. Oh ! comment le guérir de cette passion ?

L'en guérir, nous aurions de la peine, repartit Madame Dorfin, mais je crois qu'il suffira de rendre cette passion raisonnable, & nous le pourrons avec le secours de Mademoiselle ; c'est un bonheur que nous ayons à faire à elle, nous venons de voir un trait du caractère de son cœur qui prouve de quoi sa tendresse & sa reconnoissance la rendront capable pour une mère comme vous ; or pour déterminer votre fils à remplir vos engagements & les siens, il ne s'agit de la part de votre fille que d'un procédé qui sera bien digne d'elle, c'est qu'il est seulement question qu'elle lui parle elle-même, il n'y a qu'elle qui puisse lui faire entendre raison. Il vous

obéiroit pour tant si vous l'exigiez, j'en suis persuadée, il vous respecte trop pour se révolter contre vous; mais comme vous dites fort bien, vous ne voulez pas le forcer, & vous pensez juste; vous n'en feriez qu'un homme malheureux qui le deviendrait par complaisance pour vous, qui ne se consoleroit pas de l'être devenu, parce qu'il diroit toujours, je pouvois ne pas l'être; au lieu que Marianne par mille raisons sans réplique qu'elle saura lui dire avec douceur, qu'elle peut même paroître lui dire avec regret, en fera un homme bien convaincu qu'il l'aimeroit en vain, qu'elle-n'est pas en état de l'aimer, & par-là lui calmera le cœur & le consolera de la nécessité où il s'est mis d'épouser la jeune personne qu'on lui destine; de sorte qu'alors ce sera lui qui se mariera, & non pas vous qui le marierez. Voilà ce qui m'en semble.

C'est fort bien dit, reprit Madame de Miran, & votre idée est très-bonne; j'y ajouterai seulement, une chose.

Ne seroit-il pas à propos pour achever de lui ôter toute espérance, que ma fille feignit de vouloir être Religieuse, & ajoutât même qu'à cause de sa situation, elle n'a point d'autre parti à prendre. Ce que je

dis-là ne signifie rien au moins, Marianne, me dit-elle en s'interrompant, ne croyez pas que ce soit pour vous insinuer de quitter le monde, j'en suis si éloignée; qu'il faudroit que je vous visse la vocation la plus marquée & la plus invincible pour y consentir, tant j'aurois peur que ce ne fût simplement que votre peu de fortune ou l'inquiétude de l'avenir, ou la crainte de m'être à charge qui vous y engageât; entendez-vous, ma fille? Ainsi ne vous y trompez pas, je n'envisage ici que mon fils, je ne prétends que vous indiquer le moyen de l'amener à mes fins, & de l'aider à surmonter un amour que vous ne méritez que trop qu'il ait pour vous, qu'il seroit trop heureux d'avoir pris & dont je serois charmée moi-même sans les usages & les maximes du monde, qui dans l'infortune où vous êtes ne me permettent pas d'y acquiescer; hélas! cependant que vous manque-t-il? ce n'est, ni la beauté, ni les graces, ni la vertu, ni le bon esprit, ni l'excellent cœur: & voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus rare, de plus précieux; voilà les vraies richesses d'une femme dans le mariage, & vous les avez à profusion; mais vous n'avez pas vingt mille livres de rente, on ne feroit aucune

alliance en vous épousant : on ne connoît point vos parens qui nous feroient peut-être beaucoup d'honneur ; & les hommes qui sont fots, qui pensent mal, & à qui pourtant je dois compte de mes actions là-dessus, ne pardonnent point aux disgrâces dont vous souffrez, & qu'ils appellent des défauts.

La raison vous choisiroit, la folie des usages vous rejette.

Tout ce détail, je vous le fais par amitié, & afin que vous ne regardiez pas les secours que je vous demande contre l'amour de Valville, comme un sujet d'humiliation pour vous.

Eh, mon Dieu ! Madame, ma chere Mere, (puisque vous m'accordez la permission de vous appeller ainsi) que vous êtes bonne & généreuse, m'écriai-je, en me jettant à ses genoux, d'avoir tant d'attention, tant de ménagement pour une pauvre fille qui n'est rien, & qu'une autre personne que vous ne pourroit plus souffrir ; eh, mon Dieu ! où seroi-je sans la charité que vous avez pour moi ? songez-vous que sans ma mere j'aurois actuellement la confusion de demander ma vie à tout le monde ; & malgré cela, vous avez peur de m'humilier ? Y a-t-il

encore sur la terre un cœur comme le vôtre ?

Eh ! ma fille, s'écria-t-elle à son tour, qui est-ce qui n'auroit pas le cœur bon avec toi ? chere enfant, tu m'enchantes. Oh, elle vous enchante, à la bonne heure, dit alors Madame Dorfin ; mais finissez toutes deux, car je n'y saurois tenir, vous m'attendrissez trop.

Revenons donc à ce que nous disions, reprit ma bienfaitrice. Puisque nous décidons qu'elle parlera à Valville, attendra-t-elle qu'il revienne la voir, ou pour aller plus vite, ne vaut-il pas mieux qu'elle lui écrive de venir ?

Sans difficulté, dit Madame Dorfin, qu'elle écrive ; mais je suis d'avis auparavant que nous sachions ce qu'il lui dit dans la lettre que vous tenez, & que vous avez lue tout bas ; c'est ce qui réglera ce que nous devons faire. Oui, dis-je aussi d'un air simple & naïf ; il faut voir ce qu'il pense, d'autant plus que j'ai oublié de vous dire, que je lui écrivis le jour que je vins ici, une heure avant que d'y entrer. Eh pourquoi, Marianne, me dit Madame de Miran ?

Hélas ! par nécessité, Madame, répondis-je ; c'est que je lui envoyois un paquet

où il y avoit une robe que je n'ai mise qu'une fois , du linge , & quelque argent ; & comme je ne voulois point garder ces vilains présens , que je ne savois point la demeure de cet homme riche qui me les avoit donnés , de cet homme de considération dont je vous ai parlé , qui avoit fait semblant de me mettre par piété chez Madame Dutour , & qui avoit pourtant des intentions si malhonnêtes , j'écrivis à M. de Valville , qui savoit où il demeurait , pour le prier d'avoir la bonté de lui faire tenir le paquet de ma part.

Eh ! par quel hasard , dit Madame de Miran ? mon fils savoit-il donc la demeure de cet homme-là ?

Eh ! Madame , vous allez encore être étonnée , répondis-je ; il la sait , parce que c'est son oncle : Quoi ; reprit-elle , Monsieur de Climal ! C'est lui-même , repris-je. C'étoit à lui que ce bon Religieux , dont je vous ai parlé , m'avoit menée , & ce fut chez vous que j'appris qu'il étoit l'oncle de M. de Valville , parce qu'il y vint une demie-heure après qu'on m'y eut porté le jour de ma chute ; & ce fut lui aussi que M. de Valville surprit l'après-midi à mes genoux chez la Marchande de Linge , dans l'instant qu'il m'entretenoit de son

amour

amour pour la premiere fois, & qu'il vouloit, disoit-il, me loger dès le lendemain bien loin de là, afin de me voir plus en secret, & de m'éloigner du voisinage de M. de Valville.

Juste Ciel, que m'apprenez-vous, s'écria-t-elle ! qu'elle foiblesse dans mon frere ! Madame, ajouta-t-elle à son amie ; au nom de Dieu ne dites mot de ce que vous venez d'entendre : si jamais une aventure comme celle-là venoit à être sue, jugez du tort qu'elle feroit à M. de Climal, qui passe pour un homme plein de vertu, & qui en effet en a beaucoup, mais qui s'est oublié dans cette occasion-ci. Le pauvre homme, à quoi songeoit-il ! Hons, laissons cela, ce n'est pas de quoi il est question, voyons la lettre de mon fils.

Elle la rouvrit ; mais dit-elle tout de suite en s'arrêtant, il me vient un scrupule ; faisons-nous bien de la lire devant Marianne ? Peut-être aime-t-elle Valville ; il y a dans ce billet-ci beaucoup de tendresse, elle en sera touchée, & n'en aura que plus de peine à nous rendre le service que nous lui demandons ; dis-nous, ma chere enfant, n'y a-t-il point de risque, qu'en devons-nous croire, aimes-tu mon fils ?

Il n'importe, Madame, répondis-je, cela

Tome II.

D

n'empêchera pas que je ne lui parle comme je le dois.

Il n'importe , dis-tu ; tu l'aimes donc , ma fille , reprit-elle en souriant ? Oui , Madame , lui dis-je , c'est la vérité ; j'ai pris d'abord de l'inclination pour lui , tout d'abord , sans savoir que c'étoit de l'amour , je n'y songeois pas , j'avois seulement du plaisir à le voir , je le trouvois aimable , & vous savez que je n'avois point tort , car il l'est beaucoup ; c'est un jeune homme si doux , si bien fait , qui vous ressemble tant ; & je vous ai aimée aussi , dès que je vous ai vue , c'est la même chose. Madame Dorfin & elle se mirent à rire là-dessus. Je ne me lasse point de l'entendre , dit la première , & je ne pourrai plus me passer de la voir , elle est unique.

Oui , j'en conviens , répartit ma bien-faïctrice ; mais je vais pourtant la quereller d'avoir dit à mon fils qu'elle l'aimoit , à cause que c'est un discours indiscret.

Ah , mon Dieu , Madame , jamais , m'écriai-je ! il n'en fait rien , je n'en ai pas ouvert la bouche ; est-ce qu'une fille ose dire à un homme qu'elle l'aime ? A une Dame encore passe , il n'y a pas de mal ; mais Monsieur de Valville n'en a pas le moindre soupçon , à moins qu'il ne

l'ait deviné , & quand il s'en douteroit , cela ne lui servira de rien ; Madame , vous le verrez , je vous le promets , ne vous embarrassez point ; eh bien oui , il est aimable , il faudroit être aveugle pour ne le pas voir ; mais qu'est-ce que cela fait ? c'est tout comme s'il ne l'étoit pas , plus qu'un autre , je vous assure , je n'y prendrai pas garde , & je serois bien ingrate d'en agir autrement.

Ah , ma chere fille , me dit Madame de Miran ! il te sera bien difficile de résoudre ce cœur-là à renoncer à toi ; plus je te vois , plus je désespere que tu le puisse. Essayons pourtant , & voyons ce qu'il t'écrit.

La lettre étoit courte , & la voici autant que je puis m'en ressouvenir.

Il y a trois semaines que je vous cherche , Mademoiselle , & que je me meurs de douleur. Je n'ai pas dessein de vous parler de mon amour , il ne mérite plus que vous l'écoutiez ; je ne veux que me jeter à vos pieds , que vous montrer l'affliction où je suis de vous avoir offensée ; je ne veux que vous demander pardon , non pas dans l'espérance de l'obtenir , mais afin que vous vous vengiez en me le refusant ; vous

ne savez pas combien vous pouvez me punir ; il faut que vous le sachiez , je ne demande que la consolation de vous l'apprendre.

C'étoit-là à peu près ce que contenoit la lettre ; elle me pénétra , & j'avoue que mon cœur en secret n'en perdit pas un mot ; je crois même que Madame de Miran s'en aperçut , car elle me dit , en me regardant , ma fille , ce billet vous touche , n'est-ce pas ? Je ne dirai point que non , ma mère , je ne fais point mentir , répondis-je ; ne craignez rien pourtant , je n'en ferai pas mon devoir avec moins de courage , au contraire.

Mais , repartit-elle , de quelle offense parle-t-il donc ? De la mauvaise opinion qu'il témoigna avoir de moi , quand il trouva M. de Climal à mes genoux , répartis-je , & depuis qu'il a reçu ma lettre où je le priois de remettre le paquet de hardes à son oncle , il a bien vu qu'il s'étoit trompé sur mon compte , & que j'étois innocente ; & voilà pourquoi il a mis qu'il m'a offensée.

Sur ce pied-là , dit Madame Dorfin , ce qu'il lui écrit marque bien autant de probité que d'amour. J'aime à le voir rendre justice à la vertu de Marianne ,

c'est le procédé d'un honnête homme ; & plus il estime votre fille , moins elle aura de peine à l'amener à ce que la raison & la conjoncture présente exigent qu'il fasse , comptez là-dessus.

Vous me persuadez , répondit ma bien-faïtrice ; mais il est temps de nous retirer , finissons. Nous convenons donc que Marianne écrira à Valville ; il ne s'agit que d'un mot , lui dis-je , & je puis tout-à-l'heure l'écrire devant vous , Madame : voici de l'encre & du papier dans ce parloir.

Eh bien soit , ma fille , écris , tu as raison , une ligne suffira ; & sur le champ je fis ce biller-ci.

Je n'ai pu vous parler tantôt , Monsieur , & j'aurois pourtant quelque chose à vous dire.

Mais , ma mere , quand le prierai-je de venir , dis-je alors à Madame de Miran , en m'interrompant ?

Demain à onze heures du matin , me répondit-elle.

Et je vous serois obligée , ajoutai je , en continuant d'écrire , de venir ici demain à onze heures du matin , je vous attendrai. Je suis.... & toujours Marianne au bas.

Je mis dessus le billet l'adresse telle que ma bienfaitrice me la dicta ; elle se chargea de le cacheter , de le faire porter par quelque domestique du Couvent à qui elle parleroit en s'en retournant , & je lui donnai.

Je t'avertis que je me trouverai aussi au rendez-vous , ma fille , me dit - elle , lorsqu'elle me quitta ; j'y arriverai seulement quelques instans après lui , pour te laisser le temps de lui dire que je t'ai rencontrée dans ce couvent , que c'est moi qui t'y ai mise en pension , & que dans nos entretiens le hasard t'a appris que j'étois sa mere , que je t'ai dit qu'il me chagrinoit ; que depuis qu'il avoit vû une jeune personne qu'on avoit portée chez moi , & dont tu ajouteras que je t'ai conté l'histoire , il refusoit de terminer un mariage qui étoit arrêté ; je me montrerai là - dessus comme si j'arrivois pour te voir , & puis ce sera à toi , ma fille , à achever le reste : adieu , Marianne , jusqu'à demain. Adieu ma chere enfant , me dit aussi Madame Dorfin , je suis votre bonne amie au moins , ne l'oubliez pas ; jusqu'au revoir , & ce sera bientôt ; je veux qu'au premier jour elle vienne dîner avec vous chez moi , Madame , & si vous ne me l'amenez

pas, je viendrai la chercher, je vous en avertis.

Je serai de la partie la premiere fois, dit Madame de Miran, après quoi je vous la laisserai tant qu'il vous plaira.

Je ne répondis à tout cela que par un souris, & par une profonde révérence; elles s'en allerent, & je restai dans une situation d'esprit assez paisible.

Qui m'auroit vue, m'auroit crû triste, & dans le fonds je ne l'étois pas, je n'avois que l'air de l'être, & à me bien définir, je n'étois qu'attendrie.

Je soupirois pourtant comme une personne qui auroit eu du chagrin; peut-être même croyois-je en avoir, à cause de la disposition des choses: car enfin, j'aimois un homme auquel il ne falloit plus penser, & c'étoit-là un sujet de douleur, mais d'un autre côté, j'en étois tendrement aimée de cet homme, & c'est une grande douceur; avec cela on est du moins tranquille sur ce qu'on vaut; on a les honneurs essentiels d'une aventure, & on prend patience sur le reste.

D'ailleurs je venois de m'engager à quelque chose de si généreux, je venois de montrer tant de raison, tant de franchise, tant de reconnoissance, de donner

une si grande idée de mon cœur , que ces deux Dames en avoient pleuré d'admiration pour moi ; oh ! voyez avec quelle complaisance je devois regarder ma belle ame , & combien de petites vanités intérieures devoient m'amuser , & me distraire du souci que j'aurois pû prendre.

Mais venons aux suites de cet événement , & passons au lendemain.

Sans - doute que ma lettre fut exactement rendue à Valville. C'étoit à onze heures du matin que je l'attendois au Couvent , & il ne manqua pas d'y arriver à l'heure précise.

La première fois qu'il m'y avoit vue , à ce qu'il m'a dit depuis , il avoit crû nécessaire de se travestir , par deux raisons. L'une étoit , qu'après l'insulte qu'il m'avoit faite , je refuserois de lui parler , s'il me demandoit sous son nom. L'autre , que l'Abbesse voudroit peut-être savoir ce qui l'amenoit , & qui il étoit , avant que de me permettre de le voir ; au lieu que toutes ces difficultés n'y seroient plus , dès qu'il paroîtroit sous la figure d'un domestique , qui venoit même de la part de Madame de Miran , car c'étoit une précaution qu'il avoit prise.

Mais cette fois-ci , il comprit bien par

la teneur de mon billet qui étoit simple, que je le dispensois de tout déguisement, & qu'il n'en étoit pas besoin.

Il m'a avoué depuis que le peu de façon que j'y faisois, l'avoit inquiété : & effectivement, ce n'étoit pas trop bon signe, une pareille visite n'avoit plus l'air d'intrigue ; elle étoit trop innocente pour promettre quelque chose de bien favorable.

Quoi qu'il en soit, onze heures venoient de sonner, quand l'Abbesse elle-même vint m'annoncer Valville.

Allez, Marianne, me dit-elle, c'est le fils de Madame de Miran qui vous demande ; elle me dit hier, après qu'elle vous eût quitée, qu'il viendrait vous voir ; il vous attend.

Le cœur me battit, dès que j'appris qu'il étoit-là ; je vous suis bien obligée, Madame, répondis-je, j'y vais, & je partis. Mais je marchai lentement pour me donner le temps de me rassurer.

J'allois soutenir une terrible scene, je craignois de manquer de courage ; je me craignois moi-même, j'avois peur que mon cœur ne servit lâchement ma bienfaitrice.

J'oublois encore de vous parler d'un article qui me faisoit honneur.

C'est que j'étois restée dans mon négligé,

je dis dans le négligé où je m'étois laissée en me levant ; point d'autre linge que celui avec lequel je métois couchée ; linge assez blanc , mais toujours flétri , qui ne vous pare point quand vous êtes aimable , & qui vous dépare un peu quand vous ne l'êtes point.

Joignez-y une robe à l'avenant , & qui me servoit le matin dans ma chambre. Je n'avois en un mot que les graces que je n'avois pu m'ôter , c'est-à-dire , celles de mon âge & de ma figure , avec lesquelles je pourrai encore me soutenir , me disois-je bien secrètement en moi-même , & si secrètement que je n'y faisois pas d'attention , quoique cela m'aidât à renoncer aux agrémens que je ne me donnois pas , & dont je faisois un sacrifice à Madame de Miran.

Ce n'est pas qu'elle eût songé à me dire , ne vous ajustez point ; mais je suis fure que dès qu'elle m'auroit vue ajustée , elle auroit tout d'un coup songé que je ne devois pas l'être.

Enfin je parus , me voilà dans le parloir où je trouvai Valville.

Qu'il étoit bien mis , lui , qu'il avoit bonne mine : hélas ! qu'il avoit l'air tendre & respectueux , que je lui sentis d'envie de me plaire , & qu'il étoit flatté pour

une fille comme Marianne, de voir qu'un homme comme lui mit sa fortune à trouver grâce devant elle ; car ce que je dis-là étoit écrit dans ses yeux ; Valville ne sembloit respirer que ce sentiment-là.

Il tenoit une lettre à la main, c'étoit la mienne, celle où je lui avois mandé de venir.

Je ne sai, dit-il, en me montrant cette lettre qu'il baïsa, si je dois me rejouir ou m'affliger de l'ordre que j'ai reçu de votre part dans ce billet, mais je n'y obéis pas sans inquiétude.

Et il falloit voir avec quelle timidité, avec quel air de défiance sur son sort, il me tenoit ce discours.

Monsieur, lui répondis-je, extrêmement émue de tout ce que son abord avoit de tendre & de charmant, assoyez-vous.

Il fallut ensuite que je reprisse haleine ; il s'assit.

Oui, Monsieur, continuai-je, d'une voix encore un peu tremblante, j'ai à vous parler : eh bien, Mademoiselle, répartit-il, tout tremblant à son tour, de quoi s'agit-il ? Que m'annoncez-vous par cet début ? Votre Abbessé fait apparemment la visite que je vous rends.

Oui, Monsieur, lui dis-je : c'est elle-

même qui en vous nommant , est venue m'avertir que vous me demandiez.

En me nommant , s'écria-t-il ! eh comment cela se peut-il ? Je ne la connois point , je ne l'ai jamais vue ; vous lui avez donc dit qui j'étois , vous êtes donc convenues ensemble que vous m'enverriez chercher.

Non , Monsieur , je ne lui ai rien confié ; tout ce qu'elle savoit , c'est que vous deviez venir , & c'est une autre que moi qui l'en a instruite ; mais de grace , écoutez-moi.

Vous voulez me persuader que vous m'aimez , & je crois que vous dites vrai ; mais quel dessein pouvez-vous avoir en m'aimant ?

Celui de n'être jamais qu'à vous , me répondit-il froidement , mais d'un ton ferme & déterminé ; celui de m'unir à vous par tous les liens de l'honneur & de la Religion ; s'il y en avoit de plus forts , je les prendrois , ils me feroient encore plus de plaisir , & en vérité ce n'étoit pas la peine de me demander mon dessein ; je ne pense pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime , Mademoiselle ; mes intentions ne sauroient être douteuses , il ne reste plus qu'à savoir si elles vous seront agréables,

agréables , & si je pourrai obtenir de vous ,
ce qui fera le bonheur de ma vie.

Quel discours , Madame ! je sentis que
les larmes m'en venoient aux yeux ; je
crois même que je soupirai , il n'y eut
pas moyen de m'en empêcher , mais je sou-
pirai le plus bas qu'il me fut possible &
sans oser lever les yeux sur lui.

Monsieur , lui dis-je , ne vous ai-je pas
dit les malheurs que j'ai essuyés dès mon
enfance ; je ne sai point de qui je suis
née , j'ai perdu mes parens sans les con-
noître , je n'ai ni bien ni famille , & nous
ne sommes pas faits l'un pour l'autre ;
d'ailleurs , il y a encore des obstacles in-
surmontables.

Je vous entends , me dit-il de l'air d'un
homme consterné , c'est que votre cœur
se refuse au mien.

Non , ce n'est point cela , lui dis-je ,
sans pouvoir poursuivre. Ce n'est point
cela , Mademoiselle , me répondit-il , &
vous me parlez d'obstacle.

Nous en étions-là de notre conversation
quand Madame de Miran entra ; jugez de
la surprise de Valville.

Quoi , c'est ma mere , s'écria-t-il en se
levant ! ah ! Mademoiselle , tout est con-
certé ; oui , mon fils , lui dit-elle , d'un

ton plein de douceur & de tendresse; nous voulions vous le cacher, mais je vous l'avoue de bonne foi; je savois que vous deviez être ici, & nous étions convenues que je m'y rendrois : ma chere fille, ajouta-t-elle en s'adressant à moi, Valville est-il au fait, l'as-tu instruit?

Non, ma mere, lui dis-je, fortifiée par sa présence & ranimée par la façon affectueuse dont elle me parloit devant lui : non, je n'ai pas eu le temps, Monsieur ne venoit que d'entrer, & notre entretien ne faisoit que commencer quand vous êtes arrivée; mais je vais lui conter tout devant vous, ma mere.

Et sur le champ, vous voyez, Monsieur dis-je à Valville qui ne savoit ce que nous voulions dire avec ces noms que nous nous donnions; vous voyez comment Madame de Miran me traite; ce qui vous marque bien les bontés qu'elle a pour moi, & même les obligations que je lui ai. Je lui en ai tant que cela n'est pas croyable, & vous seriez le premier à dire que je serois iudigne de vivre si je ne vous conjurois pas de ne plus songer à moi; Valville à ces mots baissa la tête, & soupira.

Attendez, Monsieur, attendez, repris-je,

c'est vous-même que je prends pour juge dans cette occasion-ci.

Il n'y a qu'à considérer qui je suis, je vous ai déjà dit que j'ai perdu mon pere & ma mere, ils ont été assassnés dans un voyage dont j'étois avec eux dès l'âge de deux ans, & depuis ce temps, voici, Monsieur, ce que je suis devenue. C'est la sœur d'un Curé de campagne qui m'a élevée par compassion. Elle est venue à Paris avec moi pour une succession qu'elle n'a pas receuillie; elle y est morte, & m'y a laissée seule & sans secours dans une auberge. Son Confesseur qui est un bon Religieux m'en a tirée pour me présenter à Monsieur de Climal votre oncle; Monsieur de Climal m'a mise chez une Lingere, & m'y a abandonnée au bout de trois jours; je vous ai dit pourquoi en vous priant de lui remettre ses présens. La Lingere me dit qu'il falloit prendre mon parti, je sortis pour informer ce Religieux de mon état, & c'est en revenant de chez lui que j'entrai dans l'Eglise de ce Couvent-ci pour cacher mes pleurs qui me suffoquoient; ma mere qui est présente y arriva après moi, & c'est une grace que Dieu m'a faite, elle me vit pleurer dans un confessionnal, je lui fis pitié, & je

suis pensionnaire ici depuis le même jour ; c'est elle qui paie ma pension , qui m'a habillée , qui m'a fourni de tout abondamment , magnifiquement , avec des manieres , des tendresses , des caresses qui font que je ne saurois y penser sans fondre en larmes ; elle vient me voir , elle me parle , elle me chérit , & en agit avec moi comme si j'étois votre sœur ; elle m'a même défendue de songer que je suis orpheline , & elle a bien raison ; je ne dois plus me ressouvenir que je la suis ; cela n'est plus vrai. Il n'y a peut-être point de fille avec la meilleure mere du monde qui soit si heureuse que moi ; ma bienfaitrice & son fils à cet endroit de mon discours me parurent émus jusqu'aux larmes.

Voilà ma situation , continuai-je , voilà où j'en suis avec Madame de Miran ; vous qui , à ce qu'on dit , êtes un jeune homme plein de raison & de probité : comme il me l'a semblé aussi : parlez-moi en conscience , Monsieur , vous m'aimez , que me conseillez-vous de faire de votre amour après ce que je viens de vous dire. Il faut regarder que les malheureux à qui on fait la charité ne sont pas si pauvres que moi ; ils ont du moins des freres , des sœurs ,

ou quelques autres parens ; ils ont un pays, ils ont un nom avec des gens qui les connoissent, & moi je n'ai rien de tout cela, n'est-ce pas là être plus misérable & plus pauvre qu'eux.

Va ma fille, me dit Madame de Miran, acheve & ne t'arrête point là-dessus : non ma mere, repris-je, laissez-moi dire tout, je ne dis rien que de vrai, Monsieur, & cependant vous me demandez mon cœur pour m'épouser ; ne seroit-ce pas là un beau présent que je vous ferois, ne seroit-ce pas une cruauté à moi que de vous le donner ? Eh ! mon Dieu, quel cœur vous donnerois-je, sinon celui d'une étourdie, d'une évaporée, d'une fille sans jugement, sans considération pour vous ; il est vrai que je vous plais, mais vous ne vous attachez pas à moi, seulement à cause que je suis jolie ; ce ne seroit pas la peine, & apparemment que vous me croyez d'un bon caractère, & en ce cas, comment pouvez-vous espérer que je consente à un amour qui vous attireroit le blâme de tout le monde, qui vous brouilleroit avec toute une famille, avec tous vos amis, avec tous les gens qui vous estiment, & avec moi aussi, car quel repentir n'auriez-vous pas quand vous ne m'aimeriez plus,

& que vous vous trouveriez le mari d'une femme qui seroit mocquée, que personne ne voudroit voir, & qui ne vous auroit apporté que du malheur & que de la honte; encore n'est-ce rien que tout ce que je dis là, ajoutai-je, avec un attendrissement qui me fit pleurer; à présent que je suis si obligée à Madame de Miran, quelle méchante créature ne serois-je pas si je vous épousois; pourriez-vous sentir autre chose pour moi que de l'horreur si j'en étois capable, y auroit-il rien de si abominable que moi sur la terre, sur-tout dans l'occurrence où je fais que vous êtes, car je suis informée de tout; ma mere me vint voir hier à son ordinaire, elle étoit triste, je lui demandai ce qu'elle avoit, elle me dit que son fils la chagrinoit, je l'écoutois sans m'attendre que je serois mêlée là-dedans; elle me dit aussi qu'elle avoit toujours été fort contente de ce fils, mais qu'elle ne le reconnoissoit plus depuis qu'il avoit vu une certaine jeune fille: là-dessus, elle me conta notre histoire, & cette jeune fille qui vous dérange, qui fait que vous manquez à votre parole, qui afflige aujourd'hui ma mere, qui lui a ôté le bon cœur & la tendresse de son fils, il se trouve que c'est moi, Monsieur, que

c'est cette pensionnaire qu'elle fait vivre, & qu'elle accable de bienfaits ; après cela, Monsieur, voyez avec l'honneur, avec la probité, avec le cœur estimable, tendre & généreux que vous avez coutume d'avoir ; voyez si vous souhaitez encore que je vous aime, & si vous-même vous auriez le courage d'aimer un monstre comme j'en ferois un, si j'écoutois votre amour ; non Monsieur, vous êtes touché de ce que je vous apprend, vous pleurez, mais ce n'est plus que de tendresse pour ma mere, & que de pitié pour moi ; non ma mere, vous ne seriez plus ni triste ni inquiète ; Monsieur de Valville ne voudra pas que je sois davantage le sujet de votre chagrin, c'est une douleur qu'il ne me fera pas à moi-même ; je suis bien sûre qu'il ne troublera plus le plaisir que vous avez à me secourir ; il y fera sensible au contraire, il voudra y avoir part, il m'aimera encore, mais comme vous m'aimez, il épousera la Demoiselle en question, il l'épousera à cause de lui-même qui le doit, à cause de vous qui lui avez procuré ce parti pour son bien, & à cause de moi qui l'en conjure comme de la seule marque qu'il peut me donner que je lui ai été véritablement chère ; c'est une consolation qu'il ne refusera pas

à une fille qui ne sauroit être à lui, mais qui ne fera jamais à personne, & qui de son côté ne refuse pas de lui dire, que si elle avoit été riche & son égale, elle avoit si bonne opinion de lui qu'elle l'auroit préféré à tous les hommes du monde, c'est une consolation que je veux bien lui donner à mon tour, & je n'y ai pas de regret pourvû qu'il vous contente.

Je m'arrêtai alors & me mis à essuyer les pleurs que je versois; Valville, toujours sa tête baissée & plongé dans une profonde rêverie, fut quelque tems sans répondre; Madame de Miran le regardoit & attendoit la larme à l'œil qu'il parlât; enfin il rompit le silence, & s'adressant à ma bienfaitrice :

Ma mere, lui dit-il, vous voyez ce que c'est que Marianne, mettez-vous à ma place, jugez de mon cœur par le vôtre, ai-je eu tort de l'aimer, me fera-t-il possible de ne l'aimer plus; ce qu'elle vient de me dire est-il propre à me détacher d'elle; que de vertus, ma mere, & il faut que je la quitte, vous le voulez, elle m'en prie, & je la quitterai, j'en épouserai une autre, je serai malheureux, j'y consens, mais je ne le serai pas long-temps.

Ses pleurs coulerent après ce peu de

mots , il ne les retint plus ; elles attendirent Madame de Miran qui pleura comme lui & qui ne fut que dire , nous nous taisions tous trois , on n'entendoit que des soupirs.

Eh ! Seigneur , m'écriai-je , avec amour , avec douleur , avec mille mouvemens confus que je ne saurois expliquer ; eh , mon Dieu , Madame , pourquoi m'avez-vous rencontrée ; je suis au désespoir d'être au monde , & je prie le Ciel de m'en retirer ; hélas , me dit tristement Valville , de quoi vous plaignez-vous , ne vous ai-je pas dit que je vous quitte.

Où vous me quittez , lui répondis-je , mais en me le disant , vous désolez ma mere , vous la faites mourir , vous la menacez d'être malheureux , & vous voulez qu'elle se console , vous demandez de quoi nous avons à nous plaindre ! eh ! qu'exigez-vous de plus que ce que je vous ai dit , quand on est généreux , qu'on est raisonnable , n'y a-t-il pas des choses auxquelles il faut se rendre ? Eh bien ! vous ne m'épouserez pas ; mais c'est Dieu qui ne l'a pas permis ; mais je n'épouserai personne & vous me serez toujours cher , Monsieur ; vous ne me perdez point , je ne vous perds point non plus ; je serai Religieuse , mais

ce sera à Paris , & nous nous verrons quelquefois , nous aurons tous deux la même mere, vous serez mon frere , mon bien-faïcteur , le seul ami que j'aurai sur la terre , le seul homme que j'y aurai estimé & que je n'oublierai jamais.

Ah ! ma mere , s'écria encore Valville , en tombant subitement aux genoux de Madame de Miran , je vous demande pardon des pleurs que je vous vois répandre & dont je suis cause , faites de moi ce qu'il vous plaira , vous êtes la maîtresse , mais vous m'avez perdu , vous avez mis le comble à mon admiration pour elle en m'attirant ici ; je ne fais plus où je suis , ayez pitié de l'état où je me trouve , tout ceci me déchire le cœur , emmenez-moi , sortons ; j'aime mieux mourir que de vous affliger , mais vous qui avez tant de tendresse pour moi , que voulez-vous que je devienne ?

Hélas ! mon fils , que veux-tu que je te réponde , lui dit cette Dame , il faudra voir ; je te plains , je t'excuse , vous me touchez tous deux , & je t'avoue que j'aime autant Marianne que tu l'aimes toi-même ; leve-toi , mon fils , ceci n'a pas réussi comme je le croyois , ce n'est pas sa faute , je lui pardonne l'amour que tu as pour elle , & si tout le monde pensoit comme

moi, je ne ferois guere embarrassée, mon fils.

A ces derniers mots dont Valville comprit tout le sens favorable, il se rejeta à ses genoux, lui prit une main qu'il baisa mille fois sans parler. Eh bien, Madame, lui dis-je, m'aimerez-vous encore, y a-t-il d'autre remede que de m'abandonner.

Le Ciel m'en préserve, ma chere enfant, me répondit-elle, que viens-tu me dire, va, encore une fois, fois tranquille, je suis contente de toi ; mon fils ajouta-elle d'un air de bonté qui me ravit encore, je ne te presse plus de terminer le mariage en question, cela va me brouiller avec d'honnêtes gens, mais je t'aime encore mieux qu'eux.

Vous me rendez la vie, répartit Valville ; je suis le plus heureux de tous les fils, mais ma mere que ferez-vous de Marianne, ne me permettez-vous pas de la voir quelquefois : mon fils, lui répondit-elle, tu me demandes plus que je ne fais, laisse-moi y rêver, nous verrons. Consentez du moins que je l'aime, ajouta-t-il.

Eh ! juste Ciel, à quoi serviroit-il que je te le défendisse, aime-la mon enfant, aime-la, il en arrivera ce qui pourra, reprit-elle.

J'avois pourtant dit que j'allois être Religieuse, & je pensai le répéter par excès de zèle, mais comme Madame de Miran l'oublioit, je m'avisai tout d'un coup de réfléchir que je ne devois pas l'en faire ressouvenir.

Je venois de m'épuiser en générosité, il n'y avoit rien que je n'eusse dit pour détourner Valville de m'aimer; mais s'il plaisoit à Madame de Miran de vouloir bien qu'il m'aimât, si son propre cœur s'attendrissoit jusques-là pour son fils ou pour moi, je n'avois qu'à me taire; ce n'étoit pas à moi à lui dire, Madame, prenez garde à ce que vous faites; cet excès de désintéressement de ma part n'auroit été ni naturel, ni raisonnable.

Ainsi je ne dis mot. Elle se leva, quelle dangereuse petite fille tu es, Marianne, me dit-elle en se levant, adieu, partons mon fils; & le fils ne cessoit de lui baiser la main qu'il tenoit, ce qui n'étoit pas si mal entendu.

Oui, oui, ajouta-t-elle, je comprends bien ce que cela veut dire, mais je ne déciderai rien, je ne fais à quoi me résoudre; quelle situation! adieu, il est tard, va dîner, ma fille, je te reverrai bientôt. Je la saluai alors sans rien répondre,

&

& comme je paroiffois pleurer , & que je m'effuyois les yeux de mon mouchoir , pourquoi pleures-tu , me dit-elle , je n'ai rien à te reprocher , je ne faurois te favoir mauvais gré d'être aimable , va-t-en , tranquillife - toi , donne - moi la main , Valville.

Et fur le champ elle defcendit l'efcalier , aidée de fon fils , qui par discrétion ne me parla que des yeux & ne prit congé de moi que par une révérence que je lui rendis d'un air mal affuré , & comme une perfonne qui avoit peur de s'émanciper trop & d'abuser de l'indulgence de la mere en le faluant.

Me voilà feule & bien plus agitée que je ne l'avois été la veille , lorsque Madame de Miran me quitta.

Auffi y avoit-il ici matiere à bien d'autres mouvemens. Aime-la , mon enfant , il en arrivera ce qui pourra , avoit dit ma bien-faïçtrice à fon fils , & puis nous verrons , je ne fais que réfoudre , avoit-elle ajouté , & dans le fonds c'étoit m'avoir dit à moi-même espérez ; auffi espérais-je , mais en tremblant , mais en me traitant de folle d'ofer espérer fi mal-à-propos , & en pareil cas on fouffre beaucoup ; il vaudroit mieux ne voir aucune lueur de fuccès , que d'en

voir une si foible qui ne vient flatter l'ame que pour la troubler.

Est-ce que j'épouserois Valville , me disois-je , je ne le croyois pas possible , & je sentoís pourtant que ce seroit un malheur pour moi si je ne l'épousois pas. C'est-là tout ce que mon cœur avoit gagné aux discours incertains de Madame de Miran ; n'étoit-ce pas là le sujet d'un tourment de plus.

Je n'en dormis point la nuit suivante, j'en dormis mal deux ou trois nuits de suite , car je passai trois jours sans entendre parler de rien , & ce ne fut pas , s'il m'en souvient , sans un peu de murmure contre ma bienfaitrice.

Que ne se détermine - t - elle donc , disois-je quelquefois , à quoi bon tant de longueur , & là-dessus je crois que je boudois contre elle.

Enfin le quatrième jour arriva , & elle ne paroíssoit point , mais au lieu d'elle , Valville , à trois heures après-midi , me demanda.

On vint me le dire , & c'étoit me donner la liberté d'aller lui parler , Cependant je n'en usai pas. Je l'aimois , & mille fois plus que je ne l'avois encore aimé ; j'avois une extrême envie de le voir ; une extrême

curiosité de savoir s'il n'avoit rien de nouveau à m'apprendre sur notre amour, & malgré cela je me retins, je refusai de l'aller trouver, afin que si Madame de Miran le savoit, elle m'en estimât davantage, ainsi mon refus n'étoit qu'une ruse; je fis donc prier Valville de trouver bon que je ne le visse point, à moins qu'il ne vint de la part de sa mere, ce que je ne présumoïs point, puisqu'elle ne m'avoit pas averti, comme en effet elle ignoroit sa visite.

Valville n'osa me tromper, & fut assez sage pour se retirer. Ce trait de prudence rusée me coûta extrêmement; je commençois à me le reprocher, quand il me fit dire qu'il me reverroit le lendemain avec Madame de Miran, & voici à propos de quoi il pouvoit m'en assurer: c'est que le lendemain il devoit y avoir une cérémonie dans notre Couvent, une jeune Religieuse y faisoit sa profession, & les parens en avoient invité toute la famille de Valville, la mere, le fils, l'oncle & toute la parenté; ce que j'appris après, & ce que je presumai au moment où je les vis dans l'Eglise.

Vous savez qu'en de pareilles fêtes les Religieuses paroissent à découvert, & qu'on tire le rideau de leur grille, observez aussi

que je me mettois ordinairement fort près de cette grille ; Madame de Miran étoit arrivée si tard avec toute sa compagnie, qu'elle n'eut que le temps d'entrer tout de suite dans l'Eglise ; je vous ai dit que j'ignorois qu'elle fut invitée, & ce fut pour moi une agréable surprise, lorsque je la vis qui traversoit pour venir se placer près de notre grille, un Cavalier d'assez bonne mine, quoique un peu âgé, lui donnoit la main.

Une file d'autres personnes la suivoit à ce qu'il me parut, je ne la quittai point des yeux, elle ne me voyoit point encore.

Enfin elle arrive, & la voilà assise avec le Cavalier à côté d'elle. Ce fut alors qu'à travers ceux qui la suivoient, je démêlai Monsieur de Climal & Valville.

Quoi ! Monsieur de Climal, dis-je en moi-même, avec un étonnement où peut-être entroit-il un peu d'émotion ; ce qui est de certain, c'est que j'aurois mieux aimé qu'il n'eût point été là ; je ne savois s'il devoit m'être indifférent qu'il y fût, ou si je devois en être fâchée, mais à tout prendre, ce n'étoit pas une agréable vision pour moi ; j'avois droit de le regarder comme un méchant homme que ma seule présence déconcerteroit.

Encore ne seroit-ce rien pour lui que l'embarras de me voir , en comparailon des circonstances qui alloient s'y joindre , & des motifs d'inquiétude & de confusion qui alloient l'accabler. Je n'attendois que l'instant de faire ma révérence à Madame de Miran sa sœur , & Madame de Miran ne manqueroit pas d'y répondre avec cet accueil aisé , tendre & familier qui lui étoit ordinaire. Oh ! que penseroit-il de cette familiarité , quelles suites fâcheuses n'en pouvoit-il pas prévoir ! Madame , concevez combien il me trouveroit redoutable pour sa gloire , & combien un méchant qui vous craint est lui-même à craindre.

Et tout ce que je vous dis-là m'agitoit consulement.

Son neveu fut le premier qui m'apperçut & qui me salua avec je ne fais quel air de gaieté & de confiance qui étoit de bonne augure pour nos affaires. Monsieur de Climal qui s'assoyoit en ce moment ne le vit point me saluer , & parloit au Cavalier qui étoit auprès de Madame de Miran.

Cette Dame les écoutoit & ne regardoit point encore du côté des Religieuses. Enfin elle jetta les yeux sur nous & m'apperçut.

Ce furent aussi-tôt de profondes révérences de ma part qui m'attirerent de la

sienne de ces démonstrations qui se font avec la main, & qui signifioient ah ! bon jour, ma chere enfant, te voilà ; son frere qui tiroit alors de sa poche une espee de bréviaire, remarqua ces démonstrations, les suivit de l'œil & vit sa petite Lingere qui ne paroissoit pas avoir beaucoup perdu en le congédiant, & dont les ajustemens ne devoient pas lui faire regretter le paquet de hardes malhonnêtes qu'elle lui avoit renvoyées.

Ce pauvre homme, (car l'instant approche où il méritera que j'adoucisse mes expressions sur son chapitre) ce pauvre homme pour qui par une espee de fatalité je devois toujours être un sujet d'embarras & d'allarmes, perdit toute contenance en me voyant, & n'eut pas la force de me regarder en face.

Je rougis à mon tour, mais en ennemie hardie & indignée, qui se sent l'avantage d'une bonne conscience, & qui a droit de confondre une ame coupable & au-dessous de la sienne.

Je doutois s'il me salueroit ou non, & il n'en fit rien, & je l'imitai par hauteur, par prudence, & même par une sorte de pitié pour lui, il y avoit de tout cela dans mon esprit.

Je m'apperçus que Madame de Miran l'observoit, & je suis persuadée qu'elle sentit bien le désordre où il se trouvoit, tant à cause de moi qu'à cause de Valville, que par bonheur pour lui encore, il croyoit seul au fait de son indignité. Le service commença, il y eut un Sermon qui fut fort beau, je ne dis pas bon; ce fut avec la vanité de prêcher élégamment qu'on nous prêcha la vanité des choses de ce monde, & c'est-là le vice de nombre de Prédicateurs, c'est bien moins pour notre instruction qu'en faveur de leur orgueil qu'ils prêchent; de sorte que c'est presque toujours le péché qui prêche la vertu dans nos chaires.

La cérémonie finit, Madame de Miran me demanda, & vint au parloir avant que de partir; elle n'avoit que son fils avec elle, Monsieur de Climal s'étoit déjà retiré. Bon jour Marianne, me dit-elle, le reste de ma compagnie m'attend en bas, à l'exception de mon frere qui est parti, & je ne suis montée que pour te dire un mot. Voici Valville qui t'aime toujours, qui me persécute, qui est toujours à mes genoux, pour obtenir que je consente à ses desseins; il dit que je ferois son malheur si je m'y opposois, que c'est une inclination insurmontable, que la destinée

est de t'aimer, & d'être à toi ; je me rends ; je ne saurois dans le fond condamner le choix de son cœur ; tu es estimable, & c'est assez pour un homme qui t'aime, & qui est riche. Ainsi mes enfans, aimez-vous, je vous le permets ; toute autre mere que moi n'en agiroit pas de même ; suivant les maximes du monde, mon fils fait une folie, & je ne suis pas sage de souffrir qu'il la fasse ; mais il y va, dit-il, du repos de sa vie, & qu'il me faudroit un autre cœur que le mien pour résister à cette raison-là. Je songe que Valville ne blesse point le véritable honneur, qu'il ne s'écarte que des usages établis, qu'il ne fait tort qu'à sa fortune qu'il peut se passer d'augmenter, il assure qu'il ne sauroit vivre sans toi ; je conviens de tout le mérite qu'il te trouve, il n'y aura dans cette occasion-ci, que les hommes & leurs coutumes de choqués, Dieu ni la raison ne le feront pas, qu'il poursuive donc, ce sont tes affaires, mon fils ; tu es d'une famille considérable, on ne connoît point celle de Marianne, l'orgueil & l'interêt ne veulent point que tu l'épouse, tu ne les écoutes pas, tu n'en crois que ton amour ; je ne suis à mon tour ni assez orgueilleuse, ni assez intéressée, pour être inexorable, & je

n'en crois que ma bonté, tu m'y forces par la crainte de te rendre malheureux, je serois réduite à être ton tyran, & je crois qu'il vaut mieux être ta mere; je prie le Ciel de bénir les motifs qui font que je te cède; mais quoiqu'il arrive, j'aime mieux avoir à me reprocher mon indulgence qu'une inflexibilité dont tu ne profiterois pas, & dont les suites seroient peut-être encore plus tristes.

Valville à ce discours pleurant de joie & de reconnoissance embrassa ses genoux. Pour moi je fus si touchée, si pénétrée, si faisie, qu'il ne me fut pas possible d'articuler un mot; j'avois les mains tremblantes, & je n'exprimai ce que je sentoie que par de courts & de fréquens soupirs.

Tu ne me dis rien, Marianne, me dit ma bienfaitrice, mais j'entends ton silence, & je ne m'en défends point, je suis moi-même sensible à la joie que je vous donne à tous deux; le Ciel pouvoit me reserver une belle fille qui fut plus au gré du monde mais non pas qui fut plus au gré de mon cœur.

J'éclatai ici par un transport subit: ah! ma mere m'écriai-je, je me meurs, je ne me possède pas de tendresse & de reconnoissance.

Là , je m'arrêtai , hors d'état d'en dire davantage à cause de mes larmes ; je m'étois jettée à genoux , & j'avois passé une moitié de ma main par la grille pour avoir celle de Madame de Miran qui en effet approcha la sienne ; & Valville éperdu de joie & comme hors de lui , se jetta sur nos deux mains qu'il baisoit alternativement.

Ecoutez mes enfans , dit Madame de Miran , après avoir regardé quelque tems les transports de son fils , il faut user de quelque prudence en cette conjoncture-ci : tant que vous resterez dans ce Couvent , ma fille , je défends à Valville de vous y venir voir sans moi ; vous avez conté votre histoire à l'Abbesse , elle pourroit se douter que mon fils vous aime , que peut-être j'y consens , elle en raisonneroit avec ses Religieuses qui en parleroient à d'autres , & c'est ce que je veux éviter ; il n'est pas même à propos que vous demeuriez long-temps dans cette maison , Marianne , je vous y laisserai encore trois semaines ou tout au plus un mois , pendant lequel je vous chercherai un Couvent où l'on ne saura rien des accidens de votre vie , & où sous un autre nom que le mien je vous placerai moi-même , en attendant que j'aie pris des mesures & que jaie vu

comment je me conduirai pour préparer les esprits à votre mariage, & pour empêcher qu'il n'étonne; on vient à bout de tout avec un peu de patience & d'adresse, sur-tout quand on a une mere comme moi pour confidente.

Valville là-dessus alloit retomber dans ses remercimens, & moi dans les témoignages de mon respect & de ma tendresse, mais elle se leva, tu fais qu'on m'attend, dit-elle à son fils, renferme ta joie, je te dispense de me la montrer, je la vois te reste, descendons.

Ma mere, reprit son fils, Marianne sera encore un mois ici, vous me défendez de la voir sans vous, cela ne veut-il pas dire que je vous accompagnerai quelquefois quand vous viendrez: oui, oui, dit-elle, faudra bien, mais une ou deux fois seulement & pas davantage. Allons, forçons, au nom de Dieu, laisse-moi te conduire; il y aura une difficulté à laquelle je ne songeois pas, c'est que mon frere connoît Marianne, sait qui elle est, & peut-être serons-nous obligés de vous marier secrètement; tu es son héritier, mon fils, c'est à quoi il faut prendre garde; il est clair qu'après son aventure avec Marianne, on pourroit espérer de le gagner, de lui

faire entendre raison ; & nous nous consulterons sur le parti qu'il y aura à prendre ; il m'aime , il a quelque confiance en moi , je la mettrai à profit , & tout peut s'arranger. Adieu, ma fille , & sur le champ elle se hâta de descendre , & me laissa plus charmée que je n'entreprendrai de le dire.

Je vous ai conté qu'il y avoit trois ou quatre nuits que je n'avois presque pas dormi , de pure inquiétude ; à présent, mettez-en pour le moins autant que je passai dans l'insomnie ; rien ne réveille tant qu'une extrême joie , ou que l'attente certaine d'un grand bonheur ; & sur ce pied-là jugez si je devois avoir beaucoup de disposition à dormir.

Imaginez-vous ce que je deviens quand je pense que j'épouserai Valville , & combien de fois mon âme en tressaille , & si avec tant de tressaillemens j'avois le sang bien reposé.

Les deux premiers jours je fus simplement enchantée , ensuite il s'y joignit de l'impatience. Oui , j'épouserai Valville. Madame de Miran me l'a dit , me l'a promis ; mais cet événement , quand arrivera-t-il. Je vais demeurer encore un mois ici , on doit me mettre après dans

un autre Couvent , afin de prendre des mesures pour ce mariage , mais ces mesures seront-elles bien longues à prendre , irait-on vite , on n'en fait rien , on ne fixe aucun temps , on peut changer de sentimens , & ces pensées altéroient extrêmement ma satisfaction ; j'en souffrois quelquefois presque autant que d'un vrai chagrin ; j'aurois voulu pouvoir sauter de l'instant où j'étois , à l'instant de ce mariage.

Enfin ces agitations , tant agréables que pénibles , s'affoiblirent & se passerent ; l'ame s'accoutume à tout , sa sensibilité s'use , & je me familiarisai avec mes espérances & avec mes inquiétudes.

Me voilà donc tranquille , il y avoit cinq ou six jours que je n'avois vu ni la mere ni le fils , quand un matin on m'apporta un billet de Madame de Miran , où elle me mandoit qu'elle me viendrait prendre à une heure après-midi , avec son fils , pour me mener dîner chez Madame Dorfin ; son billet finissoit par ces mots :

Et sur-tout rien de négligé dans ton ajustement , entends-tu , je veux que tu te pares.

Et vous serez obéie , dis-je en moi-même en lisant sa lettre ; aussi avois-je bien intention de me parer , même avant

que d'avoir lu l'ordre ; mais cet ordre mettoit encore ma vanité bien plus à son aise, j'allois avoir de la coquetterie par obéissance.

Quand je dis de la coquetterie , c'est qu'il y en a toujours à s'ajuster avec un peu de soin , c'est tout ce que je veux dire , car jamais je ne me suis écartée de la décence la plus exacte dans ma parure ; j'y ai toujours cherché l'honnête , & par sagesse naturelle , & par amour propre ; oui par amour propre.

Je soutiens qu'une femme qui choque la pudeur , perd tout le mérite des graces qu'elle a , on ne les distingue plus à travers la grossièreté des moyens qu'elle emploie pour plaire , elle ne va plus au cœur , elle ne peut plus même se flatter de plaire , elle débauche , elle n'attire plus comme aimable , mais seulement comme libertine , & par là se met à peu près au niveau de la plus laide qui ne se ménageroit pas ; il est vrai qu'avec un maintien sage & modeste , moins de gens viendront lui dire je vous aime , mais il y en aura peut-être encore plus qui le lui diroient , s'ils osoient ; ainsi ce ne sera pour elle que des déclarations de moins , & non pas des amans , de façon qu'elle y gagnera du respect ,

& n'y perdra rien du côté de l'amour.

Cette réflexion a coulé de ma plume sans que j'y prisse garde, heureusement elle est courte, & j'espere qu'elle ne vous ennuiera pas, continuons.

Onze heures sont sonnées, il est tems de m'habiller, & je vais me mettre du meilleur air qui me sera possible, puisqu'on le veut, & c'est encore bon signe qu'on le veuille, c'est une marque que Madame de Miran persiste à m'abandonner le cœur de Valville; si elle hésitoit, elle n'exposeroit pas ce jeune homme à tous mes appas, n'est-il pas vrai.

C'est aussi ce que je pense en m'habillant, & j'ai bien du plaisir à le penser, mes graces s'en ressentiront, j'en aurai le teint plus clair, & les yeux plus vifs.

Mais me voilà prête, une heure va sonner, j'attends Madame de Miran, & pour me désennuyer en l'attendant, je vais de temps-en-temps me regarder dans mon miroir, retoucher à ma coëffure qui va fort bien, & à qui pourtant par une nécessité de geste, je refais toujours quelque chose.

On ouvre ma porte, Madame de Miran vient d'arriver, on m'en avertit, & je pars; son fils étoit à la porte du Couvent, &

il me donna la main jusqu'au carrosse où ma bienfaitrice étoit restée.

Je ne vous dis pas que quelques Sœurs converses que je trouvai sur mon chemin en descendant de chez moi, me parurent surprises de me voir si jolie. Jésus, mignonne, que vous êtes belle, s'écrierent-elles, avec une simplicité naïve à laquelle je pouvois me fier !

Je vis Valville prêt à s'écrier à son tour, il se retint, la Tourrière étoit présente, & il ne s'expliqua que par un serrement de main que j'approuvai d'un petit regard qui n'en fut que plus doux pour être timide.

Monsieur de Climal ne se porte pas bien, me dit-il dans le trajet ; il a un peu de fièvre depuis deux jours ; tamps, répondis-je, je ne lui veux point de mal, & il faut espérer que ce ne sera rien, là-dessus nous arrivâmes au carrosse.

Allons, montes, Marianne, me dit ma bienfaitrice, hâtons-nous, il se fait tard, & je montai.

Tu es fort bien, ajouta-t-elle en m'examinant, fort bien. Oui, dit Valville avec un souris, grace à sa beauté, & à la figure, elle est on ne peut pas mieux.

Ecoute, Marianne, reprit Madame de

Miran, tu fais que nous allons dîner chez Madame Dorfin; il y aura du monde, & nous sommes convenues toutes deux que je t'y menerois comme la fille d'une de mes meilleures amies qui est morte, qui étoit en Province, & qui en mourant t'a confiée à mes soins; souviens-toi de cela, & ce que je dirai est presque vrai, j'aurois aimé ta mere, si je l'avois connu, je la regarde comme une amie que j'ai perdue; ainsi je ne tromperai personne.

Hélas! Madame, répondis-je extrêmement attendrie, vos bontés pour moi vont toujours en augmentant depuis que j'ai le bonheur d'être à vous; toutes les paroles que vous m'avez dites, sont autant d'obligations que je vous ai, autant de bienfaits de votre part.

Il est vrai, dit Valville, qu'il n'y a point de mere qui ressemble à la nôtre, aussi ne sauroit-on dire combien on l'aime. Oui, reprit-elle d'un air badin, je crois que tu m'aimes beaucoup, mais que tu me cajoles un peu.

Au reste, ma fille, je ne connois point de meilleure compagnie que celle où je te mene, ni de plus choisie, ce sont tous gens extrêmement sensés, & de beaucoup d'esprit que tu vas voir; je ne te prescri-

rien, tu n'as nulle habitude du monde; mais cela ne te fera aucun tort auprès d'eux; ils n'en jugeront pas moins sagement de ce que tu vaux: & je ne saurois te présenter nulle part où ton peu de connoissance à cet égard, soit plus à l'abri de la critique, ce sont de ces personnes qui ne trouve ridicule que ce qu'il l'est réellement, ainsi ne crains rien, tu ne leur déplairas pas, je l'espere.

Nous arrivâmes alors, & nous entrâmes chez Madame Dorfin, il y avoit trois ou quatre personnes avec elle.

Ah! la voilà donc enfin, vous me l'amenez, dit-elle à Madame de Miran en me voyant; venez Mademoiselle, venez que je vous embrasse, & allons nous mettre à table, on n'attendoit que vous.

Nous dinâmes. Quelque novice & quelque ignorante que je fusse en cette occasion-ci, comme l'avoit dit Madame de Miran; j'étois née pour avoir du goût, & je sentis bien en effet avec quels gens je dînois.

Ce ne fut point à force de leur trouver de l'esprit, que j'appris à les distinguer pourtant; il est certain qu'ils en avoient plus que d'autres, & que je leur entendois dire d'excellentes choses, mais ils les disoient avec si peu d'effort, ils y cherchoient

si peu de façon , c'étoit d'un ton de conversation si aisé & si uni , qu'il ne tenoit qu'à moi de croire qu'ils disoient les choses les plus communes. Ce n'étoit point eux qui y mettoient de la finesse , c'étoit de la finesse qui s'y rencontroit , ils ne sentoient pas qu'ils parloient mieux qu'on ne parle ordinairement , c'étoit seulement de meilleurs esprits que d'autres , & qui parlaient nécessairement de meilleurs discours qu'on n'a coutume d'en tenir ailleurs , sans qu'ils eussent besoin d'y tâcher , & je dirois volontiers sans qu'il y eut de leur faute ; car on accuse quelquefois les gens d'esprit de vouloir briller ; oh ! il n'étoit pas question de cela ici , & comme je l'ai déjà dit , si je n'avois pas eu un peu de goût naturel , un peu de sentiment , j'aurois pu m'y méprendre , & je ne me ferois apperçu de rien.

Mais à la fin , ce ton de conversation si excellent , si exquis , quoique si simple , me frappa.

Ils ne disoient rien que de juste & que de convenable , rien qui ne fut d'un commerce doux , facile & gai , j'avois compris le monde tout autrement que je ne le voyois là (& je n'avois pas tant de tort) je me l'étois figuré plein de petites regles

frivoles & de petites finesſes polies , plein de bagatelles graves & importantes , difficiles à apprendre , & qu'il falloit ſavoir ſous peine d'être ridicule , toutes ridicules qu'elles ſont elles-mêmes.

Et point du tout , il n'y avoit rien ici qui reſſemblât à ce que j'avois penſé , rien qui dût embarrasſer mon eſprit ni ma figure , rien qui me fit craindre de parler , rien au contraire qui n'encourageât ma petite raiſon à oſer ſe familiarifer avec la leur , j'y ſentis même une choſe qui m'étoit fort commode , c'eſt que leur bon eſprit ſuppléoit aux tournures obſcures & maladroites du mien. Ce que je ne diſois qu'imparfaitement , ils achevoient de le penſer & de l'exprimer pour moi , ſans qu'ils y priſſent garde , & puis ils m'en donnoient tout l'honneur.

Enfin ils me mettoient à mon aïſe , & moi qui m'imaginois qu'il y avoit tant de myſtère dans la politeſſe des gens du monde , & qui l'avois regardée comme une ſcience qui m'étoit totalement inconnue , & dont je n'avois nul principe , j'étois bien ſurpriſe de voir qu'il n'y avoit rien de ſi particulier dans la leur , rien qui me fût ſi étranger , mais ſeulement quelque choſe de liant , d'obligeant & d'aimable.

Il me sembloit que cette politesse étoit celle que toute ame honnête , que tout esprit bien fait trouve qu'il a en lui , dès qu'on la lui montre.

Mais nous voici chez Madame Dorfin , aussi-bien qu'aux dernieres pages de cette partie de ma vie ; c'est ici où j'ai dit que je ferois le portrait de cette Dame ; j'ai dit aussi , ce me semble , qu'il seroit long , & c'est de quoi je ne répons plus. Peut-être sera-t-il court , car je suis lasse. Tous ces portraits me content , voyons celui-ci pourtant.

Madame Dorfin étoit beaucoup plus jeune que ma bienfaictrice , il n'y a guere de physionomie comme la sienne , & jamais aucun visage de femme n'a tant mérité que le sien , qu'on se servît de ce terme de physionomie pour le définir & pour exprimer tout ce qu'on en pensoit en bien.

Ce que je dis là , signifie un mélange avantageux de milles choses dont je ne tenterai pas le détail.

Cependant voici en gros ce que j'en puis expliquer. Madame Dorfin étoit belle , encore n'est-ce pas-là dire ce qu'elle étoit ; ce n'auroit pas été la premiere idée qu'on eût eu d'elle en la voyant , on avoit quelque chose de plus pressé à sentir ,

& voici un moyen de me faire entendre.

Personnifions la beauté, & supposons qu'elle s'ennuie d'être si sérieusement belle, qu'elle veuille essayer du seul plaisir de plaire, qu'elle tempere sa beauté sans la perdre, & qu'elle se déguise en grace; c'est à Madame Dorfin à qui elle voudra ressembler; & voilà le portrait que vous devez vous faire de cette Dame.

Ce n'est pas là tout, je ne parle ici que du visage tel que vous l'auriez pû voir dans un tableau de Madame Dorfin.

Ajoutez à présent une ame qui passe à tout moment sur cette physionomie, qui y répand l'air de tout ce qu'elle est, qui va y peindre tout ce qu'elle sent, qui la rend aussi spirituelle, aussi délicate, aussi vive, aussi fiere, aussi sérieuse, aussi badine qu'elle l'est tour-à-tour el'e-même, & jugez par-là des accidens de force, de grace, de finesse, & de l'infinité des expressions rapides qu'on voyoit sur ce visage.

Parlons maintenant de cette ame, puisque nous y sommes. Quand quelqu'un a peu d'esprit & de sentiment, on dit d'ordinaire qu'il a les organes épais; & un de mes amis à qui je demandai ce que cela signifioit, me dit gravement & en termes savans, c'est que notre ame est plus ou

moins
suivant
quels
Et
naturel
orga
ne fu
moins
pense
La
d'esp
qu'el
qu'el
C
d'un
pres
pens
C
que
un
U
cho
plus
se n
Dor
dan
fem
qui
elle

moins bornée , plus ou moins embarrassée , suivant la conformation des organes auxquels elle est unie.

Et s'il m'a dit vrai , il falloit que la nature eut donné à Madame Dorfin des organes bien favorables , car jamais ame ne fut plus agile que la sienne & ne souffrit moins de diminution dans sa faculté de penser.

La plupart des femmes qui ont beaucoup d'esprit , ont une certaine façon d'en avoir qu'el es n'ont pas naturellement , mais qu'elles se donnent.

Celle-ci s'exprime nonchalamment & d'un air distrait afin qu'on croie qu'elle n'a presque pas besoin de prendre la peine de penser , & que tout ce qu'elle dit lui échape.

C'est d'un air froid , sérieux & décisif que celle-ci parle , & c'est pour avoir aussi un caractère d'esprit particulier.

Une autre s'adonne à ne dire que des choses fines , mais d'un ton qui est encore plus fin que tout ce qu'elle dit ; une autre se met à être vive & pétillante : Madame Dorfin ne débitoit de ce qu'elle disoit dans aucune de ces petites manieres de femme , c'étoit le caractère de ses pensées qui regloit bien franchement le ton dont elle parloit , elle ne songeoit à avoir au-

cune sorte d'esprit, mais elle avoit l'esprit avec lequel on en a de toutes les sortes, suivant que le hazard des matieres l'exige, & je crois que vous m'entendrez si je vous dis qu'ordinairement son esprit n'avoit point de sexe, & qu'en même-temps ce devoit être de tous les esprits de femme le plus aimable quand Madame Dorfin vouloit.

Il n'y a point de jolie femme qui n'ait un peu trop envie de plaire, delà naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit : regardez-moi.

Et toutes ces fingeries n'étoient point à l'usage de Madame Dorfin, elle avoit une fierté d'amour-propre qui ne lui permettoit pas de s'y abaisser, & qui la dégoutoit des avantages qu'on en peut tirer, ou si dans la journée elle se relâchoit un instant là-dessus, il n'y avoit qu'elle qui le savoit, mais en général, elle aimoit mieux qu'on pensa bien de sa raison que de ses charmes; elle ne se confondoit pas avec ses graces, c'étoit elle que vous honoriez en la trouvant raisonnable, vous n'honoriez que sa figure en la trouvant aimable.

Voilà quelle étoit sa façon de penser,
aussi

aussi auroit-elle rougi de vous avoir plû , si dans la réflexion vous aviez pû vous dire : elle a tâché de me plaire ; de sorte qu'elle vous laissoit le soin de sentir ce qu'elle valoit , sans se faire l'affront de vous y aider.

A la vérité , ce dégoût qu'elle avoit pour tous ces petits moyens de plaire , peut-être étoit elle bien aise qu'on le remarqua , & c'étoit-là le seul reproche qu'on pouvoit hazarder contre elle , la seule espece de coquetterie dont on pouvoit la soupçonner en la chicannant.

Et en tout cas si c'est là une foiblesse , c'est du moins de toutes les foiblessees la plus honnête , je dis même la plus digne d'une ame raisonnable & la seule qu'elle pourroit avouer sans conséquence ; il est naturel de souhaiter qu'on nous rende justice , la plus grande de toutes les ames ne seroit pas insensible au plaisir d'être connue pour telle.

Mais je suis trop fatiguée pour continuer , je m'endors , il me reste à parler du meilleur cœur du monde , en même-tems du plus singulier comme je vous l'ai déjà dit , & c'est une besogne que je ne suis pas en état d'entreprendre à présent , je la remets à une autre fois , c'est-à-dire

dans ma cinquième partie où elle viendra fort à propos , & cette cinquième vous l'aurez incessamment ; j'avois promis dans ma troisième de vous conter quelque chose de mon Couvent , je n'ai pû le faire ici , & c'est encore partie remise , je vous annonce même l'histoire d'une Religieuse qui fera presque tout le sujet de mon cinquième Livre.

FIN de la quatrième Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

CINQUIEME PARTIE.

VOICI, Madame, la cinquième partie de ma Vie. Il n'y a pas long-temps que vous avez reçu la quatrième, & j'aurois, ce me semble, assez bonne grace à me vanter que je suis diligente, mais ce seroit me donner des airs que je ne soutiendrois peut-être pas, & j'aime mieux tout d'un coup entrer modestement en matiere. Vous croyez que je suis paresseuse, & vous avez

raison, continuez de le croire, c'est le plus sûr & pour vous, & pour moi : de diligence, n'en attendez point ; j'en aurai peut-être quelquefois, mais ce fera par hazard, & sans conséquence, & vous m'en louerez si vous voulez, sans que vos éloges m'engagent à les mériter dans la suite.

Vous savez que nous dînions Madame de Miran, Valville & moi chez Madame Dorfin, dont je vous faisois le portait, que j'ai laissé à moitié fait, à cause que je m'endormois. Achéons-le.

Je vous ai dit combien elle avoit d'esprit, nous en sommes maintenant aux qualités de son cœur. Celui de Madame de Miran vous a paru extrêmement aimable, je vous ai promis que celui de Madame Dorfin le vaudroit bien. Je vous ai en même-temps annoncé que vous verriez un caractère de bonté différent ; & de peur que cette différence ne nuise à l'idée que je veux vous donner de cette Dame, vous me permettrez de commencer par une petite réflexion.

Vous vous souvenez que dans Madame de Miran, je vous ai peint une femme d'un esprit ordinaire, de ces esprits qu'on ne loue ni qu'on ne méprise, & qui ont une raisonnable médiocrité de bon sens &

de lumière , au lieu que je vais parler d'une femme qui avoit toute la finesse d'esprit possible ; ne perdez point cela de vue. Voici à présent ma réflexion.

Supposons la plus généreuse & la meilleure du monde , & avec cela la plus spirituelle , & de l'esprit le plus délié , je soutiens que cette bonne personne ne paroîtra jamais si bonne , (car il faut que je répète les mots) que le paroîtra une autre personne , qui avec ce même degré de bonté , n'aura qu'un esprit médiocre.

Quand je dis qu'elle paroitra moins bonne , pourvû encore qu'on lui accorde de la bonté ; qu'on n'attribue pas à son esprit ce qui ne paroîtra que dans son cœur ; qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit ; & voulez-vous savoir la cause de cette injustice qu'on lui fera , de la croire moins bonne , la voici en partie , si je ne me trompe.

C'est que la plûpart des hommes , quand on les oblige , voudroient qu'on ne sentit presque pas , & le prix du service qu'on leur rend , & l'étendue de l'obligation qu'ils en ont ; ils voudroient qu'on fût bon , sans être éclairé ; cela conviendrait

mieux à leur ingrate délicatesse , & c'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup d'esprit. Plus il en a , plus il les humilie ; il voit trop clair dans ce qu'il fait par eux. Cet esprit qu'il a en est un témoin trop exact , & peut-être trop superbe, d'ailleurs ils ne sauroient plus manquer de reconnoissance , sans en être honteux , ce qui les fâche au point qu'ils en manquent d'avance , précisément à cause qu'on fait trop toute celle qu'ils doivent. S'ils avoient affaire à quelqu'un qui le fût moins , ils en auroient davantage.

Avec cette personne qui a tant d'esprit , il faudra , se disent-ils , qu'ils prennent garde de ne pas paroître ingrats , au lieu qu'avec cette personne qui en auroit moins , leur reconnoissance leur feroit presque autant d'honneur que s'ils étoient eux-mêmes généreux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une , & pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre.

L'une fait bien en gros qu'elle leur rend service , mais elle ne le fait pas finement ; la moitié de ce qui en est lui échappe faute de lumière , & c'est autant de rabbatu sur leur reconnoissance , autant de confusion d'épargne. Ils sont servis à meilleur

marché, & ils lui en savent si bon gré qu'ils la croient mille fois plus obligeante que l'autre, quoique le seul mérite qu'elle ait de plus, soit d'avoir une qualité de moins, c'est-à-dire, d'avoir moins d'esprit.

Or, Madame de Miran étoit de ces bonnes personnes, à qui les hommes en pareil cas sont si obligés de ce qu'elles ont l'esprit médiocre; & Madame Dorfin de ces bonnes personnes, dont les hommes regardent les lumières involontaires comme une injure, & le tout de bonne foi, sans connoître leur injustice; car ils ne se débrouillent pas jusques-là.

Me voilà au bout de ma réflexion. J'aurois pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complete; le voulez-vous bien? Oui, je vous en prie. Heureusement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insurportable avec mes réflexions, vous le savez bien. Souffrez donc encore celle-ci qui n'est qu'une petite suite de l'autre, après quoi je vous assure que je n'en ferai plus, ou si par hazard il m'en échappe quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, & j'aurai soin de les compter. Voici donc ce que je voulois vous dire.

D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse dont nous parlions tout-à-l'heure ? N'auroit-elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre ame ? Est-ce que l'amour, si on peut le dire ainsi, seroit d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre ame ? Le titre de bienfaiteur ne sied-t-il bien qu'à Dieu seul ? Est-il déplacé par-tout ailleurs ?

Il y a apparence , mais qu'y faire ? Nous avons tous besoin les uns des autres ; nous naissons dans cette dépendance & nous ne changerons rien à cela.

Conformons-nous donc à l'état où nous sommes , & s'il est vrai que nous soyons si grands , tirons de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige , a de l'avantage sur vous : eh bien ! voulez-vous lui conserver cet avantage , n'être qu'un atôme auprès de lui , vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal , vous n'avez qu'à être reconnoissant , il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il vous a rendu , humiliez-le à son tour , & mettez-vous modestement au-dessus de lui par votre reconnoissance. Je dis modestement , car si vous êtes reconnoissant

avec
vous
votre
& vo
homn
perit.
Ah
voilà
jours-
son e
J'ig
qu'on
ne le
frapp
la m
côté
été b
préve
leure
avoit
un p
elpri
renc
com
Pa
tout
pour
faire
le s

avec faste , avec hauteur , si l'orgueil de vous venger s'en mêle , vous manquez votre coup ; vous ne vous vengez plus , & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes qui disputez à qui fera le plus petit.

Ah ! j'ai fini. Pardon , Madame , en voilà pour long-temps , peut-être pour toujours. Revenons à Madame Dorfin & à son esprit.

J'ignore si jamais le sien a été cause qu'on ait moins estimé son cœur qu'on ne le devoit ; mais comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure personne du monde , qui du côté de l'esprit n'étoit que médiocre , j'ai été bien aise de vous disposer à voir sans prévention un autre portrait de la meilleure personne du monde aussi , mais qui avoit un esprit supérieur ; ce qui fait d'abord un peu contr'elle , sans compter que cet esprit va nécessairement mettre des différences dans sa maniere d'être bonne , comme dans tout le reste du caractère.

Par exemple , Madame de Miran , avec tout le bon cœur qu'elle avoit , ne faisoit pour vous que ce que vous la priez de faire , ou ne vous rendoit précisément que le service que vous osiez lui demander ;

je dis que vous osiez , car on a rarement le courage de dire tout le service dont on a besoin , n'est-il pas vrai ? On y va d'ordinaire avec une discrétion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparfaitement.

Et avec Madame de Miran , vous y perdiez ; elle n'en voyoit pas plus que vous lui en disiez , & vous servoit littéralement.

Voilà ce que produisoit la médiocrité de ses lumieres , son esprit bornoit la bonté de son cœur.

Avec Madame Dorfin , ce n'étoit pas de même ; tout ce que vous n'osiez lui dire , son esprit le pénétroit ; il en instruisoit son cœur , il l'échauffoit de ses lumieres , & lui donnoit pour vous tous les degres de bonté qui vous étoient nécessaires.

Et ce nécessaire alloit toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas songé à demander tout ce que Madame Dorfin faisoit.

Aussi pouviez vous manquer d'attention , d'esprit , d'industrie , elle avoit de tout cela pour vous.

Ce n'étoit pas elle que vous fatiguiez du soin de ce qui vous regardoit , c'étoit elle qui vous en fatiguoit ; c'étoit vous qu'on pressoit , qu'on avertissoit , qu'on

faiso
qu'o
mot
sien
plus
nel ,
intér
A
tiez
tout
vous
pour
dans
voye
toujo
de le
Il
qu'il
ou c
en f
bien
M
fieur
que
don
& q
cont
D
visag

faisoit ressouvenir de telle ou telle chose, qu'on grondoit de l'avoir oubliée ; en un mot, votre affaire devenoit réellement la sienne. L'intérêt qu'elle y prenoit n'avoit plus l'air généreux à force d'être personnel, il ne tenoit qu'à vous de trouver cet intérêt incommode.

Au lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Madame Dorfin, vous étiez tout surpris de lui en avoir plusieurs que vous n'aviez pas prévues, vous étiez servi pour le présent, vous l'étiez pour l'avenir dans la même affaire. Madame Dorfin voyoit tout, songeoit à tout, devenant toujours plus serviable, & se croyant obligée de le devenir à mesure qu'elle vous obligeoit.

Il y a des gens qui tout bons cœurs qu'ils sont, estiment ce qu'ils ont fait, ou ce qu'ils font pour vous, l'évaluent, en sont glorieux, & se disent, je le fers bien, il doit être bien reconnoissant.

Madame Dorfin disoit : je l'ai servi plusieurs fois, je l'ai donc accoutumée à croire que je dois le servir toujours ; il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, & qui m'est si chere ; il faut donc que je continue de la mériter.

De sorte qu'à la maniere dont elle envisageoit cela, ce n'étoit pas elle qui méritoit

vosre reconnoissance , c'étoit vous qui méritiez la sienne , à cause que vous comp- tiez qu'elle vous serviroit ; elle concluoit qu'elle devoit vous servir , & le concluoit avec un plaisir qui la payoit de tout ce qu'elle avoit fait pour vous.

Vosre hardiesse à redemander d'être servi faisoit sa recompense , son sublime amour- propre n'en connoissoit point de plus tou- chante ; & plus là-dessus vous en agissiez sans façon avec elle , plus vous la charmiez , plus vous la traitiez selon son cœur , & cela est admirable.

Une ame qui ne vous demande rien pour les services qu'elle vous a rendus , sinon que vous en prenîez droit d'en exiger d'autres , qui ne veut rien que le plaisir de vous voir abuser de la coutume qu'elle a de vous obliger ; en vérité , une ame de ce caractère a bien de la dignité.

Peut-être l'élevation de pareils sentimens est-elle trop délicieuse ? peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise ? mais mo- ralement parlant , elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste.

La plûpart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont point , ou qui n'en ont gueres , ils ne savent que leur dire dans une conversation ; & Madame

Dorfin

Dorfin qui avoit bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup , ne s'avisoit point d'observer si vous en manquiez avec elle , & n'en desiroit jamais plus que vous n'en aviez , & c'est qu'en effet elle n'en avoit elle-même alors pas plus qu'il vous en falloit.

Non pas qu'elle vous fit la grace de regler son esprit sur le vôtre , il se trouvoit d'abord tout réglé , & elle n'avoit point d'autre mérite à cela , que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable & philosophe , qui ne s'amusoit pas à dédaigner ridiculement l'esprit de personne , & qui ne sentoît rapidement le vôtre , que pour s'y conformer sans s'en appercevoir.

Madame Dorfin ne faisoit pas réflexion qu'elle descendoit jusqu'à vous , vous ne vous en doutiez pas non plus ; vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit , & c'est que celui qu'elle gardoit avec vous ne servoît qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire , & l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne,

D'un autre côté , ceux qui en avoient , tâchoient d'en montrer le plus qu'ils pouvoient avec elle ; non qu'ils crussent qu'il falloit

en avoir , ni qu'elle examineroit s'ils en avoient, mais afin qu'elle leur fit l'honneur de leur en trouver : c'étoit la seule force de l'estime qu'ils avoient pour le sien qui les mettoit sur ce ton-là.

Les femmes sur-tout s'efforçoient de faire preuve d'esprit devant elle , sans exiger qu'elle en fit autant ; ses preuves étoient toujours faites à elle. Ainsi elles ne venoient pas pour voir combien elle avoit d'esprit, elles venoient seulement lui montrer combien elles en avoient.

Aussi les laissoit-elle étaler le leur tout à leur aise , & ne les interrompoit-elle le plus souvent que pour approuver , que pour louer , que pour les remettre en haleine.

Il me sembloit lui entendre dire : allons, brillez, Mesdames, courage , & effectivement elles brilloient , ce qui demande beaucoup d'esprit ; & Madame Dorfin se contentoit de les y aider ; sorte d'inaction ou de désintéressement qui en demande bien davantage , & d'un esprit bien plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfans , qui pour avoir un juge de leur adresse , venoient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet singulier du caractère de Madame Dorfin.

Allez dans quelque maison du monde que ce soit, voyez-y des personnes de différentes conditions ou de différens états, supposez-y un Militaire, un Financier, un Homme de Robe, un Ecclésiastique, un habile Homme dans les Arts, qui n'a que son talent pour toute distinction, un Savant qui n'a que sa science, ils ont beau être ensemble, tous réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se confondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de différentes Nations; toujours des gens mal assortis qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination forte & gênante, que l'orgueil cavalier, ou le maintien imposant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids & gravité; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-ci décide & ne fait ce qu'il dit; celui-là a raison, & n'ose le dire: aucun d'entr'eux ne perd de vûe ce qu'il est, & y ajuste ces discours & sa contenance: quelle misere!

Oh! je vous assure qu'on étoit bien au-

dessus de cette puérilité-là chez Madame Dorfin , elle avoit le secret d'en guérir ceux qui la voyoient souvent.

Il n'étoit point question de rangs ni d'états chez elle , personne ne s'y souvenoit du plus ou moins d'importance qu'il avoit ; c'étoit des hommes qui parloient à des hommes , entre qui seulement les meilleures raisons l'emportoient sur les plus foibles ; rien que cela.

Ou si vous voulez que je vous dise un grand mot , c'étoit comme des intelligences d'une égale dignité , sinon d'une force égale , qui avoient tout uniment commerce ensemble ; des intelligences entre lesquels il ne s'agissoit plus des titres que le hazard leur avoit donné ici bas , & qui ne croyoient pas que leurs fonctions fortuites dûssent plus humilier les uns qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendoit chez Madame Dorfin , voilà ce qu'on devenoit avec elle , par l'impression qu'on recevoit de cette façon de penser raisonnable & philosophe que je vous ai dit qu'elle avoit , & qui faisoit que tout le monde étoit philosophe aussi.

Ce n'est pas d'un autre côté , que pour entretenir la considération qu'il lui convenoit d'avoir , étant née ce qu'elle étoit ,

elle ne se conformât aux préjugés vulgaires, & qu'elle ne se prêtât volontiers aux choses que la vanité des hommes estime : comme par exemple, d'avoir des liaisons d'amitié avec des gens puissans, qui ont du crédit ou des dignités, & qui composent ce qu'on appelle le grand monde, ce sont là des attentions qu'il ne seroit pas sage de négliger ; elles contribuent à vous soutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'étoit dans ce sens là que Madame Dorfin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cause de la vanité des autres.

Je vous ai dit que je serois longue sur son compte, &, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit article, & je finis, car je renonce à je ne fais combien de choses que je voulois dire, & qui tiendroient trop de place.

On peut ébaucher un portrait en peu de mots, mais le détailler exactement comme je vous avois promis de le faire, c'est un ouvrage sans fin. Venons à l'article qui sera le dernier.

Madame Dorfin à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet esprit si distingué qu'elle avoit, joignoit une ame forte,

courageuse & résolue, de ces ames supérieures à tout événement, dont la hauteur & la dignité ne plient sous aucun accident humain ; qui retrouve toutes leurs ressources où les autres les perdent ; qui peuvent être affligées, jamais abatues ni troublées ; qu'on admire plus dans leurs afflictions qu'on ne songe à les plaindre ; qui ont une tristesse froide & muette dans les plus grands chagrins, une gaieté toujours décente dans les plus grands sujets de joie.

Je l'ai vue quelquefois dans l'un & dans l'autre de ces états, & je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa présence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manières, & sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis ; elle étoit tout à vous, quoiqu'elle eût lieu d'être tout à elle, & j'en étois quelquefois si surprise, que, malgré moi & ma tendresse pour elle, je m'occupois plus à la considérer qu'à partager ce qui la touchoit en bien ou en mal.

Je l'ai vue dans une longue maladie où elle périssoit de langueur, où les remèdes ne la soulageoient point, où souvent elle souffroit beaucoup. Sans son visage abbatu, vous auriez ignoré ses souffrances ;

elle vous disoit je souffre , si vous lui demandiez comment elle étoit ; elle vous parloit de vous ou de vos affaires , ou suivoit paisiblement la conversation , si vous ne le lui demandiez point.

Je suis sûre que toutes les femmes sentoient ce que valoit Madame Dorfin ; mais il n'y avoit que les femmes du plus grand mérite qui , je pense , eussent la force de convenir de tout le sien , & pas une d'entre elles qui n'eût été glorieuse de son estime.

Elle étoit la meilleure de toutes les amies ; elle auroit été la plus aimable de toutes les maîtresses.

N'eût-on vu Madame Dorfin qu'une ou deux fois , elle ne pouvoit pas être une simple connoissance pour personne ; & qui-conque disoit , je la connois , disoit une chose qu'il étoit bien aise qu'on fût , & une chose qui étoit remarquée par les autres.

Enfin ses qualités & son caractère la rendoient si considérable & si importante , qu'il y avoit de la distinction à être de ses amis , de la vanité à la connoître , & du bon air à parler d'elle équitablement ou non. C'étoit être d'un parti que de l'aimer & de lui rendre justice , & d'un autre parti que de la critiquer.

Ses domestiques l'adoroient ; ce qu'elle

auroit perdu de son bien, ils auroient cru le perdre autant qu'elle, & par la même méprise de leur attachement pour elle; ils s'imaginoient être riches de tout ce qui appartenoit à leur maîtresse, ils étoient fâchés de tout ce qui la fâchoit, réjouis de tout ce qui la réjouissoit; avoit-elle un procès, ils disoient nous plaidons; achetoit-elle, nous achetons; jugez de tout ce que cela supposoit d'aimable dans cette maîtresse, & de tout ce qu'il falloit qu'elle fût pour enchanter, pour apprivoiser jusques-là, comment dirai-je, pour jeter dans de pareilles illusions cette espece de créature dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur servitude, nos aises & nos défauts; qui même en nous servant bien ne nous aiment, ni ne nous haïssent, & avec qui nous pouvons tout au plus nous réconcilier par nos bonnes façons. Madame Dorfin étoit extrêmement généreuse, mais ses domestiques étoient fort économes, & malgré qu'elle en eût, l'un corrigeoit l'autre.

Ses, amis..... oh! ses amis me permettront de les laisser là; je ne finis point, qu'est ce que cela signifie? allons, voilà qui est fait.

Où en étions-nous de mon histoire?

encore chez Madame Dorfin , de chez qui je vais sortir.

Je supprime les carresse qu'elle me fit , & tout ce que les Messieurs avec qui j'avois diné dirent de galant & d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un , Madame de Miran saisit cet instant pour se retirer ; nous la suivîmes Valville & moi ; son amie courut après nous pour m'embrasser , & nous voilà partis pour me reconduire à mon Couvent.

Dans tout ceci je n'ai fait aucune mention de Valville , qu'est-ce que j'en aurois dit ? Qu'il avoit à tout moment les yeux sur moi , que je levois quelquefois les miens sur lui , mais tout doucement , & comme à la dérobée ; que lorsqu'on me parloit , je le voyois intrigué , & comme en peine de ce que j'allois répondre , & regardant ensuite les autres , pour voir s'ils étoient contents de ce que j'avois répondu , ce qui , à vous dire vrai , leur arrivoit assez souvent ; je crois bien que c'étoit un peu par bonté ; mais il me semble , autant qu'il m'en souvient , qu'il y entroit un peu de justice ; j'avoue que je fus d'abord embarrassée , & mes premiers discours s'en ressentirent ; mais cela n'alla pas si mal

après , & je me tirai passablement d'affaire , même au sentiment de Madame de Miran , qui , tout en badinant , me dit dans le carrosse : eh bien , petite fille , la compagnie que nous venons de quitter est-elle de votre goût ? Vous êtes assez du sien , à ce qu'il m'a paru , & nous ferons quelque chose de vous ; oui-dà , dit Valville sur le même ton ; il y a lieu d'espérer que Mademoiselle Marianne ne déplaira pas dans la suite.

Je me mis à rire ; hélas ! répondis-je , je ne fais ce qui en arrivera , mais il ne tiendra pas à moi que ma mere ne se repente point de m'avoir pris pour sa fille , & ce fut en continuant ce badinage que nous arrivâmes au Couvent.

Serons-nous long-temps sans la revoir , dit Valville à Madame de Miran , quand il me donna la main pour m'aider à descendre de carrosse ? je pense que non , répartit-elle ; il y aura peut-être encore quelque diné chez Madame Dorfin ; comme on s'est assez bien trouvé de nous , peut-être nous renverra-t-on chercher ; point d'impatience , partez , conduisez Marianne.

Et là-dessus nous sonnâmes , on vint m'ouvrir , & Valville n'eut que le temps de soupirer de ce qu'il me quittoit. Vous

allez vous renfermer, me dit-il, & dans un moment il n'y aura plus personne pour moi dans le monde; je vous dis ce que je sens. Eh! qui est ce qui sera pour moi, répartis-je? Je n'y connois que vous & ma mere, & je ne me soucie pas d'y en connoître davantage.

Ce que je dis sans le regarder; mais il n'y perdoit rien; ce petit discours valoit bien un regard. Il m'en parut pénétré, & pendant qu'on ouvroit la porte, il eut le secret, je ne fais comment, d'approcher ma main de sa bouche, sans que Madame de Miran qui l'attendoit dans son carrosse, s'en apperçût, du moins crut-il qu'elle ne le voyoit pas, à cause qu'elle ne devoit pas le voir, & je raisonnai à peu-près de même. Cependant je retirai ma main, mais quand il ne fut plus temps; on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin me voici entrée, moitié rêveuse, & moitié gaie. Il s'en alloit, & moi je restois; & il me semble que la condition de ceux qui restent est toujours plus triste que celle des personnes qui s'en vont. S'en aller, c'est un mouvement qui dissipe, & rien ne distrait les personnes qui demeurent; c'est elles que vous quittez, qui vous voyent partir, & qui se regardent comme délaissées,

sur-tout dans un Couvent qui est un lieu où tout ce qui se passe est si étranger à ce que vous avez dans le cœur ; un lieu où l'amour est si dépayfé, & dont la clôture qui vous enferme rend ces sortes de séparations plus sérieuses & plus sensibles qu'ailleurs.

D'un autre côté aussi j'avois de grandes raisons de gaieté & de consolation ; Valville m'aimoit, il lui étoit permis de m'aimer, je ne risquois rien en l'aimant, & nous étions destinés l'un à l'autre ; voilà d'agréables sujets de pensées, & de la manière dont Madame de Miran en agissoit, à toute la conduite qu'elle tenoit, il n'y avoit qu'à patienter & prendre courage.

Au sortir d'avec Valville, je montai à ma chambre où j'allois me déshabiller, & me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étois, & me rendis au réfectoire avec tous mes atours.

Entre les Pensionnaires il y en avoit une à peu-près de mon âge, & qui étoit assez jolie pour se croire belle, mais qui se la croyoit tant (je dis belle) qu'elle en étoit forte ; on ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec réflexion ;
elle

elle ne songeoit qu'à lui ; elle ne pouvoit pas s'y accoutumer , & on eût dit quand elle vous regardoit , que c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux qu'elle rendoit fiers ou doux , suivant qu'il lui prenoit fantaisie de vous en imposer ou de vous plaire.

Mais d'ordinaire elle les adoucissoit rarement ; elle aimoit mieux qu'ils fussent imposans que gracieux ou tendres , à cause qu'elle étoit fille de qualité & glorieuse.

Vous vous souvenez du discours que j'avois tenu à l'Abbesse , lorsque je me présentai à elle devant Madame de Miran ; je lui avois confié l'état de ma fortune , & tous mes malheurs ; & ma bienfaitrice qui en fut si touchée , avoit publié de lui recommander le secret en me mettant chez elle ; on ne songe pas à tout.

J'y avois pourtant songé moi , dès le soir même , deux heures après que je fus dans la maison , & l'avois bien humblement priée de ne point divulguer ce que je lui avois appris. Hélas ! ma chere enfant , je n'ai garde , m'avoit-elle répondu ; Jesus , mon Dieu ! ne craignez rien , est-ce qu'on ne fait pas la conséquence de ces choses-là.

Mais soit qu'il fût déjà trop tard , quand

Tome II.

K

je l'en avertis, quoiqu'il n'y eût que deux heures qu'elle fût instruite ; soit qu'en la conjurant de ne rien dire , je lui eusse rendu mon secret plus pesant & plus difficile à garder , & que cela n'eût servi qu'à lui faire venir la tentation de le dire ; à neuf heures du matin , le lendemain , j'étois , comme on dit , la fable de l'armée ; mon histoire couroit tout le Couvent ; je ne vis que des Religieuses ou des Pensionnaires qui chuchotoient aux oreilles les unes des autres en me regardant , & qui ouvroient sur moi les yeux du monde les plus indiscrets , dès que je paroissais.

Je compris bien ce qui en étoit cause , mais qu'y faire ? Je baissois les yeux , & passois mon chemin.

Il n'y en eut pas une au reste qui ne me prévint d'amitié , & qui ne me fit des caresses ; je pense que d'abord la curiosité de m'entendre parler les y engagea ; c'est une espece de spectacle qu'une fille comme moi , qui arrive dans un Couvent. Est-elle grande ? Est-elle petite ? Comment marche-t-elle ? Que dit-elle ? Quel habit ? Quelle contenance a-t-elle ? tout en est intéressant.

Et cela finit ordinairement par la trouver encore plus aimable qu'elle ne l'est , pourvu

qu'elle le soit un peu , ou plus déplaisante , pour peu qu'elle déplaîse ; c'est-là l'effet de ces sortes de mouvemens qui nous portent à voir les personnes dont on nous conte des choses singulières.

Et cet effet me fut avantageux , toutes ces filles m'aimèrent , sur-tout les Religieuses , qui ne me disoient rien de ce qu'elles favoient de moi ; vraiment elles n'avoient garde , comme avoit dit notre Abbessé , mais qui dans les discours qu'elles me tenoient , & tout en se récriant sur mon air de douceur & de modestie , sur mon aimable petite personne , prenoient vec moi des tons de lamentation si touchans , que vous eussiez dit qu'elles pleuroient sur moi , & le tout à propos de ce qu'elles favoient , & de ce que par discrétion elles ne faisoient pas semblant de savoir ; voyez que cela étoit adroit ; quand elles m'auroient dit , pauvre petite orpheline , que vous êtes à plaindre d'être réduite à la charité des autres , elles ne se seroient pas expliquées plus clairement.

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'est que cette jeune pensionnaire , qui se croyoit si belle , & qui étoit si fiere , avoit été la seule qui m'eût dédaignée , & qui ne m'eût pas dit un mot ; à peine

pouvoit elle se résoudre à payer d'une imperceptible inclination de tête les révérences que je ne manquois jamais de lui faire lorsque je la rencontrois. On voyoit que cela lui coûtoit.

Un jour même qu'elle se promenoit dans le jardin avec quelques-unes de nos compagnes, & que je vins à passer avec une Religieuse, elle laissa tomber négligemment un regard sur moi, & je l'entendis qui disoit, mais d'un ton de Princesse; oui, elle est assez gentille; c'est donc une Dame qui a la charité de payer sa pension; ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à Javotte? (C'étoit une fille qui la servoit, & qui en effet me ressembloit, mais fort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnoient ne répondit; quant à moi je rougis beaucoup, & les larmes m'en vinrent aux yeux; la Religieuse avec qui je me promenois, fille d'un très-bon esprit, qui s'étoit prise d'inclination pour moi, & que j'aimois aussi, leva les épaules & se tut.

Mon Dieu, qu'il y a de cruels gens dans le monde, ne pus-je m'empêcher de dire en soupirant, car aussi-bien il auroit été inutile de me retenir, & de passer cela sous silence; voilà qui étoit fini, on me connoissoit.

Consolez-vous, me dit la Religieuse en me prenant la main, vous avez des avantages qui vous vengent bien de cette petite sottise-là, ma fille, & vous pourriez être plus glorieuse qu'elle si vous n'étiez pas plus raisonnable; n'enviez rien de ce qu'elle a de plus que vous; c'est à elle à être jalouse.

Vous avez bien de la bonté, ma Mère, lui répondis-je en la regardant avec reconnaissance; hélas! vous parlez d'être raisonnable, & il me seroit bien aisé de ne pas rougir de mes malheurs si tout le monde avoit autant de raison que vous.

Voilà donc ce que j'avois déjà essuyé de cette superbe pensionnaire qui ne pouvoit pas me pardonner d'être peut-être aussi belle qu'elle. Quand je dis peut-être, c'est pour parler comme elle, à qui toute vaine qu'elle étoit de sa beauté, il ne laissoit pas que d'être difficile & hardi, je penie de décider qu'elle valoit mieux que moi, & c'étoit apparemment cette difficulté-là qui l'aigrissoit si fort, & lui donnoit tant de rancune contre l'orpheline

Quoiqu'il en soit, je me rendis donc au refectoire, parée comme vous savez que je l'étois, & qui plus est bien aise de l'être à cause de ma jalouse à qui par hazard,

je m'avisai de songer en chemin , & qu'il alloit , à mon avis , passer un mauvais quart-d'heure , & soutenir une comparaison fâcheuse de ma figure à la sienne. Ni elle ni personne de la maison ne m'avoit encore vue dans tous mes ajustemens , & il est vrai que j'étois brillante.

J'arrive , je vous ai dit que je n'étois pas haïe , mes façons douces & avenantes m'avoient attiré la bienveillance de tout le monde , & faisoient qu'on aimoit à me louer & à me rendre justice ; de sorte qu'à mon apparition tous les yeux se fixerent sur moi , & on se fit l'un à l'autre de ces petits signes de tête qui marquent une agréable surprise & qui font l'éloge de ce qu'on voit ; en un mot , je causai un moment de distraction dont je devois être flattée ; & de temps en temps on regardoit ma rivale , pour examiner la mine qu'elle faisoit , comme si on avoit voulu voir si elle ne se tenoit pas pour battue ; car on savoit sa jalousie.

Quant à elle , aussi-tôt qu'elle m'eût vue , j'observai qu'elle baissa les yeux en souriant de l'air dont on sourit quand quelque chose paroît ridicule ; c'étoit apparemment tout ce qu'elle imagina de mieux pour se défendre ; & vous allez voir sur quoi elle

fondoit cet air railleur qu'elle jugea à propos de prendre.

Le soupé finit, & nous passâmes toutes ensemble dans le jardin : quelques Religieuses nous y suivirent ; entr'autres celle dont je vous ai déjà parlé, & qui étoit mon amie.

Dès que nous y fûmes, mes compagnes m'entourèrent ; l'une me demandoit, où avez-vous donc été, on ne vous a pas vue d'aujourd'hui ; l'autre regardoit ma robe, en manioit l'étoffe, disoit voilà de beau linge, & tout cela vous sied à merveille. Ah ! que vous êtes bien coëffée, & mille autres bagatelles de cette espece, dignes de l'entretien de jeunes filles qui voient de la parure.

Mon amie la Religieuse vint s'en mêler à sa maniere, & s'adressant malicieusement sans-doute à celle qui me dédaignoit tant, & qui s'avançoit avec elle : n'est-il pas vrai, Mademoiselle, que ce seroit-là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit-elle ; ah ! mon Dieu, le beau sacrifice que ce seroit si Mademoiselle renonçoit au monde, & se faisoit Religieuse (& vous comprenez bien que c'étoit de moi dont elle parloit.)

Eh ! mais, ma Mere, je crois pour moi

que c'est son dessein , & elle feroit fort bien , repartit l'autre , ce seroit du moins le parti le plus sûr. Et puis m'apostrophant : vous avez -là une belle robe , Marianne , & tout y répond ; cela est cher au moins , & il faut que la Dame qui a soin de vous soit très-généreuse ; quel âge a-t-elle ? Est-elle vieille ? Songe-t-elle à vous assurer de quoi vivre ? Elle ne sera pas éternelle , & il seroit fâcheux qu'elle ne vous mit pas en état d'être toujours aussi proprement mise ; on s'y accoutume , & c'est ce que je vous conseille de lui dire.

Le silence qui se fit à ce discours , & qui vint en partie de l'étonnement où il jetta toutes les filles , me déconcerta : je restai muette & confuse en voyant la confusion des autres , & ne pûs m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taisois , qu'est-ce que c'est que ce raisonnement-là , Mademoiselle ? Eh ! de quoi vous mêlez-vous , repartit pour moi cette Religieuse qui m'aimoit ; savez-vous bien que votre mauvaise humeur n'humilie que vous ici , & qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement si hautain ; c'est votre défaut que cette hauteur ; Madame votre mere nous en avertit quand elle vous mit ici , & nous pria de tâcher

de vous en corriger ; j'y fais ce que je puis , profitez de la leçon que je vous donne , & en parlant à Mademoiselle , ne dites plus Marianne , comme vous venez de le dire , puisqu'elle vous appelle toujours Mademoiselle , & qu'il n'y a que vous de toutes vos compagnes qui preniez la liberté de l'appeller autrement ; vous n'avez pas droit de vous dispenser des devoirs d'honnêteté & de politesse qui doivent s'observer entre vous : & vous , Mademoiselle , qu'est-ce qui vous afflige , & pourquoi pleurez-vous ? (ceci me regardoit ,) Y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous sont arrivés , & qui font que vos parens vous ont perdue ? Il faudroit être un bien mauvais esprit pour abuser de cela contre vous , sur-tout avec une fille aussi-bien née que vous l'êtes , & qui ne peut assurément venir que de très-bon lieu. Si on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façons nous en donnent , telle ici qui se croit plus que vous , ne risque rien à vous regarder comme son égale en naissance , & seroit trop heureuse d'être votre égale en bon caractère.

Non , ma Mere , répondis-je d'un air doux , mais contristé : je n'ai rien , Dieu m'a tout ôté , & je dois croire que je

fuis au-deffous de tout le monde , mais j'aime eucore mieux être comme je fuis, que d'avoir tout ce que Mademoifelle. a de plus que moi, & d'être capable d'infulter les perfonnes affligées. Ce discours & mes larmes qui s'y mêloient , émurent le cœur de mes compagnes , & les mirent de mon parti.

Eh ! qui eft-ce qui fonge à l'infulter, s'écria ma jaloufe en rougiffant de honte & de dépit ? Quel mal lui fait-on , je vous prie , de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra ? Il faut donc bien des précautions avec cette petite fille-là.

On ne lui répondit rien ; ma Religieufe lui avoit déjà tourné le dos, & m'emmenoit d'un autre côté avec la plus grande partie des autres penfionnaires qui nous fuivirent : il n'en refta qu'une ou deux avec mon ennemie , encore étoit-elle fa parente , & l'autre fon amie.

Cette petite aventure que j'ai cru affez instructive pour les jeunes perfonnes à qui vous pourriez donner ceci à lire , fit que je redoublai de politesse & de modestie avec mes compagnes ; ce qui fit qu'à leur tour elles redoublèrent d'amitié pour moi. Reprenons à présent le cours de mon histoire.

Je
mais
ce qu
Relig
vous
& à
avez
teffes
Vous
nuon
Ma
jours
& qu
à neu
qui n
heure
Mad
de m
obéis
El
que j
que
trouv
la pr
dout
M
jugé
elle,
qui

Je vous ai promis celle d'une Religieuse, mais ce n'est pas encore ici sa place, & ce que je vais raconter l'amenera. Cette Religieuse, vous la devinez sans-doute, vous venez de la voir venger mon injure, & à la maniere dont elle a parlé, vous avez dû sentir qu'elle n'avoit rien des petites des esprits ordinaires de Couvent. Vous saurez bientôt qui elle étoit ; continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîné chez Madame Dorfin, & quelques jours ensuite je reçus d'elle, à neuf heures du matin, un second billet qui m'avertissoit de me tenir prête à une heure après-midi, pour aller avec elle chez Madame Dorfin, avec un nouvel ordre de me parer, qui fut suivi d'une parfaite obéissance.

Elle arriva donc ; il y avoit huit jours que je n'avois vu Valville, & je vous avoue que le temps m'avoit duré ; j'espérois le trouver à la porte du Couvent, comme la premiere fois ; je m'y attendois, je n'en doutois pas, & je pensois mal.

Madame de Miran avoit prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, & je ne fus reçue que par un Laquais qui me conduisit à son carrosse. J'en fus

interdite, ma gaieté me quitta tout d'un coup; je pris pourtant sur moi, & je m'avançai avec un découragement intérieur que je voulois cacher à Madame de Miran, mais il auroit fallu n'avoir point de visage; le mien me trahissoit, on y lisoit mon trouble, & malgré que j'en eusse, je m'approchai d'elle avec un air de tristesse & d'inquiétude dont je la vis sourire dès qu'elle me vit. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe; montez, ma fille, me dit-elle; je me plaçai, & puis nous partîmes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai, ajouta-t-elle toujours en souriant? Eh! qui donc, ma mere, repris-je, comme si je n'avois pas été au fait? Eh! qui, ma fille, s'écria-t-elle, tu le fais encore mieux que moi qui suis sa mere. Ah! c'est Monsieur de Valville, répondis-je; eh! mais je m'imagine que nous le retrouverons chez Madame Dorfin.

Point du tout, me dit-elle, c'est encore mieux que cela: il nous attend chez un de ses amis chez qui nous devons le prendre en passant, & c'est moi qui n'ai pas voulu l'amener ici, Vous allez le voir tout-à-l'heure.

En effet nous arrê tâmes à quelques pas
de-là;

de-là ; un Laquais que j'avois apperçu de loin à la porte d'une maison , disparut sur-le-champ , & courut sans-doute avertir son Maître qui lui avoit apparemment ordonné de se tenir-là , & qui étoit déjà descendu quand nous arrivâmes. Que l'instant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaisir après quelqu'absence ; ah ! l'agréable objet à retrouver.

Je compris à merveille , en le voyant à la porte de cette maison , qu'il falloit qu'il eût pris des mesures pour me revoir une ou deux minutes plutôt ; & de quel prix n'est pas une minute au compte de l'amour , & quel gré mon cœur ne fût-il pas au sien d'avoir avancé notre joie de cette minute de plus ?

Quoi , mon fils , vous êtes déjà là , lui dit Madame de Miran , voilà ce qui s'appelle mettre les momens à profit ; & voilà ce qui s'appelle une mere qui , à force de bon cœur , devine les cœurs tendres , lui répondit-il du même ton : taisez-vous , lui dit-elle , supprimez ce langage-là , il n'est pas séant que je l'écoute ; que vos tendresses attendent , s'il vous plaît , que je n'y sois plus ; tu baisses les yeux toi , ajouta-t-elle en s'adressant à moi , mais je t'en veux aussi ; je t'ai vu tantôt pâlir de

ce qu'il n'étoit pas avec moi ; ce n'étoit pas assez de votre mere, Mademoiselle.

Ah ! ma mere, ne la querellez point, lui répondit Valville, en me lançant un regard enflammé de tendresse, seroit-il beau qu'elle ne s'apperçut pas de l'absence d'un homme à qui sa mere la destine ? Si vous tourniez la tête, j'aurois grande envie de lui baiser la main pour la remercier, & il me la prenoit en tenant ce discours, mais je la retirerai bien vite, je lui donnai même un petit coup sur la fienne, & me jettai tout de suite sur celle de Madame de Miran que je baisai de tout mon cœur, & pénétrée des mouvemens les plus doux qu'on puisse sentir.

Elle de son côté me ferra la mienne. Ah ! la bonne petite hypocrite, me dit-elle, vous abusez tous deux du respect que vous me devez ; allons, paix, parlons d'autre chose. Avez-vous passé chez mon frere, mon fils, comment se porte-t-il ce matin ? Un peu mieux, mais toujours assoupi comme hier, répondit Valville ; cet assoupissement m'inquiète, dit Madame de Miran, nous ne serons pas aujourd'hui si long-temps chez Madame Dorfin que l'autre jour, je veux voir mon frere de bonne heure.

Et nous en étions-là quand le cocher arrêta chez cette Dame. Il y avoit bonne compagnie ; j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avois déjà vues avec deux autres qui ne me parurent point de trop , pour moi , & qui à la façon obligeante , & pourtant curieuse dont elles me regarderent, s'attendoient à me voir, ce me semble ; il falloit qu'on se fût entretenu de moi , & à mon avantage ; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dînâmes , on me fit parler plus que je n'avois fait au premier dîné. Madame Dorfin suivant sa coutume , m'accabla de caresses. dispensez - moi du détail de ce qu'on y dit ; avançons.

Il n'y avoit qu'une heure que nous étions sortis de table , quand on vint dire à Madame de Miran qu'un domestique de chez elle demandoit à lui parler.

Et c'étoit pour lui dire que Monsieur de Climal étoit en danger , qu'on tâchoit de le faire revenir d'une apoplexie où il étoit tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions , toute effrayée & la larme à l'œil , nous apprit cette nouvelle , prit congé de la compagnie , me laissa à mon Couvent & courut chez le malade avec Valville qui me parut touché

de l'état de son oncle, & touché aussi ; je pense, du contre-temps qui nous arrachoit si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en fus encore moins contente que lui ; je voulus bien qu'il s'en aperçût dans mes regards, & j'allai tristement me renfermer dans ma chambre où il me vint des motifs de réflexion qui me chagrinerent.

Si Monsieur de Climal meurt à présent, disois-je, Valville qui en hérite & qui est déjà très-riche, va le devenir encore davantage ; eh ! que fais-je si cette augmentation de richesse ne me nuira pas ? Sera-t-il possible qu'un héritier si considérable m'épouse ? Madame de Miran elle-même ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable qu'elle a aujourd'hui de consentir à notre amour ? M'abandonnera-t-elle un fils qui pourra faire les plus grandes alliances, à qui on va le proposer, & qu'elles tenteront peut-être ? Il y avoit effectivement lieu d'être alarmée.

Au moment où je raisonnois ainsi, Valville avoit beaucoup de tendresse pour moi, j'en étois sûre, & tant qu'il ne s'agissoit que d'épouser quelqu'une de ses égales, il m'aimoit assez pour être insensible à l'avantage qu'il auroit pû y trouver.

Mais le feroit-il à l'ambition de s'allier à une famille encore au-dessus de la sienne & plus puissante ? Résisteroit-il à l'appas des honneurs & des emplois qu'elle pourroit lui procurer ? Auroit-il de l'amour jusques-là ? Il y a des degrés de générosité supérieurs à des âmes très-généreuses. Les cœurs capables de soutenir toutes sortes d'épreuves en pareil cas, sont si rares ; les cœurs qui ne se rendent qu'aux plus forts le sont même aussi.

Je n'avois pourtant rien à craindre de ce côté-là ; ce n'est pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en soit, je fus inquiète, & je ne dormis guère.

Je venois de me lever le lendemain, quand je vis entrer une Religieuse dans ma chambre, qui me dit de la part de l'Abbesse de m'habiller le plus vite que je pourrois, & cela en conséquence d'un billet que lui avoit écrit Madame de Miran, où elle la prioit de me faire partir au plutôt. Il y a même, ajouta cette Religieuse, un carrosse qui vous attend dans la cour.

Autre sujet d'inquiétude pour moi, le cœur me battit ; m'envoyer chercher si matin, me dis-je ; eh ! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? Qu'est-ce que cela m'annonce ?

Je n'ai pour toute ressource ici que la protection de Madame de Miran (car je n'osois plus en ce moment dire ma mere ;) veut-on me l'ôter ? Est-ce que je vais la perdre ? On n'est sûre de rien dans l'état où j'étois. Ma condition présente ne tenoit à rien ; personne n'étoit obligé de m'y soutenir ; je ne la devois qu'à un bon cœur qui pouvoit tout d'un coup me retirer ses bienfaits , & m'abandonner sans que j'eusse à me plaindre ; & ce bon cœur , il ne falloit qu'un mauvais rapport , qu'une imposture pour le dégoûter de moi , & tout cela me rouloit dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort ; ils se fient si peu au bonheur qui leur arrive.

Enfin me voilà prête ; je sortis dans un ajustement fort négligé , & j'allai monter en carrosse. Je pensois en chemin qu'on me menoit chez Madame de Miran , point du tout , ce fut chez Monsieur de Climal qu'on arrêta. Je reconnus la maison ; vous savez qu'il n'y avoit pas si long-temps que j'y avois été.

Jugez qu'elle fut ma surprise ; oh ! ce fut pour le coup que je me crus perdue. Allons , c'en est fait , me dis-je , je vois bien de quoi il s'agit ; c'est ce misérable

faux dévot qui est réchappé , & qui se venge ; je m'attends à mille calomnies , qu'il aura inventé contre moi ; il aura tout tourné à sa fantaisie ; il passe pour un homme de bien , & j'aurai beau faire , Madame de Miran croira toutes les faussetés qu'il aura dites. Ah ! mon Dieu , le méchant homme !

Et en effet , n'y avoit-il pas quelque apparence à ce que j'appréhendois ? Les menaces qu'il m'avoit faites en me quittant chez Madame Dutour ; cette scène qui s'étoit passée entre lui & moi chez ce Religieux à qui j'avois été me plaindre , & devant qui je l'avois réduit pour se défendre , à tout ce que l'hypocrisie a de plus scélérat & de plus intrépide ; cette rencontre que j'avois fait de lui à mon Couvent , les signes d'amitié dont m'y avoit honoré Madame de Miran , qu'il m'avoit vu saluer de loin ; la crainte que je ne revelasse ou que je n'eusse déjà révélé son indignité à cette Dame , qu'il voyoit que je connoissois , tout cela joint au voyage qu'on me faisoit faire chez lui , sans qu'on m'en eût avertie , ne sembloit-il pas m'annoncer quelque chose de sinistre ? Qui est-ce qui n'auroit pas cru que j'allois essuyer quelque nouvelle iniquité de sa part.

Vous verrez peut-être que , selon lui ; ce sera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien , me disois-je , mais ce n'est pas là ce qu'il a dit au Pere Vincent : il m'a seulement accusée d'avoir cru que c'étoit lui-même qui m'aimoit ; & ce bon Religieux devant qui nous nous sommes trouvés vous deux , ne refusera pas son témoignage à une pauvre fille à qui on veut faire un si grand tort. Voilà comme je raisonnois en me voyant dans la cour de Monsieur de Climal , de sorte que je sortis de carrosse avec un tremblement digne de l'effroyable scène à laquelle je me préparois.

Il y avoit deux escaliers , & je dis à un laquais, où est-ce ? Par - là , Mademoiselle, me dit-il ; c'étoit l'escalier à droite qu'il me montrait , & dont Valville en cet instant même descendoit avec précipitation.

Etonnée de le voir là , je m'arrêtai sans trop savoir ce que je faisois , & me mis à examiner quelle mine il avoit , & de quel air il me regarderoit.

Je le trouvai triste , mais d'une tristesse qui , ce me semble , ne signifioit rien contre moi ; aussi m'aborda-t-il d'un air fort tendre.

Venez , Mademoiselle , me dit-il en me

donnant la main ; il n'y a point de temps à perdre , mon oncle se meurt , & il vous attend.

Moi , Monsieur , repris-je en respirant plus à l'aise , (car sa façon de me parler me rassuroit , & puis , cet oncle mourant ne me paroissoit plus si dangereux ; un homme qui se meurt voudroit-il finir sa vie par un crime ? Cela n'est pas vraisemblable.

Moi , Monsieur , m'écriai-je donc , & d'où vient m'attend-il ? Que peut-il me vouloir ? Nous n'en savons rien , me répondit-il , mais ce matin il a demandé à ma mere si elle connoissoit particulièrement la jeune personne qu'elle avoit saluée au Couvent ces jours passés : ma mere lui a dit qu'oui , lui a même appris en peu de mots de quelle façon vous vous étiez connues à ce Couvent , & ne lui a point caché que c'étoit elle qui vous y avoit mise. Là-dessus , vous pouvez donc la faire venir , a-t-il répondu , & je vous prie de l'envoyer chercher , il faut que je la voie , j'ai quelque chose à lui dire avant que je meure , & ma mere aussi-tôt a écrit à votre Abbessse de vous permettre de sortir ; voilà tout ce que nous pouvons vous en dire.

Hélas ! lui répondis-je , cette envie qu'il

a de me voir, m'a d'abord fait peur, je me suis figurée en partant, qu'il y avoit quelque mauvaise volonté de sa part : vous vous êtes trompée, reprit-il, du moins paroît-il dans des dispositions bien éloignées de cela, & nous montions l'escalier pendant ce court entretien. C'est ma mere, ajouta-t-il, qui a voulu que je vous prévinsse sur-tout ceci, avant que vous vissiez Monsieur de Climal.

A ces mots nous arrivâmes à la porte de sa chambre ; je vous ai dit que j'étois un peu rassurée, mais la vue de cette chambre où j'allois entrer, ne laissa pas que de me remuer intérieurement.

C'étoit en effet une étrange visite que je rendois ; il y avoit mille petites raisons de sentiment qui m'en faisoient une corvée.

Il me répugnoit de paroître aux yeux d'un homme qui, à mon gré, ne pouvoit guere s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je pensois aussi que j'étois jeune & que je me portois bien, & que lui, il étoit vieux & mourant.

Quand je dis vieux, je fais bien que ce n'étoit pas une chose nouvelle, mais c'est qu'à l'âge où il étoit, un homme, qui se meurt a cent ans ; & cet homme de cent ans m'avoit parlé d'amour, m'avoit

voulu persuader qu'il n'étoit vieux que par rapport à moi qui étois trop jeune ; & dans l'état hideux & décrépît où il étoit, j'avois de la peine à l'aller faire ressouvenir de tout cela ; est-ce-là tout ? Non, j'avois été vertueuse avec lui, il n'avoit été qu'un lâche avec moi ; voyez combien de sortes d'avantages j'aurois sur lui : voilà à quoi je songeois confusément, de façon que j'étois moi-même honteuse de l'affront que mon âge, mon innocence & ma santé feroient à ce vieux pécheur confondu & agonisant. Je me trouvois trop vengée, & j'en rougissois d'avance.

Ce ne fut pas lui que j'apperçus d'abord ; ce fut le Pere Saint Vincent qui étoit au chevet de son lit, & au-dessous duquel étoit assise Madame de Miran qui me tournoit le dos.

A cet aspect, sur-tout à celui du Pere Saint Vincent que je surpris bien autant qu'il me surprit, je n'osai plus me croire à l'abri de rien, & me voilà retombée dans mes inquiétudes : car enfin l'autre avoit beau être mourant, que faisoit-là ce bon Religieux, pourquoi falloit-il qu'il s'y trouvât avec moi ?

Et à propos de ce Religieux de qui, par parenthèse, je ne vous ai rien dit,

depuis que je l'ai quitté à son Couvent, qui, comme vous savez, m'avoit promis de chercher à me placer & de venir le lendemain matin chez Madame Dutour, m'informer de ce qu'il auroit pu faire, vous remarquerez que je lui avois écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré Madame de Miran, que je l'avois instruit de mon aventure & de l'endroit où j'étois, & que je l'avois prié d'avoir la bonté de m'y venir voir; à quoi il avoit répondu qu'il y passeroit incessamment.

J'étois donc, lui dis-je, fort étourdie de le trouver-là, & je n'augurois rien de bon des motifs qu'on avoit eu de l'y appeller.

Lui de son côté, à qui je n'avois point appris dans ma lettre le nom de ma bien-faîtrice, & à qui Monsieur de Climal n'avoit encore rien dit de son projet, ne savoit que penser de me voir au milieu de cette famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi, mais qui n'avança pas, & qui se tint éloigné, comme si par égard pour son oncle, il avoit voulu lui cacher que nous étions entrés ensemble.

Au bruit que nous fîmes en entrant, qui est-ce que j'entends, demanda le malade. C'est la jeune personne que vous
avez

avez envie de voir , mon frere , lui dit Madame de Miran ; approchez , Marianne , ajouta-t-elle tout de suite.

A ce discours tout le corps me frémit , j'approchai pourtant les yeux baissés , je n'osois les lever sur ce mourant ; je n'aurois su , ce me semble , comment m'y prendre pour le regarder , & je reculois d'en venir là.

Ah ! Mademoiselle , c'est donc vous , me dit-il d'une voix foible & embarrassée ; je vous suis obligé d'être venue , asseyez-vous , je vous prie : je m'allis donc & me tûs , toujours les yeux baissés , je ne voyois encore que son lit , mais un moment après j'essayai de regarder plus haut , & puis encore un peu plus haut , & de degrés en degrés je parvins enfin jusqu'à lui voir la moitié du visage que je regardai vite tout entier , mais ce ne fut qu'un instant ; j'avois peur que le malade ne me surprit en l'examinant , & n'en fut trop mortifié ; ce qui est de sûr , c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moi.

Où est mon neveu , dit encore Monsieur de Climat : me voici mon oncle , répondit Valville qui se montra alors modestement ; reste ici , lui dit-il , & vous , mon Pere ,

ajouta-t-il en s'adressant au Religieux ,
ayez aussi la bonté de demeurer ; le tout
sans parler de Madame de Miran qui re-
marqua cette exception qu'il faisoit d'elle,
& qui lui dit mon frere , je vais donner
quelques ordres , & passer pour un instant,
dans une autre chambre.

Comme vous voudrez , ma sœur , ré-
pondit-il ; elle sortit donc ; & cette retraite
que Monsieur de Climal me parut souhaiter
lui-même , acheva de me prouver que je
n'avois rien à craindre de fâcheux ; s'il
avoit voulu me faire du mal , il auroit
retenu ma bienfaitrice , la scene n'auroit
pû se passer sans elle ; aussi ne me resta-
t-il plus qu'une extrême curiosité de savoir
à quoi cette cérémonie aboutiroit. Il se
fit un moment de silence après que Madame
de Miran fut sortie ; nous entendîmes sou-
pirer Monsieur de Climal.

Je vous ai fait prier , dit-il , en se re-
tournant un peu de notre côté , de venir
ici ce matin , mon Pere , & je ne vous
ai point encore instruit des raisons que
j'ai pour vous y appeller ; j'ai voulu
aussi que mon neveu fût présent ; il le
falloit à cause de Mademoiselle que ceci
regarde.

Il reprit haleine en cet endroit , je rougis ,

les mains me tremblerent, & voici comment il continua.

C'est vous, mon Pere, qui me l'avez amenée, dit-il en parlant de moi : elle étoit dans une situation qui l'exposoit beaucoup ; vous vintes lui chercher du secours chez moi, vous me choisites pour lui en donner ; vous me croyiez un homme de bien, & vous vous trompiez, mon Pere, je n'étois pas digne de votre confiance.

Et comme alors le Religieux parut vouloir l'arrêter par un geste qu'il fit : ah ! mon Pere, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de fléchir la justice, ne vous opposez point à celle que je veux me rendre ; vous savez l'estime & peut-être la vénération dont vous m'avez honoré de si bonne foi ; vous savez la réputation où je suis dans le public ; on m'y respecte comme un homme plein de vertu & de piété ; j'y ai joui des récompenses de la vertu, & je ne les méritois pas, c'est un vol que j'ai fait. Souffrez donc que je l'expie, s'il est possible, par l'aveu des fourberies qui vous ont jetté dans l'erreur, vous & tout le monde, & que je vous apprenne au contraire tout le mépris que je méritois, & toute l'horreur qu'on auroit

eu pour moi , si on avoit connu le fond de mon abominable conscience.

Ah ! mon Dieu , soyez béni , Sauveur de nos ames , s'écria alors le Pere Saint Vincent.

Oui , mon Pere , reprit M. de Climal , en nous regardant avec des yeux baignés de larmes , & d'un ton auquel on ne pouvoit pas résister ; voilà quel étoit l'homme à qui vous êtes venu confier Mademoiselle : vous ne vous adressiez qu'à un misérable , & toutes les bonnes actions que vous m'avez vu faire (je ne saurois trop le répéter) sont autant de crimes dont je suis coupable devant Dieu , autant d'impostures qui m'ont mis en état de faire le mal , & pour lesquelles je voudrois être exposé à tous les opprobres , à toutes les ignominies qu'un homme peut souffrir sur la terre ; encore n'égaleroient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah ! Monsieur , en voilà assez , dit ici le Pere Saint Vincent , en voilà assez , allons. Il n'y a plus qu'à louer Dieu des sentimens qu'il vous donne. Que d'obligations vous lui avez ! de quelles faveurs ne vous comble-t-il pas ! Oh ! bonté de mon Dieu , bonté incompréhensible , nous vous adorons ; voici les merveilles de la grace ; je suis pénétré de ce que je viens

d'entendre , pénétré jusqu'au fond du cœur. Oui , Monsieur , vous avez raison , vous êtes bien coupable ; vous renoncez à notre estime , à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde ; vous voudriez mourir méprisé , & vous vous écriguez : je suis méprisable ! Eh bien encore une fois , Dieu soit loué ! Je ne puis rien ajouter à ce que vous dites ; nous ne sommes point dans le Tribunal de la Pénitence , & je ne suis ici qu'un pécheur comme vous. Mais voilà qui est bien , soyez en repos ; nous sentons tout votre néant , aussi-bien que le nôtre ; oui , Monsieur , ce n'est plus vous en effet que nous estimons ; ce n'est plus cet homme de péché & de misère ; c'est l'homme que Dieu a regardé , dont il a eu pitié , & sur qui nous voyons qu'il répand la plénitude de ses miséricordes. Puissions-nous , ô mon Sauveur , nous qui sommes les témoins des prodiges que votre grace opère en lui. Puissions-nous finir dans de pareilles dispositions ! Hélas ! qui de nous n'a pas de quoi se confondre & s'anéantir devant la Justice divine ? Chacun de nous n'a-t-il pas ses offenses qui , pour être différentes , n'en sont peut-être pas moins grandes ? Ne parlons plus des vôtres , en voilà assez , Monsieur , en voilà assez ,

puisque vous les pleurez , Dieu vous aime , & ne vous a pas abandonné ; vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avouez ; cette effusion de cœur est un gage de sa bonté pour vous ; vous lui devez non-seulement la patience avec laquelle il vous a souffert , mais encore cette douleur & ces larmes qui vous reconcilient avec lui , & qui font un spectacle dont les Anges même se réjouissent. Gémissez-donc , Monsieur , gémissez ; mais en lui disant , ô mon Dieu , vous ne rejetterez point un cœur contrit & humilié , pleurez , mais avec confiance , avec la consolation d'espérer que vos pleurs le fléchiront , puisqu'ils sont un don de sa miséricorde.

Et ce bon Religieux en versoit lui-même en tenant ce discours , & nous pleurions aussi Valville & moi.

Je n'ai pas encore tout dit , mon Pere , reprit alors M. de Climal. Non , M. , non , je vous prie , répondit le Religieux , il n'est pas nécessaire d'aller plus loin , contentez-vous de ce que vous avez dit ; le reste seroit superflu & ne serviroit peut-être qu'à vous satisfaire ; il est quelquefois doux & consolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes. Eh bien , M. , privez-vous de cette douceur & de cette

consolation ; mortifiez l'envie que vous avez de nous en avouer davantage ; Dieu vous tiendra compte de ce que vous avez dit , & de ce que vous vous ferez abstenu de dire.

Ah ! mon Pere , s'écria le malade , ne m'arrêtez point ; ce seroit me soulager que de me taire ; je suis bien éloigné d'éprouver la douceur dont vous parlez ; Dieu ne me fait pas une si grande grace à moi qui n'en mérite aucune ; c'est bien assez qu'il me donne la force de résister à la confusion dont je me sens couvert , & qui m'arrêteroit à tout moment , s'il ne me soutenoit pas ; oui , mon Pere , cet aveu de mes indignités m'accable ; je souffre à chaque mot que je vous dis , je souffre , & j'en remercie mon Dieu , qui par-là me laisse en état de lui sacrifier mon misérable orgueil. Permettez donc que je profite d'une honte qui me punit ; je voudrois pouvoir l'augmenter pour proportionner , s'il étoit possible , mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrois avoir toute la terre pour témoin de l'affront que je me fais ; je suis même fâché d'avoir été obligé de renvoyer Madame de Miran , j'aurois pû du moins rougir encore aux yeux d'une

sœur qui n'est peut-être pas désabusée ; mais il a fallu l'écarter , je la connois ; elle m'auroit interrompu : son amitié pour moi trop tendre & trop sensible ne lui auroit pas permis d'écouter ce que j'avois à dire ; mais vous le lui répéterez , mon Pere , je l'espère de votre piété , & c'est un soin dont vous voulez bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le récit qu'elle vous a fait sans-doute de mon procédé avec elle ; je ne l'ai secourue en effet que pour tâcher de la séduire ; je crus que son infortune lui ôteroit le courage de rester vertueuse , & j'offris de lui assurer de quoi vivre , à condition qu'elle devînt méprisable. C'est vous en dire assez , mon Pere , j'abrege cet horrible récit par respect pour sa pudeur , que mes discours passés n'ont déjà que trop offensée. Je vous en demande pardon , Mademoiselle , & je vous conjure d'oublier cette affreuse aventure ; que jamais le ressouvenir de mon imprudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit être le vôtre ; recevez-en pour réparation de ma part , cet aveu que je vous fais , qui est qu'avec vous j'ai non-seulement été un homme détestable devant Dieu , mais encore un malhonnête homme

suivant le monde, car j'eus la lâcheté en vous quittant de vous reprocher de petits présens que vous m'avez renvoyés ; j'insultai à la triste situation où je vous abandonnois, & je vous menaçai de me venger, si vous osiez vous plaindre de moi.

Je fondois en larmes pendant qu'il me faisoit cette satisfaction si généreuse & si chrétienne ; elle m'attendrit au point qu'elle m'arracha des soupirs ; Valville & le Pere Saint Vincent s'essuyoient les yeux & gardoient le silence,

Vous savez, Mademoiselle, ajouta Monsieur de Climal, ce que je vous offris alors ; ce fut, je pense, un contrat de cinq ou six cens livres de rente : je vous en laisse aujourd'hui un de douze cens dans mon testament. Vous refusâtes avec horreur ces six cens livres quand je vous les proposai comme la recompense d'un crime, acceptez les douze cens francs à présent qu'ils ne sont plus que la récompense de votre sagesse ; il est bien juste d'ailleurs que je vous sois un peu plus secourable dans mon repentir, que je n'offrois de l'être dans mon désordre.

Mon neveu, que voici, est mon principal héritier ; je le fais mon légataire : il est né généreux, & je suis persuadé

qu'il ne regrettera point ce que je vous laisse.

Ah ! mon oncle , s'écria Valville , la larme à l'œil , vous faites l'action du monde la plus louable & la plus digne de vous ; tout ce qui m'en afflige , c'est que vous ne la faites pas en pleine santé ; quant à moi , je ne regretterai que vous & que la tendresse que vous me témoignez ; j'acheterois la durée de votre vie de tous les biens imaginables , & si Dieu m'exauce , je ne lui demande que la satisfaction de vous voir vivre aussi longtemps que je vivrai moi-même.

Et moi , Monsieur , m'écriai-je à mon tour en sanglotant , je ne fais que vous répondre à force d'être sensible à tout ce que je viens d'entendre ; j'ai beau être pauvre , le présent que vous me faites , si vous mourez , ne me consolera pas de votre perte ; je vous assure que je la regarderai aujourd'hui comme un nouveau malheur. Je vois , Monsieur , que vous seriez un véritable ami pour moi , & j'aimerois bien mieux cela , sans comparaison , que ce que vous me laissez si généreusement.

Mes pleurs ici me couperent la parole ; je m'aperçus que mon discours l'atten-

drissoit lui-même ; ce que vous dites - là répond à l'opinion que j'ai toujours eu de votre cœur , Mademoiselle , reprit - il après quelques momens de silence , & il est vrai que je justifierois ce que vous pensez à présent de moi , si Dieu prolongeoit mes jours. Je sens que je m'affoiblis , dit-il ensuite ; ce n'est point à moi à vous donner des leçons , elles ne parteroient pas d'une bouche assez pure ; mais puisque vous croyez perdre un ami en moi , qu'il me soit permis de vous dire encore une chose : j'ai tenté votre vertu , il n'a pas tenu à moi qu'elle ne succombât : voulez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai fait contre elle ; aimez-la toujours , afin qu'elle sollicite la miséricorde de Dieu pour moi : peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu , Mademoiselle. Adieu , mon Pere , ajouta-t-il en parlant au Pere Saint Vincent , je vous la recommande. Pour vous , mon neveu , vous voyez pourquoi je vous ai retenu ; vous m'avez vu à genoux devant elle , vous avez pu la soupçonner d'y consentir , elle étoit innocente , & j'ai cru être obligé de vous l'apprendre.

Il s'arrêta-là , & nous allions nous retirer quand il dit encore :

Mon neveu, allez de ma part prier ma sœur de rentrer. Mademoiselle, me dit-il après, Madame de Miran m'a appris comment vous la connoissiez ; dans le récit que vous lui avez fait de votre situation, le détail de l'injure toute récente que vous veniez d'essuyer de moi, a dû naturellement y entrer ; dites-moi franchement, l'en avez-vous instruite, & m'avez-vous nommé ?

Je vais, Monsieur, vous dire la vérité, lui répondis-je un peu embarrassée de la question. Au sortir de chez le Pere Saint Vincent, j'entrai dans le parloir d'un Couvent pour y demander du secours à l'Abbesse : j'y rencontraï Madame de Miran, j'étois comme au désespoir, elle vit que je fondois en larmes, cela la toucha. On me pressa de dire ce qui m'affligeoit ; je ne songeois pas à vous nuire, mais je n'avois point d'autre ressource que de faire compassion, & je contai tout, mes premiers malheurs & les derniers. Je ne vous nommai pourtant point alors, moins par discrétion, qu'à cause que je crus cela inutile, & elle n'en auroit jamais su davantage, si quelques jours après, en parlant de ces hardes que je renvoyai, je n'avois pas par hazard nommé Monsieur de Valville,

chez

chez qui je les fis porter , comme au neveu de la personne qui me les avoit données ; voilà malheureusement comment elle vous connut , Monsieur , & je suis bien mortifiée de mon imprudence , car pour de la malice il n'y en a point eu ; je vous le dis en conscience ; je pourrois vous tromper , mais je suis trop pénétrée & trop reconnoissante pour vous rien cacher.

Dieu soit loué , s'écria-t-il alors en adressant la parole au Pere Saint Vincent ; actuellement ma sœur fait donc à quoi s'en tenir sur mon compte. Je ne le croyois pas , c'est une confusion que j'ai de plus avant que je meure ; je sens qu'elle est grande , mon Pere , & je vous en remercie , Mademoiselle , ne vous reprochez rien , c'est un service que vous m'avez rendu , ma sœur me connoît , & je vais rougir devant elle.

Je pensai faire des cris de douleur en l'entendant parler ainsi. Madame de Miran entra avec Valville ; mes pleurs & mes sanglots la surprirent , son frere s'en aperçut : Venez , ma sœur , lui dit-il ; je vous aurois retenue tantôt , si je n'avois craint votre tendresse ; j'avois à dire des choses que vous n'auriez pas soutenues , mais je n'y perdrai rien , le Pere Saint Vincent aura la bonté de vous les redire ,

& graces à Dieu vous en savez déjà l'essentiel , Mademoiselle vous a mise en état de me rendre justice. J'en ai mal usé avec elle , le Pere Saint Vincent me l'avoit confiée , elle ne pouvoit pas tomber en de plus mauvaises mains , & je la remets dans les vôtres. A toute l'amitié que vous m'avez paru avoir pour elle , ajoutez-y toute celle que vous aviez pour moi , & dont elle est bien plus digne que je ne l'étois. Votre cœur tel qu'il fût à mon égard est un bien que je lui laisse , & qui la vengera du peu d'honneur & de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah ! mon frere , mon frere , que m'allez-vous dire , lui répondit Madame de Miran , qui pleuroit presque autant que moi. finissons , je vous prie , finissons ; dans l'affliction où je suis , je ne pourrois pas en écouter davantage. Oui , j'aurai soin de Marianne , elle me sera toujours chere , je vous le promets , vous n'en devez pas douter ; vous venez de lui donner sur mon cœur des droits qui seront éternels. Voilà qui est fait , n'en parlons plus ; vous voyez la douleur où vous nous jettez tous : allons , mon frere , êtes-vous en état de parler si long-temps ? Cela vous fatigue , comment vous trouvez-vous ?

Comme un homme qui va bientôt paroître devant Dieu , dit-il ; je me meurs , ma sœur ; adieu , mon Pere , souvenez-vous de moi dans vos saints Sacrifices , vous savez le besoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces dernieres paroles , & il tomba dès cet instant dans une foiblesse où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Deux Médecins entrèrent alors , le Religieux s'en alla , on nous fit retirer , Valville & moi , pendant qu'on essayoit de le secourir. Madame de Miran voulut rester , & nous passâmes dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de Monsieur de Climal , & deux parentes de la famille qui alloient entrer.

Valville les retint , leur apprit que le malade avoit perdu toute connoissance , & qu'il falloit attendre ce qui en arriveroit ; de sorte que personne n'entra qu'un Ecclésiastique qui étoit son Confesseur , & que nous vîmes arriver.

Valville qui étoit assis à côté de moi dans cette salle , me dit tout bas qu'elles étoient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cet ami de Monsieur de Climal , & de ces deux Dames ses parentes ,

dont l'une étoit la mere , & l'autre la fille.

L'ami me parut un homme froid & poli, c'étoit un Magistrat de l'âge de soixante ans à peu près.

La mere de la Demoiselle pouvoit en avoir cinquante ou cinquante-cinq ; petite femme brune , assez ronde , très-laide , qui avoit le visage large & quarré , avec de petits yeux noirs , qui d'abord paroissoient vifs , mais qui n'étoient que curieux & inquiets ; de ces yeux toujours remuans , toujours occupés à regarder , & qui cherchent de quoi fournir à l'amusement d'une ame vuide , oisive , & qui n'a rien à voir en elle-même ; car il y a de certaines gens dont l'esprit n'est en mouvement que par pure disette d'idées ; c'est ce qui les rend si affamés d'objets étrangers , d'autant plus qu'il ne leur reste rien , que tout passe en eux , que tout en sort ; gens toujours regardans , toujours écoutans , jamais pensans : je les compare à un homme qui passeroit sa vie à se tenir à sa fenêtre ; voilà l'image que je me fais d'eux , & des fonctions de leur esprit.

Telle étoit la femme dont je vous parle , je ne jugeai pourtant pas d'elle alors , comme j'en juge à présent que je me la

rappelle ; mes réflexions , quelqu'avancées qu'elles fussent , n'alloient pas encore jusques-là , mais je lui trouvai un caractère qui me déplut.

D'abord ses yeux se jetterent sur moi , & me parcoururent ; je dis se jetterent , au hazard de mal parler , mais c'est pour vous peindre l'avidité curieuse avec laquelle elle se mit à me regarder , & de pareils regards sont si à charge.

Ils m'embarrasserent , & je n'y fus point d'autre remede que de la regarder à mon tour pour la faire cesser ; quelquefois cela réussit & vous délivre de l'importunité dont je souffrois.

En effet , cette Dame me laissa là , mais ce ne fut que pour un moment , elle revint bientôt de plus belle , & me persécuta.

Tantôt c'étoit mon visage , tantôt ma cornette & puis mes habits , ma taille qu'elle examinoit.

Je toussai par hazard , elle en redoubla d'attention pour observer comment je toussois. Je tirai mon mouchoir , comment m'y prendrai-je ? ce fut encore un spectacle intéressant pour elle , un nouvel objet de curiosité.

Valville étoit à côté d'elle ; la voilà qui tout d'un coup se retourne pour lui parler ,

& qui lui demande qui est cette Demoiselle-là ?

Je l'entendis, les gens comme elle ne questionnent jamais aussi bas qu'ils croient le faire, ils y vont si étourdiment qu'ils n'ont pas le temps d'être discrets. C'est une Demoiselle de Province, & qui est la fille d'une des meilleures amies de ma mere, lui répondit Valville assez négligemment. Ah ! ah ! de Province, reprit-elle ; & la mere est-elle ici ? Non, repartit-il encore , cette Demoiselle-ci est dans un Couvent à Paris. Ah ! dans un Couvent, est-ce qu'elle a envie d'être Religieuse ? Et dans lequel est-ce ? Ma foi , dit-il, je n'en fais pas le nom : c'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle ; elle est fort jolie , vraiment très-jolie ; ce qu'elle disoit en entrecoupant chaque question d'un regard sur ma figure. A la fin elle se lassa de moi & me quitta pour examiner le Magistrat qu'elle connoissoit pourtant , mais dont le silence & la tristesse lui parurent alors dignes d'être considérés.

Voilà qui est bien épouvantable , lui dit-elle après ; cet homme qui se meurt , & qui se portoit si bien, qui est-ce qui l'auroit cru , il n'y a que dix jours que nous dînâmes ensemble.

C'étoit de Monsieur de Climal dont elle parloit ; mais dites-moi , Monsieur de Valville , est-ce qu'il est si mal ? Cet homme-là est fort , j'espere qu'il en reviendra , qu'en pensez-vous ? Depuis quand est-il malade ? Car j'étois à la campagne moi , & je n'ai su cela que d'hier , est-il vrai qu'il ne parle plus , qu'il n'a plus de connoissance ? Oui , Madame , il n'est que trop vrai , répondit Valville. Et Madame de Miran est donc là-dedans , répondit-elle , qui est-ce qui y est encore ? La pauvre femme , elle doit être bien désolée , n'est-ce pas ? Ils s'aimoient beaucoup , c'est un si honnête homme , toute la famille y perd. Voici une fille qui en a pleuré hier toute la journée , & moi aussi : (& cette fille , qui étoit la sienne , avoit effectivement l'air assez contristé , & ne disoit mot.)

Nos yeux s'étoient quelquefois rencontrés comme à la dérobée , & il me sembloit avoir vu dans ses regards autant d'honnêteté pour moi , qu'elle en avoit dû rencontrer dans les miens pour elle , j'avois lieu de soupçonner que j'étois de son goût ; de mon côté j'étois enchantée d'elle , & j'avois bien raison de l'être.

Ah ! Madame , l'aimable personne que

c'étoit ; je n'ai encore rien vû de cet âge-là qui lui ressemble ; jamais la jeunesse n'a tant paré personne : il n'en fut jamais de si agréable , de si riante à l'œil que la sienne. Il est vrai que la Demoiselle n'avoit que dix-huit ans , mais il ne suffit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'étoit , il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes , fins & légers , de ces agrémens sensibles , mais inexprimables que peut y jeter la jeunesse , & on peut avoir une très-belle figure sans l'avoir propre & flexible à tout ce que je dis.

Il est question ici d'un charme à part , de je ne sais quelle gentillesse qui répand dans les mouvemens , dans le geste même , dans les traits , plus d'ame & plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disoit l'autre jour à une Dame qu'elle étoit au printemps de son âge , ce terme de printemps me fit ressouvenir de la jeune Demoiselle dont je parle , & je gagerois que c'est quelque figure comme la sienne , qui a fait imaginer cette expression-là.

Je ne lis jamais les mots de Flore ou d'Hebé , que je ne songe tout d'un coup à Mademoiselle de Fare ; (c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit.)

Représentez-vous une taille haute, agile & dégagée. A la maniere dont Mademoiselle de Fare alloit & venoit, & se transportoit d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesoit rien.

Enfin c'étoit des graces de tout caractère : c'étoit du noble, de l'intéressant ; mais de ce noble aisé & naturel qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est indépendant de toute contenance, que ni l'air folâtre, ni l'air négligé n'alterent, & qui est comme un attribut de la figure ; c'étoit de cet intéressant qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'étoit de ces traits délicats, mignons, & qui font une physionomie vive, rusée & non pas maligne.

Vous êtes une espiègle, lui disois-je quelquefois, & il y avoit en effet quelque chose de ce que je dis-là dans sa mine ; mais cela y étoit comme une grace qu'on aimoit à y avoir, & qui n'étoit qu'un signe de gaieté dans l'esprit.

Mademoiselle de Fare n'étoit pas d'une forte santé, mais ses indispositions lui donnoient l'air plus tendre que malade : elle auroit souhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit, mais je ne fais si elle

y auroit tant gagné ; du moins si jamais un visage a pû s'en passer , c'étoit le sien : l'embonpoint n'y auroit ajouté qu'un agrément & lui en auroit ôté plusieurs de plus piquans & de plus précieux.

Mademoiselle de Fare avec la finesse & le feu qu'elle avoit dans l'esprit , écoutoit volontiers en grande compagnie , y pensoit beaucoup , y parloit peu , & ceux qui y parloient bien ou mal , n'y perdoient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé , & dit de bon goût.

Etoit-elle avec ses amis , elle avoit dans sa façon de penser & de s'énoncer toute la franchise du brusque sans en avoir la dureté.

On lui voyoit une sagacité de sentiment prompte , subite & naïve , une grande noblesse dans les idées , avec une ame haute & généreuse. Mais ceci regarde le caractère que vous connoîtrez encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avoit déjà du temps que nous étions là quand Madame de Miran sortit de la chambre du malade , & nous dit que la connoissance lui étoit entièrement revenue , & qu'actuellement les Médecins le trouvoient beaucoup mieux ; il m'a même demandé , ajouta-t-elle , en m'adressant la

parole, si vous étiez encore ici, Mademoiselle, & m'a prié qu'on ne vous ramenât à votre Couvent, qu'après que vous aurez diné avec nous. Vous me faites tous deux beaucoup d'honneur, lui répondis-je, & je ferai ce qui vous plaira, Madame.

Je voudrois bien qu'il fût que je suis ici, dit alors le Magistrat son ami, & j'aurois une extrême envie de le voir, s'il étoit possible.

Et moi aussi, dit la Dame, n'y auroit-il pas moyen de l'avertir? S'il est mieux, il ne sera peut-être pas fâché que nous entrons, qu'en dites-vous, Madame? les Médecins en ont donc meilleure espérance? Hélas! cela ne va pas encore jusques-là, ils le trouvent seulement un peu moins mal, & voilà tout, répondit Madame de Miran, mais je vais retourner sur-le-champ, pour savoir s'il n'y a pas d'inconvenient que vous entriez, & à peine nous quittoit-elle là-dessus, que les deux Médecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle, ces deux Dames peuvent-elles entrer avec Monsieur pour voir mon frere; est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien foible, répondit l'un d'eux, & il a besoin de repos, il seroit mieux d'attendre quelques heures.

Ah ! sans difficulté , il faut attendre ; dit alors le Magistrat , je reviendrai cet après-midi ; ce ne sera pas la peine , si vous voulez rester , reprit Madame de Miran ; non , dit-il , je vous suis obligé , je ne saurois , j'ai quelque affaire.

Pour moi je n'en ai point , dit la Dame , & je suis d'avis de demeurer , n'est-il pas vrai , Madame ? Eh bien , Messieurs , continua-t-elle tout de suite , dites-nous donc , que pensez - vous de cette maladie ? J'ai dans l'esprit qu'il s'en tirera , moi , n'est-ce pas ? Ne seroit-ce point de la poitrine dont il est attaqué ? Il y a six mois qu'il eut un rhume qui dura très-long-temps ; je lui dis d'y prendre garde , il le négligeoit un peu ; la fièvre est-elle considérable ?

Ce n'est pas la fièvre que nous craignons le plus , Madame , dit l'autre Médecin , & on ne peut encore porter un jugement bien sûr de ce qui arrivera , mais il y a toujours du danger.

Ils nous quitterent après ce discours : le Magistrat les suivit , & nous restâmes , la mere , la fille , Madame de Miran , Valville & moi dans la salle.

Il étoit tard , un laquais vint nous dire qu'on alloit servir. Madame de Miran passa un moment chez le malade , on lui dit qu'il

qu'il reposoit, elle en resortit avec l'Ecclesiastique qui y étoit demeuré, qui nous dit qu'il reviendrait après dîné; nous allâmes nous mettre à table, un peu moins allarmés que nous l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails sont ennuyans, mais on ne sauroit s'en passer, c'est par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de Mademoiselle de Fare. Je crus voir à ses façons gracieuses, qu'elle étoit bien aise de cette occasion qui s'offroit de lier quelque connoissance ensemble. Nous nous prévenions de mille petites honnêtetés que l'inclination suggere à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance, & comme l'amour a ses droits, quelquefois aussi je regardois Valville, qui de son côté, & à son ordinaire avoit presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que Mademoiselle de Fare remarqua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas, pendant que sa mere & Madame de Miran se parloient, je voudrois bien ne me pas tromper dans ce que je pense, & cela étant vous ne quitteriez point Paris.

Je ne fais pas ce que vous entendez,

Tome II.

O

lui répondis-je du même ton , (& effectivement je n'en savois rien) mais à tout hazard , je crois que vous pensez toujours juste ; voulez-vous bien à présent me dire votre pensée , Mademoiselle.

C'est , reprit elle toujours tout bas , que Madame votre mere est la meilleure amie de Madame de Miran , & que vous pourriez bien épouser mon cousin ; dites-moi ce qui en est à votre tour.

Cela n'étoit pas aisé , la question m'embarrassa , m'allarma même , j'en rougis , & puis j'eus peur qu'elle ne vit que je rougissois , & que cela ne trahit un secret qui me faisoit trop d'honneur. Enfin j'ignore ce que j'aurois répondu si la mere ne m'avoit pas tiré d'affaire. Heureusement , comme je vous l'ai dit , c'étoit de ces femmes qui voyent tout , qui veulent tout savoir.

Elle s'aperçut que nous nous parlions ; qu'est-ce que c'est ma fille , dit-elle , de quoi est-il question ? Vous souriez , & Mademoiselle rougit (rien ne lui étoit échappé) peut-on savoir ce que vous vous disiez.

Je n'en ferai pas de mystere , répartit sa fille ; je serois charmée que Mademoiselle demeurât à Paris , & je lui disois que je souhaitois qu'elle épousât Monsieur de Valville.

Ha ! ha ! s'écria-t-elle , eh ! mais à propos , j'ai eu aussi la même idée , & il me semble , sur-tout ce que j'ai observé , qu'ils n'en seroient fâchés ni l'un ni l'autre ; eh ! que fait-on , c'est peut-être le dessein qu'on a , il y a toute apparence.

Et pourquoi non , dit Madame de Miran qui apparemment ne vit point de risque à prendre son parti dans ces circonstances , & qui par une bonté de cœur dont le mien est encore transporté quand j'y songe , & que je ne me rappelle jamais sans pleurer de tendresse & de reconnoissance , qui , dis-je , par une bonté de cœur admirable , & pour nous donner d'inafaillibles gages de sa parole , voulut bien saisir cette occasion de préparer les esprits sur notre mariage.

Eh ! pourquoi non , dit-elle donc à son tour , mon fils ne sera pas à plaindre si cela arrive ; ah ! tout le monde sera de votre avis , reprit Madame de Fare , il n'y aura certes que des complimens à lui faire , & je lui fais les miens d'avance , je ne sache personne mieux partagé qu'il le sera ; aussi puis-je vous assurer , Madame , que je n'envierai le partage de personne , répondit Valville d'un air franc & aisé , pendant que je baïssois la tête pour la remercier de ses politesses , sans lui rien

dire ; car je crus devoir me taire & laisser parler ma bienfaictrice devant qui je n'avois là-dessus & dans cette occasion , qu'un silence modeste & respectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jeter sur elle un regard bien tendre & bien reconnoissant , & de la maniere dont la conversation se tourna là dessus , quoique tout y fut dit en badinant , Madame de Fare ne douta point que je ne dusse épouser Valville.

Je m'en retournerai dès que j'aurai vu Monsieur de Climal , & puis nous reconduirons votre bru à son Couvent , dit-elle à Madame de Miran : ou bien , tenez , faisons encore mieux , je ne couche pas ce soir à Paris , je m'en retourne à ma maison de campagne qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici , comme vous savez , je pense que vous pouvez disposer de Mademoiselle , écrivez ou envoyez dire à son Couvent qu'on ne l'attende point , & que vous la gardez pour un jour ou deux , moyennant quoi nous l'emmeenerons avec nous ; ne faut-il pas que ces Demoiselles se connoissent un peu davantage , vous leur ferez plaisir à toutes deux , j'en suis sûre.

Mademoiselle de Fare s'en mêla , & joignit de si bonne grace ses instances à

celles de sa mere , que Madame de Miran , à qui on supposoit que mes parens m'avoient confiée , dit qu'elle y consentoit , & que j'étois la maîtresse : il est vrai , ajouta-t-elle , que vous n'avez personne avec vous , mais vous serez servie chez Madame ; allez , je passerai tantôt moi-même à votre Couvent , & demain , suivant l'état où sera mon frere , j'irai sur les cinq heures du soir vous reprendre ou je vous enverrai chercher.

Puisque vous me le permettez , je n'hésiterai point , Madame , répondis-je.

On se leva de table , Valville me parut charmé qu'on eût lié cette petite partie ; je devinai ce qui lui en plaisoit : c'est qu'elle nous convainquoit encore de la sincérité des promesses de Madame de Miran , non-seulement cette Dame laissoit croire que j'étois destinée à son fils , mais elle me laissoit aller dans le monde sur ce pied-là , y avoit-il de procédé plus net , & n'étoit-ce pas là s'engager à ne se dédire jamais ?

Sortons de chez Monsieur de Climal , Madame de Fare ne put le voir , on dit qu'il reposoit , & dans l'instant que nous allions partir , Valville , par quelques discours qu'il tint adroitement , engagea cette Dame à lui proposer de nous suivre , & de venir souper chez elle.

Il fait le plus beau temps du monde ; lui dit - elle , vous reviendrez ce soir ou demain matin , si vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous aussi , dit en riant Valville à Madame de Miran , dont il étoit bien aise d'avoir l'approbation ; oui - dà , mon fils , reprit-elle , vous pouvez y aller , aussi-bien ne me retirerais-je d'ici que fort tard. Et là-dessus nous prîmes congé d'elle & nous partîmes.

Nous voici arrivés : je vis une très-belle maison ; nous nous y promenâmes beaucoup : tout m'y rendoit l'ame satisfaite. J'y étois avec un homme que j'aimois , qui m'adoroit , qui avoit la liberté de me le dire , qui me le disoit à chaque instant , & dont on trouvoit bon que je reçusse les hommages , à qui même il m'étoit permis de marquer modestement du retour , aussi n'y manquois - je pas ; il me parloit , & moi je le regardois , & ses discours n'étoient pas plus tendres que mes regards : il le sentoît bien ; ses expressions en devenoient plus passionnées , & le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation ; d'un côté Valville qui m'idolâtroit , de l'autre Mademoiselle de Fare qui ne savoit quelles caresses me faire ; & de ma part un cœur

plein de sensibilité pour tout cela. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison ; nous avions laissé Madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venoient d'arriver pour souper chez elle, & comme les tendresses de Valville interrompoient ce que nous nous disions, cette aimable fille & moi, nous nous avisâmes par un mouvement de gaieté, de le fuir, de l'écarter d'auprès de nous, & de lui jeter des feuilles que nous arrachions des bosquets.

Il nous poursuivoit, nous courions, il me saisit, elle vint à mon secours, & mon ame se livroit à une joie qui ne devoit pas durer.

C'étoit ainsi que nous nous amusions quand on vint nous avertir qu'on n'attendoit que nous pour se mettre à table, & nous nous rendîmes dans la salle.

On soupa, on demanda d'abord des nouvelles de Monsieur de Fare qui étoit à l'armée ; on parla de moi ensuite ; la compagnie me fit de grandes honnêtetés ; Madame de Fare l'avoit déjà prévenue sur le mariage auquel on me destinoit, on en félicita Valville.

Le souper finit, les convives nous quittèrent ; Madame de Fare dit à Valville de

rester jusqu'au lendemain, il ne l'en fallut pas presser beaucoup ; je touche à la catastrophe qui me menace, & demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix & onze heures du matin ; un quart-d'heure après entra une femme de chambre qui venoit pour m'habiller.

Quelque inusité que fût pour moi le service qu'elle alloit me rendre, je m'y prêtai, je pense, d'aussi bonne grace que s'il m'avoit été familier. Il falloit bien soutenir mon rang, & c'étoit-là de ces choses que je faisissois on ne peut pas plus vite ; j'avois un goût naturel, ou si vous voulez, je ne fais quelle vanité délicate qui me les apprenoit tout d'un coup, & ma femme de chambre ne me sentit point novice.

A peine achevoit-elle de m'habiller que j'entendis la voix de Mademoiselle de Fare qui approchoit, & qui parloit à une autre personne qui étoit avec elle. Je crus que ce ne pouvoit être que Valville, & je voulois aller au devant d'elle ; elle ne m'en donna pas le temps ; elle entra.

Ah ! Madame, devinez avec qui, devinez ; voilà ce qu'on peut appeller un coup de foudre.

C'étoit avec cette marchande de toile chez qui j'avois demeuré en qualité de fille de boutique ; avec Madame Dutour , de qui j'ai dit étourdiment , ou par pure distraction , que je ne parlerois plus , & qui en effet ne paroîtra plus sur la scène.

Mademoiselle de Fare accourut d'abord à moi & m'embrassa d'un air folâtre , mais ce fatal objet , cette misérable Madame Dutour venoit de frapper mes yeux , & elle n'embrassa qu'une statue ; ie restai sans mouvement , plus pâle que la mort , & ne sachant plus où j'étois.

Eh ! ma chere , qu'avez-vous donc , vous ne me dites mot , s'écria Mademoiselle de Fare étonnée de mon silence & de mon immobilité.

Eh ! que Dieu nous soit en aide : aurois-je la berlue ? N'est-ce pas vous , Marianne , s'écria de son côté Madame Dutour ? Eh pardi oui , c'est elle-même ; tenez , comme on se rencontre. Je suis venue ici pour montrer de la toile à des Dames qui sont vos voisines , & qui m'ont envoyé chercher , & en revenant , j'ai dit , il faut que je passe chez Madame la Marquise pour voir si elle n'a besoin de rien. Vous m'avez trouvée dans sa chambre , & puis vous m'amenez ici où je la trouve ; il faut

croire que c'est mon bon Ange qui m'a inspirée d'entrer dans la maison.

Et tout de suite elle se jeta à mon col. Quelle bonne fortune avez-vous donc eue, ajouta-t-elle tout de suite ? Comme la voilà belle & bien mise : ah ! que je suis aise de vous voir si brave , que cela vous sied bien ! Je pense Dieu me pardonne, qu'elle a une femme de chambre. Eh ! mais dites-moi donc ce que cela signifie , voilà qui est admirable ; cette pauvre enfant , contez-moi donc d'où cela vient.

A ce discours, pas un mot de ma part, j'étois anéantie.

Là-dessus Valville arrive d'un air riant, mais à l'aspect de Madame Dutour , le voici qui rougit , qui perd contenance & qui reste immobile à son tour. Vous jugez bien qu'il comprit toutes les fâcheuses conséquences de cette aventure ; ceci au reste se passa plus vite que je ne puis le raconter.

Doucement, Madame Dutour , doucement, dit alors Mademoiselle de Fare : vous vous trompez sûrement , vous ne savez pas à qui vous parlez , Mademoiselle n'est pas cette Marianne pour qui vous la prenez.

Ce ne l'est pas , s'écria encore la mar-

chande ; ce ne l'est pas : ah pardi ! en voici bien d'un autre : vous verrez que je ne suis peut-être pas Madame Dutour aussi moi. Eh , merci de ma vie , demandez-lui si je me trompe ? Eh bien ! répondez donc , ma fille , n'est-il pas vrai que c'est vous ? Dites donc , n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi pour apprendre le négoce ? C'étoit Monsieur de Climal qui l'y avoit mise , & puis qui la laissa-là un beau jour de Fête , bon jour , bonne œuvre , adieu , vas où tu pourras ; aussi pleuroit-elle il faut voir , la pauvre orpheline. Je la trouvai échevelée comme une Magdeleine , une nipe d'un côté , une nipe d'un autre ; c'étoit une vraie pitié.

Mais encore une fois , prenez garde , Madame , prenez garde , car cela ne se peut pas , dit Mademoiselle de Fare étonnée : oh bien , je ne dis pas que cela se puisse , mais je dis que cela est , reprit la Dutour : eh à propos , tenez , c'est chez Monsieur de Valville que je fis porter le paquet de hardes dont Monsieur de Climal lui avoit fait présent ; à telles enseignes que j'ai encore un mouchoir à elle , qu'elle a oublié chez moi , qui ne vaut pas grand argent ? Mais enfin n'importe , il est à elle , &

je n'y veux rien , on l'a blanchi tel qu'il est , quand il seroit meilleur il en seroit de même , & ce que j'en dis n'est que pour faire voir si je dois la connoître. En un mot comme en cent , qu'elle parle ou qu'elle ne parle pas , c'est Marianne , & quoi encore , Marianne , c'est le nom qu'elle avoit quand je l'ai prise ; si elle ne l'a plus , c'est qu'elle en a changé : mais je ne lui en savois point d'autre , ni elle non plus , encore étoit-ce , m'a-t-elle dit , la niece d'un Curé qui le lui avoit donné , car elle ne fait qui elle est ; c'est elle qui me l'a dit aussi ; que diantre , où est donc la finesse que j'y entends ? Est-ce que j'ai envie de lui nuire moi à cette enfant qui a été ma fille de boutique ? Est-ce que je lui en veux ? Parai , je suis comme tout le monde , je reconnois les gens quand je les ai vûs : voyez que cela est difficile ; si elle est devenue glorieuse , dame , je ne saurois que faire : au surplus , je n'ai que du bien à dire d'elle , je l'ai connue pour honnête fille , y a-t-il rien de plus beau ? Je lui défie d'avoir mieux , quand elle seroit Duchesse : de quoi se fâche-t-elle ?

A ce dernier mot la femme de chambre se mit à rire sous sa main & sortit ; pour moi qui me sentoís foible & les genoux tremblans ,

tremblans , je me laissai tomber dans un fauteuil qui étoit à côté de moi où je ne fis que pleurer & jeter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissoit les yeux & ne disoit mot. Valville , qui jusques-là n'avoit pas encore ouvert la bouche , s'approcha enfin de Madame Dutour , & la prenant par le bras , eh ! Madame , allez-vous-en , sortez , je vous en conjure , faites-moi ce plaisir-là , vous n'y perdrez point , ma chere Madame Dutour , allez , qu'on ne vous voye point davantage ici ; soyez discrete , & comptez de ma part sur tous les services que je pourrai vous rendre.

Eh ! mon Dieu , de tout mon cœur , reprit-elle : hélas , je suis bien fâchée de tout cela , mon cher Monsieur , mais que voulez-vous , devine-t-on , mettez-vous à ma place.

Eh oui , Madame , lui dit-il , vous avez raison , mais partez , partez , je vous prie. Adieu , adieu , répondit-elle , je vous fais bien excuse. Mademoiselle , je suis votre servante (c'étoit à Mademoiselle de Fare à qui elle parloit.) Adieu , Marianne , allez mon enfant , je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi , Dieu le fait , toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous atriver. Si pourtant vous voulez voir ce que j'ai

apporté dans mon carton , dit-elle encore ; en s'adressant à Mademoiselle de Fare , peut-être prendriez - vous quelque chose. Eh non , reprit Valville , non , vous dit-on , j'acheterai tout ce que vous avez , je le retiens , & vous le paierai demain chez moi. Ce fut en la poussant qu'il parla ainsi , & enfin elle sortit.

Mes larmes & mes soupirs continuoient , je n'osois pas lever les yeux , & j'étois comme une personne accablée.

Monsieur de Valville , dit alors Mademoiselle de Fare , qui jusqu'ici n'avoit fait qu'écouter , expliquez - moi ce que cela signifie.

Ah ! ma chere cousine , répondit-il en embrassant ses genoux , au nom de tout ce que vous avez de plus cher , sauvez-moi la vie , il n'y va pas de moins pour moi ; je vous en conjure par toute la bonté , par toute la générosité de votre cœur ; il est vrai , Mademoiselle a été quelques jours chez cette marchande ; elle a perdu son pere & sa mere depuis l'âge de deux ans , on croit qu'ils étoient étrangers , ils ont été assassinés dans un carrosse de voiture avec nombre de domestiques à eux , c'est un fait constaté , mais on n'a jamais pu savoir qui ils étoient , leur suite a seulement

prouvé qu'ils étoient gens de condition : voilà tout , & Mademoiselle fut retirée du carrosse dans la portiere duquel elle étoit tombée sous le corps de sa mere ; elle a depuis été élevée par la sœur d'un Curé de village , qui est morte à Paris il y a quelques mois , & qui la laissa sans secours : un Religieux la présenta à mon oncle ; c'est par hazard que je l'ai connue , & je l'adore : si je la perds , je perds la vie. Je vous ai dit que ses parens voyageoient avec plusieurs domestiques de tout sexe , elle est fille de qualité , on n'en a jamais jugé autrement : sa figure , ses graces & son caractere en sont encore de nouvelles preuves ; peut-être même est-elle née plus que moi ; peut-être que si elle se connoissoit , je serois trop honoré de sa tendresse. Ma mere qui fait tout ce que je vous dis-là , & tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire , ma mere est dans notre confidence , elle est enchantée d'elle ; elle l'a mise dans un Couvent ; elle consent que je l'aime , elle consent que je l'épouse , & vous êtes bien digne de penser de même ; vous n'abuserez point de l'accident funeste qui lui dérobe sa naissance , vous ne lui en ferez point un crime : un malheur , quand il est accompagné de circonstances

que je vous dis , ne doit point priver une fille d'ailleurs si aimable , du rang dans lequel on a bien vu qu'elle étoit née, ni des égards & de la considération qu'elle mérite de la part de tous les honnêtes gens. Gardez donc votre estime & votre amitié pour elle ; conservez - moi mon épouse , conservez-vous l'amie la plus digne de vous , une amie d'un mérite & d'un cœur que vous ne trouverez nulle part ; d'un cœur que vous allez acquérir tout entier , sans compter le mien , dont la reconnoissance sera éternelle & sans bornes ; mais ce n'est pas assez que de ne point divulguer notre secret ; il y avoit tout-à-l'heure ici une femme de chambre qui a tout entendu , il faut la gagner , il faut se hâter.

C'est à quoi je songeois , dit Mademoiselle de Fare qui l'interrompt , & qui tira le cordon d'une sonnette , & je vais y remédier. Tranquillisez - vous , Monsieur , & fiez-vous à moi. Voici un récit qui m'a remuée jusqu'aux larmes ; j'avois beaucoup d'estime pour vous , vous venez de m'en donner mille fois davantage ; je regarde aussi Madame de Miran , dans cette occasion-ci , comme la femme du monde la plus respectable ; je ne saurois vous dire combien je l'aime , combien son procédé

me touche , & mon cœur ne le cédera pas au sien ; essuyez vos pleurs , ma chere amie , & ne songeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous , ajouta-t-elle en me tendant la main , sur laquelle je me jettai , que je baisai & que j'arrosai de mes larmes d'un air qui n'étoit que suppliant , reconnoissant & tendre , mais point humilié.

Cette amitié que vous me faites l'honneur de me demander me sera plus chere que ma vie ; je ne vivrai que pour vous aimer tous deux , vous & Valville , lui dis-je à travers des sanglots que m'arracha l'attendrissement où j'étois.

Je ne puis en dire davantage ; Mademoiselle de Fare pleuroit aussi en m'embrassant , & ce fut en cet état que la surprit la femme de chambre dont je vous ai parlé , & qui venoit savoir pourquoi elle avoit sonné.

Approchez , Favier , lui dit-elle , du ton le plus impoſant ; vous avez de l'attachement pour moi , du moins il me le semble : quoiqu'il en ſoit , vous avez vu ce qui s'eſt paſſé avec cette marchande ; je vous perdrai tôt ou tard , ſi jamais il vous échappe un mot de ce qui s'eſt dit ; je vous perdrai , mais auſſi je vous promets votre fortune

pour prix du silence que vous garderez. Et moi je lui promets de partager la mienne avec elle , dit tout de suite Valville.

Favier en rougissant nous assura qu'elle se tairoit , mais le mal étoit fait ; elle avoit déjà parlé : & c'est ce que vous verrez dans la sixième Partie , avec tous les événemens que son indiscretion causa ; les Puissances même s'en mêlerent. Je n'ai pas oublié au reste que je vous ai annoncé l'histoire d'une Religieuse , & voici sa place : c'est par où commencera la sixieme Partie.

FIN de la cinquieme Partie.

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE ***.

SIXIEME PARTIE.

JE vous envoie , Madame , la fixieme Partie de ma Vie ; vous voilà fort étonnée , n'est-il pas vrai ? Est-ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquieme ? Quelle paresse ! allons , Madame , tâchez donc de me suivre ; lisez du moins aussi vite que j'écris.

Mais , me dites-vous , d'où peut venir en effet tant de diligence , vous qui jus-

qu'ici, n'en avez jamais eu , quoique vous m'avez toujours promis d'en avoir ?

C'est que ma promesse gâtoit tout. Cette diligence alors étoit comme d'obligation, je vous la devois , & on a de la peine à payer les dettes. A présent que je ne vous la dois plus , que je vous ai dit qu'il ne falloit plus y compter , je me fais un plaisir de vous la donner pour rien , cela me réjouit. Je m'imagine être généreuse , au lieu que je n'aurois été qu'exacte , ce qui est bien différent.

Reprenons le fil de notre discours J'ai l'histoire d'une Religieuse à vous raconter ; je n'avois pourtant résolu de vous parler que de moi , & cette épisode n'entroit pas dans mon plan , mais puisque vous m'en paroissez curieuse , que je n'écris que pour vous amuser , & que c'est une chose que je trouve sur mon chemin , il ne seroit pas juste de vous en priver. Attendez un moment , je vais bientôt rejoindre cette Religieuse en question , & ce sera elle qui vous satisfera.

Vous m'avouez au reste que vous avez laissé lire mes aventures à plusieurs de vos amis. Vous me dites qu'il y en a quelques-uns à qui les réflexions que j'y fais souvent n'ont pas déplu ; qu'il y en a d'autres qui

en seroient bien passés. Je suis à présent comme ces derniers , je m'en passerai bien aussi , ma Religieuse de même : ce ne sera pas une babillarde comme je l'ai été , elle ira vite , & quand ce sera mon tour à parler , je ferai comme elle.

Mais je songe que ce mot de babillarde que je viens de mettre là sur mon compte , pourroit fâcher d'honnêtes gens qui ont aimé mes réflexions. Si elles n'ont été que du babil , ils ont donc eu tort de s'y plaire ; ce sont donc des lecteurs de mauvais goût ; non pas , Messieurs , non pas , je ne suis point de cet avis ; au contraire , je n'oserois dire le cas que je fais de vous , ni combien je me sens flatée de votre approbation là-dessus. Quand je m'appelle une babillarde , entre nous ce n'est qu'en badinant , & que par complaisance pour ceux qui m'ont peut-être trouvée telle , & la vérité est que je continuerois de l'être , s'il n'étoit pas plus aisé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur , en approuvant que je réfléchisse ; mais aussi ceux qui veulent que je m'en tienne au simple récit des faits , me font grand plaisir : mon amour-propre est pour vous , mais ma paresse se déclare pour eux , & je suis un peu revenue des vanités de ce monde : à mon âge on préfère

ce qui est commode à ce qui n'est que glorieux. Je soupçonne d'ailleurs , (& je vous le dis en secret) je soupçonne que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous servir , & vous excuserez le parti que je vais prendre.

Nous en étions au discours que Mademoiselle de Fare & Valville tinrent à Favier , j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent fut inutile.

Vous avez vu que Favier s'étoit retirée avant que la Dutour s'en allât , & il n'y avoit tout au plus qu'un quart-d'heure qu'elle avoit disparu quand elle revint ; mais ce quart-d'heure , elle l'avoit déjà employé contre moi. De ma chambre , elle s'étoit rendue chez Madame de Fare , à qui elle avoit conté tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre.

Elle n'osa nous l'avouer. Mademoiselle de Fare le prit avec elle sur un ton qui l'en empêcha , & qui lui fit peur. J'observai seulement , comme je vous l'ai déjà dit , qu'elle rougit , & à travers l'accablement où j'étois , je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle sortit assez déconcertée , & Mademoiselle de Fare se mit à me consoler. Je

lui tenois une main que je baignois de mes larmes ; elle répondoit à cette action par les caresses les plus affectueuses.

Eh ! ma chere amie , cessez donc de pleurer , me disoit-elle ; que craignez-vous ? Cette fille ne dira mot , soyez-en persuadée , (c'étoit de Favier dont elle parloit) nous venons de l'intéresser par tous les motifs qui peuvent lui fermer la bouche. Je lui ai dit que son indiscretion la perdrait , que son silence seroit sa fortune , & après les menaces dont je l'ai intimidée , après les récompenses que je lui ai promises , concevez-vous qu'elle ne se taise pas ? Y a-t-il quelque apparence qu'elle nous trahisse ? Tranquillisez-vous donc , donnez-moi cette marque d'amitié & de confiance ou bien je croirai à présent que c'est à cause de moi que vous pleurez , tant je croirai que vous rougissez de m'avoir eu pour témoin de ce qui s'est passé , & que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie , moi qui ne vous en aime que davantage , qui ne m'en sens que plus liée à vous , moi pour qui vous n'en devenez que plus intéressante , & qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai , vous dis-je , & voyez en ce cas combien j'aurai lieu de

me plaindre de vous ? Combien votre douleur m'offenseroit & seroit désobligeante pour un cœur comme le mien ?

Ce discours redoubloit mon attendrissement , & par conséquent mes larmes. Je n'avois pas la force de parler , mais je donnois mille baisers sur sa main que je tenois toujours , & que je pressois entre les miennes en signe de reconnoissance.

Quelqu'un peut venir , me disoit de son côté Valville , Madame de Fare elle-même va peut-être arriver : que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes ? Quelle raison lui en rendrons-nous , & de quoi vous affligez-vous tant ? Ceci n'aura point de suite , c'est moi qui vous le garantis , ajoutoit-il en se jettant à mes genoux , avec plus d'amour , avec plus de passion , ce me semble , qu'il n'en avoit jamais eu , & mes regards que je laissois tomber tour à tour sur l'amant & l'amie , leur exprimoient combien j'étois sensible à tout ce qu'ils me disoient tous deux de doux & de consolant , quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'étoit Madame de Fare qui entra un moment après. Sa fille & Valville s'affirent à côté de moi , & j'essuyai mes pleurs avant qu'elle parût , mais toute l'impression des
mouvements

mouvemens dont j'avois été agitée, me restoit sur le visage; on y voyoit encore un air de douleur & de consternation que je ne pouvois pas en ôter.

Feignez d'être malade, se hâta de me dire Mademoiselle de Fare, & nous supposerons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, que nous vîmes sa mere. Je ne la saluai que d'une simple inclination de tête, à cause de la foiblesse que nous étions convenus que j'affecterois, & qui étoit assez réelle.

Madame de Fare me regarda, & ne me salua pas non plus.

Est-ce qu'elle est indisposée, dit-elle à Valville d'un air indifférent & peu civil? Oui, Madame, répondit-il, nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir Mademoiselle d'un évanouissement qui lui a pris; & elle est encore extrêmement foible, ajouta Mademoiselle de Fare, que je vis surprise du peu de façon que faisoit sa mere en parlant de moi.

Mais, reprit cette Dame du même ton; & sans jamais dire Mademoiselle, si elle veut, on la remènera à Paris, je lui prêterai mon carrosse.

Tome II.

Q

Madame , lui dit séchement Valville , le vôtre n'est pas nécessaire ; elle s'en retournera dans le mien qui est venu me prendre.

Vous avez raison , cela est égal , répartit-elle. Quoi , ma mere , tout à l'heure , s'écria la fille : je serois d'avis qu'on attendit à tantôt.

Non , Mademoiselle , dis-je alors à mon tour , en m'appuyant sur le bras de Valville pour me lever , non laissez-moi partir , je vous rends mille graces de votre attention pour moi ; mais effectivement il vaut mieux que je me retire , & je sens bien qu'il ne faut pas que je reste ici plus long-temps. Descendons , Monsieur , je serai bien aise de prendre l'air en attendant que votre carrosse soit prêt.

Mais , ma mere , reprit une seconde fois Mademoiselle de Fare , prenez donc garde , laisserons-nous Mademoiselle s'en retourner toute seule dans ce carrosse , & puisqu'elle veut absolument se retirer , n'êtes-vous pas d'avis que nous la remenions , ou du moins que je prenne une de vos femmes avec moi pour la reconduire jusqu'à son Couvent , ou chez Madame de Miran qui vous l'a confiée : sans quoi il n'y a ici que Monsieur de Valville qui pourroit l'accom-

pagner, & il ne seroit pas dans l'ordre qu'il partît avec elle.

Non, reprit la mere en souriant; mais dites-moi, Monsieur de Valville, j'attens compagnie, ni ma fille ni moi ne pouvons quitter, ne suffira-t-il pas d'une de mes femmes? Je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris, n'est-ce pas ma belle enfant? ce sera assez.

Valville indigné d'un procédé si cavalier, ne répondit mot. Je n'ai besoin de personne, Madame, lui dis-je, pleinement persuadée que cette femme de chambre qu'elle m'offroit avoit parlé, je n'ai besoin de personne.

Et c'étoit en sortant de la chambre avec Valville que je disois cela. Mademoiselle de Fare baissoit les yeux d'un air d'étonnement, qui n'étoit pas à la louange de sa mere.

Madame, dit Valville à Madame de Fare, d'un ton aussi brusque que dégagé, Mademoiselle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la suivre, l'état où elle est m'inquiète, & s'il lui arrivoit quelque chose, je serai à portée de lui faire donner du secours.

Eh! d'où vient nous quitter, dit-elle

toujours en souriant ? Qu'est - de que cela signifie ! Je n'en vois pas la nécessité , puisque je lui offre une de mes femmes avec elle. Aime-t-elle mieux rester ? Vous savez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture que Madame de Miran a dit qu'elle enverroit ; & comme elle est malade , & que j'aurai compagnie , elle mangera dans sa chambre.

Oui , dit-il , l'expédient seroit assez commode , mais je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre sérieux me divertit , mon cousin , lui répartit-elle : au surplus , s'il n'y a pas moyen de vous arrêter , mon carrosse est à votre service.

Bourguignon , ajouta-t-elle tout de suite , en parlant à un laquais qui se rencontra là , qu'on mette les chevaux au carrosse. Je pense que voici du monde qui vient : adieu , Monsieur , nous nous reverrons , mais il y a bien de la méchante humeur à vous de nous quitter. Ma belle enfant , je suis votre servante ; allez , ce ne sera rien , faites-la déjeûner avant qu'elle parte. Là-dessus elle prit congé de nous , & puis se retournant , venez , ma fille , dit-elle à Mademoiselle de Fare , venez , j'ai à vous parler.

Dans un instant, ma mere, je vous suis, répondit la fille en nous regardant tristement Valville & moi. Je ne comprends rien à ces manieres-ci, nous dit-elle; elles ne ressembtent point à celles d'hier au soir; qu'elle en peut être la cause? Est-ce que cette misérable femme l'auroit déjà instruite? J'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville qui avoit fait donner ses ordres à son cocher: mais n'importe, elle fait l'intérêt que ma mere prend à Mademoiselle, & tout ce qu'on peut lui avoir dit, ne la dispense pas des égards & des politesses qu'elle devoit conserver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle si mal avec une jeune personne pour qui elle a vu que ma mere & moi nous avons les plus grandes attentions? Cette Lingere dont on lui a rapporté les discours, n'a-t-elle pas pu se tromper & prendre Mademoiselle pour une autre? Mademoiselle lui a-t-elle répondu un mot? Est-elle convenue de ce qu'elle lui disoit? Il est vrai qu'elle a pleuré, mais c'est peut-être à cause qu'elle a cru qu'on vouloit lui faire injure; c'étoit surprise ou timidité, & tout cela est possible dans une personne de son âge, qui se voit apostrophée avec tant de hardiesse.

Ce n'est pas à vous , ma chere cousine , à qui ce que je dis-là s'adresse ; vous savez avec quelle confiance je me suis livré à vous là-dessus. Je veux seulement dire que Madame de Fare devoit du moins suspendre son jugement & ne pas s'en rapporter à une femme de chambre , qui a pu mal entendre , qui a pu ajouter à ce qu'elle a entendu , & qui elle-même n'a raconté ce qu'elle n'a su que d'après une autre femme qui , comme je l'ai dit , peut avoir été trompée par quelque ressemblance. Et supposez qu'elle ne se soit point méprise , il s'agit ici de faits qui méritent bien qu'on s'en assure ou qu'on les éclaircisse , d'autant plus qu'il peut y entrer une infinité de circonstance qui changent considérablement les choses , comme le sont les circonstances que je vous ai dites , & qui font bien voir que Mademoiselle est à plaindre , mais qui ne donnent droit à qui que ce soit de la traiter comme on vient de le faire.

Et il falloit voir avec quel feu , avec quelle douleur s'énonçoit Valville , & toute la tendresse qu'il mettoit pour moi dans ce qu'il disoit.

Si Madame de Fare avoit votre cœur & votre façon de penser , Mademoiselle ,

ajouta-t-il, je lui aurois tout avoué, mais je m'en suis abstenu. C'est un détail, vous me permettrez de le dire, qui n'est pas fait pour un esprit comme le sien. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, elle vous aime, vous avez du pouvoir sur elle, tâchez d'obtenir qu'elle se taise; dites-lui que ma mere le lui demande en grace, & que si elle y manque, c'est se déclarer notre ennemie, & m'outrager personnellement sans retour. Enfin, ma chere cousine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, & tout le chagrin qu'elle feroit à vous-même, si elle ne nous gardoit pas le secret.

Ne vous inquiétez point, lui répartit Mademoiselle de Fare, elle se taira, Monsieur; je vais tout-à-l'heure me jeter à ses genoux pour l'y engager, & j'en viendrai à bout.

Mais du ton dont elle nous le promettoit, on voyoit bien qu'elle souhaitoit plus de réussir qu'elle ne l'espéroit, & elle avoit raison.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, je soupirois & j'étois consternée. Il n'y a plus de remede, m'écriois-je quelquefois, nous n'en reviendrons point. Et en effet, qui n'auroit pas pensé que cet événement

ci romproit notre mariage , & qu'il en naîtroit des obstacles insurmontables ?

Et si Madame de Miran les surmonte , me disois-je en moi-même ; si elle a ce courage-là , aurai je celui d'abuser de toutes ses bontés , de l'exposer à tout le blâme , à tous les reproches qu'elle en essuiera de sa famille ? Pourrai je être heureuse , si mon bonheur dans les suites devient un sujet de honte & de repentir pour elle ?

Voilà ce qui me passoit dans l'esprit en supposant même que Madame de Miran ne se rebutât point , & tint bon contre l'ignominie que cette aventure-ci répandroit sur moi si elle éclatoit , comme il y avoit tout lieu de croire qu'elle éclateroit.

Les deux carrosses , celui de Madame de Fare & celui de Valville , arriverent dans la cour. Mademoiselle de Fare m'embrassa ; elle me tint long-temps entre ses bras , je ne pouvois m'en arracher , & je montai la larme à l'œil dans le carrosse de Valville , renvoyée , pour ainsi dire , avec moquerie d'une maison où l'on m'avoit reçu la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie, Valville me suivoit dans son équipage , nous nous trouvions quelquefois de front , & nous nous parlions alors.

Il affectoit une gaieté qu'assurément il n'avoit pas ; & dans un moment où son carrosse étoit extrêmement près du mien : songez - vous encore à ce qui s'est passé ? me dit-il assez bas , & en avançant sa tête. Pour moi , ajouta-t-il , il n'y a que l'attention que vous y faites qui me fâche.

Non , non , Monsieur , lui répondis-je , ceci n'est pas aussi indifférent que vous le croyez , & moins vous y êtes sensible , & plus vous méritez que j'y pense.

Nous ne saurions continuer la conversation , me répondit-il ; mais allez - vous rentrer dans votre Couvent , & ne jugez-vous pas à propos de voir ma mere auparavant ?

Il n'y a pas moyen , lui dis-je ; vous savez l'état où nous avons laissé M. de Climal. Madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras , ainsi il vaut mieux retourner chez moi ,

Je crois , reprit Valville , que je vois de loin le carrosse de ma mere. Il ne se trompoit pas , & Madame de Miran ne l'envoyoit plutôt qu'elle ne l'avoit dit , que pour avertir Valville que M. de Climal étoit mort.

Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur ; elle m'affligea moi-même très-

sérieusement : les dernières actions du défunt me l'avoient rendu cher , & je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carrosse de Valville, à qui je le laissai , il renvoya l'équipage de Madame de Fare , & je me mis dans celui de Madame de Miran dont le cocher avoit ordre de me ramener au Couvent où j'arrivai fort abbatue , & roulant mille tristes pensées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez Madame de Miran.

Le quatrième , au matin , un laquais vint de sa part me dire qu'elle avoit été incommodée , & que je la verrois le lendemain ; & dans l'instant que je quittois ce domestique , il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avoit chargé de me donner , & que j'allai lire dans ma chambre.

Je n'ai pas instruit ma mere de l'accident qui vous est arrivé chez Madame de Fare , m'y disoit-il ; peut-être cette Dame sera-t-elle discrete en faveur de sa fille , qui l'en aura fortement pressée , & dans l'espérance que j'en ai , j'ai cru devoir cacher à ma mere une aventure qu'il vaut mieux qu'elle ignore , s'il est possible , & qui ne serviroit qu'à l'inquiéter. Elle vous verra

demain , m'a-t-elle dit. J'ai parlé à la Dutour , je l'ai mise dans nos intérêts , rien n'a encore transpiré : gardez-vous de votre côté , je vous prie , de rien dire à ma mere. Voilà qu'elle étoit à peu près la substance de son billet , que je lus en secouant la tête à l'endroit où il me recommandoit le silence.

Vous avez beau dire , lui répondis-je en moi-même ; il ne sera pas généreux de me taire ; il y auroit à cela une espece de trahison ou de fourberie à laquelle Madame de Miran ne doit point s'attendre de ma part ; ce feroit lui manquer de reconnaissance , & je ne saurois me résoudre à une dissimulation si ingrate ; il me semble que je dois lui déclarer tout , à quelque prix que ce soit.

En pensant ainsi pourtant , je n'étois pas encore déterminée à ce que je ferois ; mais cette mauvaise finesse dont on me conseilloit d'user , répugnoit à mon cœur , de sorte que je restai jusqu'au lendemain fort agitée , & sans prendre de résolution là-dessus. A trois heures après-midi , on m'annonça Madame de Miran , & j'allai la trouver au parloir , dans une émotion qui venoit de plusieurs motifs , & les voici :

Me tairai-je ? C'est assurément le plus

sûr , me disois - je ; mais ce n'est pas le plus honnête , & je trouve cela lâche. Parlerai-je ? C'est le parti le plus digne , mais d'un autre côté le plus dangereux. Il falloit se hâter d'opter , & j'étois déjà devant Madame de Miran sans m'être encore arrêtée à rien.

Il est quelquefois difficile de décider entre la fortune & son devoir. Quand je dis ma fortune , je parle de celle de mon cœur que je risquois de perdre , & du bonheur qu'il y auroit pour moi à me voir unie à un homme qui m'étoit cher , car je ne songeois point du tout aux biens de Valville , non plus qu'au rang qu'il me donneroit. Quand on aime bien , on ne pense qu'à son amour ; il absorbe toute autre considération , & le reste , de quelque conséquence qu'il fût , ne m'auroit pas fait hésiter un instant. Mais il s'agissoit de céler à Madame de Miran un accident qu'il importoit qu'elle sût , à cause des inconvéniens qui le suivroient.

Ma fille , me dit-elle , voici un contrat de douze cent livres de rente qui vous appartient , & que je vous apporte ; il est en bonne forme , vous pouvez vous en fier à moi ; c'est mon frere qui vous le laisse , & mon fils qui est son héritier n'y perd

perd rien , puisque vous devez l'épouser , & que cela lui revient : mais n'importe , prenez , c'est un bien qui est à vous , & j'aime encore mieux dans cette occasion-ci qu'il le tienne de vous que de son oncle ; voyez , je vous prie quel début !

Hélas ! ma mere , lui répon-dis - je , ce qui me touche le plus dans tout cela , c'est la maniere dont vous me traitez ; mon Dieu , que je vous ai d'obligations ! y a-t-il rien qui vaille la tendresse dont vous m'honorez ? Vous savez , ma mere , que j'aime Monsieur de Valville , mais mon cœur est encore plus à vous qu'à lui ; ma reconnaissance pour vous m'est plus chere que mon amour. Et là-dessus , je me mis à pleurer. Va , Marianne , me dit-elle , ta reconnaissance me fait grand plaisir , mais je n'en veux jamais d'autre de toi que celle qu'une fille doit avoir pour une mere bien tendre ; voilà de quelle espece j'exige que soit la tienne. Souviens-toi , que ce n'est plus une étrangere , mais que c'est ma fille que j'aime ; tu vas bientôt achever de la devenir , & je t'avoue qu'à présent je le souhaite autant que toi. Je vieillis. Je viens de perdre le seul frere qui me restoit , je sens que je me détache de la vie , & je ne m'y propose plus d'autre douceur

que celle d'avoir Marianne auprès de moi ; je ne pourrois plus me passer de ma fille.

Mes pleurs recommencerent à ce discours : je te retirerai d'ici dans quelques jours , ajouta-t-elle , & je t'ai déjà retenu ta place dans une autre couvent. Es-tu contente de Madame de Fare ? Je ne l'ai pas revue depuis que tu es revenue de chez elle : elle vint hier pour me voir , mais j'étois indisposée , & ne recevois personne. S'est-il encore dit quelque chose chez elle sur le mariage entre Valville & toi , dont il fut question chez mon frere.

Non ma mere , on n'en parla plus , lui répondis-je , confuse & pénétrée de tant de témoignages de tendresse , & je n'ai pas la hardiesse d'espérer qu'on en parle davantage.

Quoi ! que veux-tu dire , reprit-elle , & d'où vient me tiens-tu ce discours ? Ne dois-tu pas être sûre de mon cocher ? M. de Valville ne vous a donc informée de rien , ma mere , lui répartis-je ? Non , me dit-elle , qu'est-il donc arrivé , Marianne ?

Que je suis perdue ma mere , & que Madame de Fare sait qui je suis , répondis-je : eh ! qui lui a dit , s'écria-t-elle sur le champ ? Comment le fait-elle ? Par le

le plus malheureux accident du monde , repris-je ; c'est que cette marchande de linge chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours , est venue par hasard à cette campagne pour y vendre quelque chose , & qu'elle m'y a trouvée.

Eh , mon Dieu ! tant pis ; t'a-t-elle reconnue , me dit-elle ? Oh ! tout d'un coup , repris-je ; eh bien , achevez donc , ma fille , que s'est-il passé ? Qu'elle a voulu repartis-je , m'embrasser avec cette familiarité qu'elle a cru lui être permise , quelle s'est étonnée de me voir si ajustée , qu'elle ne m'a jamais appelée que Marianne , qu'on lui a dit qu'elle se trompoit , qu'elle me prenoit pour une autre , enfin qu'elle a soutenue le contraire , & que pour le prouver elle a dit mille choses qui doivent entièrement décourager votre bonne volonté , qui doivent vous empêcher de conclure notre mariage , & me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour mere : le tout est arrivé dans ma chambre ; Mademoiselle de Fare qui étoit présente , qui est une personne généreuse , & à qui Monsieur de Valville a tout conté , ne m'en a témoigné ni moins d'estime ni fait moins d'amitié ; au contraire : aussi nous a-t-elle promis de garder un secret

éternel, & n'a-t-elle rien oublié pour me consoler ; mais je suis née si malheureuse que sa générosité ne servira à rien, ma mere. Est-ce-là tout ? Ne t'afflige point, reprit Madame de Miran ; si notre secret n'est su que de Mademoiselle de Fare, je suis tranquille, & il n'y a rien de gâté, nous pouvons en toute sûreté nous en fier à elle, & tu as tort de dire que Madame de Fare sait qui tu es ; il est certain que sa fille ne lui en aura point parlé, & je n'aurois que cette Dame à craindre. Eh bien ! ma mere, c'est que Madame de Fare est instruite, lui répondis-je ; il y avoit là une femme de chambre qui a entendu tout ce que la Lingere a dit, & qui lui a tout rapporté, & ce qui nous l'a persuadé, c'est que cette Dame qui vint ensuite, ne me traita pas aussi honnêtement que la veille, les manieres étoient bien changées, ma mere, je suis obligé de vous l'avouer ; je croirois faire une perfidie si je vous le cachois, vous avez eu la bonté de dire que j'étois la fille d'une de vos amies de Province ; mais il n'y a plus moyen de se sauver par-là Madame de Fare sait que je ne suis qu'une pauvre orpheline, ou du moins que je ne connois point ceux qui m'ont mis au monde, &

que c'étoit par pure charité que Monsieur de Climal m'avoit placée chez Madame Dutour ; voilà sur quoi il faut que vous comptiez , & ce que j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre. M. de Valville ne vous en a pas avertie , mais c'est qu'il m'aime , & qu'il a craint que vous ne voulussiez plus consentir à notre mariage , & il faut lui pardonner , il est votre fils , c'est une liberté qu'il a pu prendre avec vous , sans compter qu'il n'y a personne que cette aventure-ci regarde de si près que lui ; c'est lui qui en souffriroit le plus , puisqu'il seroit mon mari ; mais moi qui en aurois tout le profit , & qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous seroit préjudiciable , moi que vous avez accablée de bienfaits , qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur , & qui n'ai pas les privilèges de Monsieur de Valville , je m'imagine que je ne serois pas pardonnable si j'avois des ruses avec vous , & si je vous dissimulois une chose qui a de quoi vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble , (Madame de Miran , pendant que je lui parlois ; me regardoit avec une attention dont je ne pénétrois pas le motif ; mais de l'air dont elle fixoit ses yeux sur moi ,

il sembloit qu'elle m'examinoit plus qu'elle ne m'écoutoit ; je continuai , & j'ajoutai :

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auroient empêché qu'on ne me connût , & il n'y a plus de mesures à prendre ; apparemment que Madame de Fare dira tout , malgré sa fille qui l'aura conjurée de n'en rien faire ; ainsi voyez , ma mere , voilà la belle-fille que vous auriez , si j'épousois Monsieur de Valville , il n'y a pas autre chose à espérer ; je ne me consolerais point du bonheur dont vous auriez bien raison de me priver ; mais je me consolerois encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran resta quelques momens sans me répondre , me parut plus rêveuse que triste ; & puis me dit , en faisant un léger soupir.

Tu m'affliges ma fille , & cependant tu m'enchantes ; il faut convenir avec toi que tu as un malheur bien obstiné ; n'y auroit-il pas moyen sans que je m'en mêlasse , d'engager cette Lingere a dire qu'en effet elle s'est méprise ? Dis-moi , que lui répondis-tu alors ?

Rien ma mere , lui répartis-je , je ne sçûs que pleurer , pendant que Mademoi-

selle de Fare s'obstinoit à lui dire qu'elle ne me connoissoit pas.

Pauvre enfant ! reprit Madame de Miran ; vraiment non , je ne savois rien de cela ; mon fils n'a eu garde de me l'apprendre , & , comme tu le dis , il est bien pardonnable , & peut-être même t'a-t-il recommandé de ne m'en point parler .

Hélas ! ma mere , repris-je , je vous ai dit qu'il m'aime , c'est toujours son excuse , & ce n'est que d'aujourd'hui qu'il m'a priée de me taire,

Comment , d'aujourd'hui , s'écria-t-elle ! est-ce qu'il t'est venu voir ? Non , Madame , repartis-je , mais il m'a écrit , & je vous conjure de ne lui point dire que je vous l'ai avoué ; c'est le laquais que vous m'avez envoyé hier qui m'a apporté ce petit billet de sa part ; & sur le champ je le lui remis entre les mains. Elle le lut.

Je ne saurois blâmer mon fils , dit-elle ensuite , mais tu es une fille étonnante , & il a raison de t'aimer ; va , ajouta-t-elle en me rendant le billet , si les hommes étoient raisonnables , il n'y en a pas un , quel qu'il soit , qui ne lui enviât sa conquête ; notre orgueil est bien petit auprès de ce que tu fais-là , tu n'as jamais été

plus digne du consentement que j'ai donné à l'amour de Valville, & je ne me retracte point mon enfant, je ne me retracte point ; à quelque prix que ce soit je te tiendrai parole ; je veux que tu vives avec moi, tu seras ma consolation : tu me dégoûtes de toutes les filles qu'on pourroit m'offrir pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être supportable après toi ; laisse-moi faire : si Madame de Fare qui, à te dire la vérité, est une bien petite femme, & l'esprit le plus frivole que je connoisse, si elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle fait, ce qui est difficile à croire, vû son caractère, je lui écrirai ce soir d'une manière qui la retiendra peut-être : dans le fond, comme je l'ai dit, elle n'est que frivole & point méchante : je la verrai ensuite, je lui conterai toute ton histoire ; elle est curieuse, elle aime qu'on lui fasse des confidences, je la mettrai dans la nôtre, & elle m'en sera si obligée, qu'elle sera la première à me louer de ce que je fais pour toi, & qu'elle pensera de ta naissance pour le moins aussi avantageusement que moi, qui pense qu'elle est très-bonne. Et supposons qu'elle ait déjà été indiscrete, n'importe, ma fille, on trouve des remèdes à

tout, console-toi ; j'en imagine un , il ne ne s'agit dans cette occurrence-ci , que de me mettre à l'abri de la censure. Il suffira que rien ne retombe sur moi. A l'égard de Valville , il est jeune ; & quelque bonne opinion qu'on ait de lui , il a beaucoup d'amour , tu es de la plus aimable figure du monde , & la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus sage ; or , si mon fils t'épouse , & qu'on soit bien sûr que je n'y aie point consenti , il aura tort , & ce ne sera pas ma faute ; au surplus , je suis bonne , on me connoît assez pour telle ; je ne manquerai pas d'être très-irritée , mais enfin je pardonnerai tout : tu entends bien ce que je veux dire , Marianne , ajouta-t-elle en souriant.

A quoi je ne répondis qu'en me jettant comme une folle sur une main dont par hasard , elle tenoit alors un des bareaux de la grille.

Je pleurai d'aise , je criai de joie , je tombai dans des transports de tendresse , de reconnoissance , en un mot , je ne me possédai plus , je ne favois plus ce que je disois ; ma chere mere , mon adorable mere ; ah ! mon Dieu , pourquoi n'ai-je qu'un cœur ? est-il possible qu'il y en ait un comme le vôtre ; ah ! Seigneur , quelle

ame ? & mille autres discours que je tins , & qui n'avoient pas de suite.

As-tu pû croire qu'une aussi louable sincérité que la tienne , tourneroit à ton désavantage auprès d'une mere comme moi. Marianne , me dit Madame de Miran , pendant que je me livrois à tous les mouvemens que je viens de vous dire ?

Hélas ! Madame , est - ce qu'on peut s'imaginer rien de semblable à vous & à vos sentimens , lui répondis-je , quand je fus un peu plus calme ? Si je n'y étois pas accoutumée , je ne le croirois pas ; serre donc le parchemin que je t'ai donné , me dit-elle , (c'étoit de ce contrat dont elle parloit) fais-tu bien que suivant la date de la donation , il t'est déjà dû un premier quartier de la rente , & que je te l'apporte ; le voilà , ajouta-t-elle , en tirant de sa poche un petit rouleau de louis d'or , qu'elle me força de prendre à cause que je le refusois ; je voulois qu'elle me le gardât.

Il fera mieux entre vos mains qu'entre les miennes , lui disois-je. Qu'en ferai-je ? Ai-je besoin de quelque chose avec vous ? Me laissez-vous manquer de rien ? N'ai-je pas tout en abondance ? J'ai encore l'argent que vous m'avez donné vous-même

(cela étoit vrai) , & celui dont j'ai hérité à la mort de la Demoiselle qui m'a élevée, me reste aussi. Prends toujours , me dit-elle, prends ; il faut bien t'accoutumer à en avoir , & celui-ci est à toi.

Alors , nous entendîmes ouvrir la porte du parloir où j'étois. Je serrai donc ce rouleau , & nous vîmes entrer l'Abbesse de notre Couvent.

J'ai su que vous étiez ici , dit - elle à Madame de Miran , ou plutôt à ma mere , car je ne dois plus l'appeller autrement : ne l'étoit-elle pas , si elle n'étoit pas même quelque chose de mieux ?

J'ai su que vous étiez ici , Madame , lui dit donc l'Abbesse d'un ton de condoléance , (à cause que je lui avois dit la mort de M. de Climal) & je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment. Je devois cet après-midi envoyer chez vous ; je l'avois dit à mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-sérieuse. Madame de Miran se leva : je serai quelque temps sans vous revoir , & même sans sortir , Marianne , me dit-elle. Adieu , & puis elle salua l'Abbesse , & partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa. Qu'avois - je désormais à craindre ? Par où mon bonheur pouvoit-

il m'échapper ? Y avoit-il de revers plus terrible pour moi que celui que je venois d'essuyer , & dont je sortois victorieuse ? Non , sans doute ; & puisque la bonté de madame de Miran à mon égard , résistoit à d'aussi puissans motifs de dégoût , je pouvois défier le sort de me nuire. C'en étoit fait , ceci épuisoit tout , & je n'avois plus contre moi , raisonnablement parlant , que la mort de ma mere , celle de son fils , ou la mienne.

Encore celle de ma mere , qui , je crois , (& l'amour me le pardonne) qui , dis-je , m'auroit , je pense , été plus sensible que celle de Valville même , n'auroit pas , suivant toute apparence , empêché pour lors notre mariage ; de sorte que je nageois dans la joie , & je me disois : tous mes malheurs sont donc finis ; & qui plus est , si mes premieres infortunes ont commencé par être excessives , il me semble que mes premieres prospérités commencent de même. Je n'ai peut-être pas perdu plus de biens que j'en retrouve ; la mere à qui je dois la vie , n'auroit peut-être pas été plus tendre que la mere qui m'adopte , & ne m'auroit pas laissé un meilleur nom que celui que je vais porter.

Madame de Miran me tint parole. Dix

ou douze jours se passerent sans que je la visse, mais presque tous les jours elle envoyoit au couvent, & je reçus aussi deux ou trois billets de Valville, & ceux-ci, sa mere les savoit. Je ne vous les rap-
porte: a point; il y en avoit de trop longs.
Voici seulement ce que j'ai retenu du premier.

« Vous m'avez décelé à ma mere, Ma-
» demoiselle (& c'est que j'avois montré
» son dernier billet à madame de Miran);
» mais vous n'y gagnerez rien, au con-
» traire, au lieu d'un billet ou deux que
» j'aurois tout au plus hazardé de vous
» écrire, vous en recevrez trois ou quatre
» & davantage: en un mot, tant qu'il
» me plaira, car ma mere le veut bien,
» & il faut, s'il vous plaît, que vous le
» vouliez bien aussi. Je vous avois priée
» de ne lui dire, ni l'impertinence de la
» Dutour, ni le sot procédé de Madame
» de Fare, & vous n'avez tenu compte
» de ma priere. Vous avez un petit cœur
» malin qui s'est avisé d'être plus franc &
» plus généreux que le mien. Quel tort
» cela m'a-t-il fait? Aucun, & grace au
» Ciel, je vous mets au pis. Si je n'ai
» pas le cœur aussi noble que vous, en
» revanche celui de ma mere vaut bien le

» vôtre ; entendez-vous , Mademoiselle ?
» Ainsi il n'en fera ni plus ni moins ; &
» quand nous serons mariés , nous verrons
» un peu s'il est si vrai que le vôtre soit
» plus noble que le mien , & en attendant
» je puis me vanter du moins de l'avoir
» plus tendre. Savez-vous ce qu'ont produit
» tous les aveux que vous avez faits à ma
» mere ? Valville , m'a-t-elle dit , ma fille
» est incomparable : tu lui avois recom-
» mandé le secret sur ce qui s'est passé
» chez Madame de Fare , & je ne t'en
» fais pas mauvais gré ; mais elle m'a tout
» dit , & je n'en reviens point ; je l'aime
» mille fois plus que je ne l'aimois , &
» elle vaut mieux que toi. »

Le reste du billet étoit rempli de tendresses : mais voilà le seul dont je me suis ressouvenue , & qui fut essentiel. Revenons. Il y avoit donc dix ou douze jours que je n'avois vu personne de chez Madame de Miran , quand , sur les dix heures du matin , on vint me dire qu'il y avoit une parente de ma mere qui me demandoit , & qui m'attendoit au parloir.

Comme on ne me dit point si elle étoit vieille ou jeune , je m'imaginai que c'étoit Mademoiselle de Fare , qui , après sa mere , étoit la seule parente de Madame de Miran.

que je connusse , & je descendis persuadée que ce ne pouvoit être qu'elle.

Point du tout , je ne trouvai au lieu d'elle , qu'une grande femme maigre & menue , dont le visage étroit & long lui donnoit une mine froide & fêche ; avec de grands bras extrêmement plats , au bout desquels étoient deux mains pâles & décharnées dont les doigts ne finissoient point. A cette vision je m'arrêtai ; je crus qu'on se trompoit , & que c'étoit une autre Marianne à qui ce grand spectre en vouloit ? (car c'étoit sous le nom de Marianne qu'elle m'avoit fait appeller.) Madame , lui dis-je , je ne sache point avoir l'honneur d'être connue de vous , & ce n'est pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuserez , me répondit-elle , mais pour en être plus sûre , je vous dirai que la Marianne que je cherche , est une jeune fille orpheline qui , dit-on , ne connoît ni ses parens ni sa famille , qui a demeuré quelques jours en apprentissage chez une marchande lingere , appelée Madame Dutour , & que Madame la Marquise de Fare emmena ces jours passés à sa maison de campagne. A tout ce que je dis à Mademoiselle , cette Marianne , qui est pen-

fionnaire de Madame de Miran, n'est-ce pas vous ?

Oui, Madame, lui répartit-je ; quelque intention que vous ayez en me le demandant, c'est moi-même, je ne le nierai jamais ; j'ai trop de cœur & trop de sincérité pour cela.

C'est fort bien répondu, reprit-elle : vous êtes très-aimable ; c'est dommage que vous portiez vos vues un peu trop haut. Adieu la belle fille, je ne voulois pas en savoir davantage ; & là-dessus, sans autre compliment, elle rouvrit la porte du parloir pour s'en aller.

Etonnée de cette singulière façon d'agir, je restai d'abord comme immobile, & puis la rappelant sur le champ : Madame, lui criai-je, Madame, à propos de quoi me venez-vous donc voir ? Etes-vous parente de Madame de Miran, comme vous me l'avez fait dire ? Oui, ma belle enfant, très-parente, me répartit-elle, & une parente qui aura un peu plus de raison qu'elle.

Je ne fais pas vos desseins, Madame, repris-je à mon tour, mais ce seroit bien mal fait à vous, si vous veniez ici pour me surprendre. Elle ne me répondit rien & acheva de descendre.

Qu'est-ce que cela signifie, m'écriai-je, toute seule, & à quoi tend une visite si extraordinaire? Est-ce encore quelque orage qui vient fondre sur moi? Il en fera tout ce qu'il pourra, mais je n'y entends rien.

Et là-dessus je retournai à ma chambre, dans la résolution d'informer Madame de Miran de ce nouvel accident : non que je crusse qu'il y eût du mal à ne lui rien dire ; car de quelle conséquence cela pourroit-il être? Je n'y en voyois aucune ; mais il y eût toujours eu quelque mystere à ne lui en point parler, & ce mystere, tout indifférent qu'il me paroïssoit, je me le ferois reproché, il me seroit resté sur le cœur.

En un mot, je n'aurois pas été contente de moi, & puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun risque à être franche ; vous deviez même y avoir pris goût, puisque vous ne vous en étiez jamais trouvée que mieux de l'avoir été avec Madame de Miran, & qu'elle avoit toujours récompensé votre franchise.

J'en conviens, & peut-être ce motif faisoit-il beaucoup dans mon cœur ; mais c'étoit du moins sans que je m'en apperçusse, je vous jure, & je croyois là-dessus ne suivre que les purs mouvemens de ma reconnoissance.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis à Madame de Miran : mardi à telle heure, lui disois-je, est venue me voir une Dame que je ne connois point, qui dit être votre parente, qui est faite de telle & telle maniere, & qui après s'être bien assurée que j'étois la personne qu'elle vouloit voir, ne m'a dit que telle & telle chose : (& là-dessus je rapportois ses propres paroles, que j'étois bien aimable, mais que c'étoit dommage que je portasse mes vues un peu trop haut) & ensuite, ajoutois-je, s'est brusquement retirée sans autre explication.

Au portrait que tu me fais de la Dame en question, me répondit par un petit billet Madame de Miran, je devine qu'il te peut être, & je te le dirai demain dans l'après-midi. Demeure en repos. Aussi y demeurerai-je, mais ce ne sera pas pour longtemps.

Entre dix & onze le lendemain matin, une Sœur converse entra dans ma chambre & me dit de la part de l'Abbesse, qu'il y avoit une Femme de chambre de Madame de Miran, qui venoit pour me prendre avec le carrosse, & qu'ainsi je me hâtasse de m'habiller.

Je le crois, il n'y avoit rien de plus positif, & je m'habille.

J'eus bientôt fait , un demi-quart d'heure après je fus prête & je descendis.

La femme de chambre en question qui se promenoit dans la cour parut à la porte quand on me l'ouvrit. Je vis une femme assez bien faite , mise à peu près comme elle devoit être , avec des façons convenables à son état , enfin une vraie Femme de chambre extrêmement reverencieuse.

De douter qu'elle fût à Madame de Miran , en vertu de quoi cette défiance me seroit-elle venue ? Voici le carosse dans lequel elle est arrivé , & ce carosse est à ma mere ; il étoit un peu différent de celui que je connoissois , & que j'avois toujours vu ; mais ma mere peut en avoir plus d'un.

Mademoiselle me dit cette femme de chambre ; je viens vous prendre , & Madame de Miran vous attend.

Seroit-ce , lui dis-je , qu'elle va dîner ailleurs , & qu'elle veut m'emmener avec elle ? il est pourtant de bonne heure

Non , ce n'est pour aller nulle part , je pense , & il me semble que ce n'est seulement que pour passer la journée avec vous , me répondit-elle , après avoir un instant hésité comme une personne qui ne sait que répondre. Mais cet instant d'em-

barras fut si court , que je n'y songeai que lorsqu'il ne fut plus temps.

Allons , Mademoiselle , lui dis-je , partons , & sur le champ nous montâmes en carrosse. Je remarquai cependant que le cocher m'étoit inconnu , & il n'y avoit point de laquais.

Cette femme de chambre se mit d'abord vis-à-vis de moi ; mais à peine fûmes-nous sorties de la cour du Couvent , qu'elle me dit : je ne saurois aller de cette façon-là , vous voulez bien que je me place à côté de vous.

Je ne répondis mot , mais je trouvai l'action familière. Je savois que ce n'étoit point l'usage , je l'avois entendu dire. Pourquoi , pensai-je en moi-même , cette femme-ci en agit-elle si librement avec moi , qui suis censée être si fort au-dessus d'elle , & qu'elle doit regarder comme une amie de sa maîtresse ? Je suis persuadée que ce n'est pas là l'intention de Madame de Miran.

Après cette réflexion , il m'en vint une autre ; j'observai que le cocher n'avoit point la livrée de ma mere , & tout de suite , je songeai encore à cette étonnante visite que j'avois reçue la veille de cette parente de Madame de Miran ; & toutes

ces considérations furent suivies d'un peu d'inquiétude.

Qu'est-ce que c'est que ce cocher , lui dis-je , je ne l'ai jamais vu à votre maîtresse , Mademoiselle ? Aussi n'est-il point à elle , me répondit cette femme , c'est celui d'une Dame qui l'est venue voir , & qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre couvent. Et pendant ce temps nous avançons. Je ne voyois point encore la rue de Madame de Miran que je connoissois , & qui étoit aussi celle de la Dutour.

Vous vous ressouviendrez bien que je savois le chemin de chez cette Lingere à mon Couvent ; puisque c'étoit de chez elle que j'étois partie pour m'y rendre avec mes hardes ; que j'y fis porter , & je ne voyois aucune des rues que j'avois traversée alors.

Mon inquiétude en augmenta si fort que le cœur m'en battit. Je n'en laissai pourtant rien paroître ; d'autant plus que je m'accusois moi-même d'une méfiance ridicule.

Arriverons-nous bientôt , lui dis-je , par quel chemin nous conduit donc ce cocher ? Par le plus court , & dans un moment nous arrêterons , me répondit-elle.

Je regardois , j'examinois , mais inutilement. Cette rue de la Dutour & de ma mere , ne venoit point ; & qui pis est , voici notre carosse qui entre subitement par une grande porte qui étoit celle d'un Couvent.

Eh ! mon Dieu ; m'écriai-je alors , où me menez-vous ? Madame de Miran ne demeure point ici : Mademoiselle , je crois que vous me trompez ; & aussi-tôt j'entends refermer la porte par laquelle nous étions entrées , & le carrosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disoit mot ; je changeai de couleur , & je ne doutai plus qu'on ne m'eût fait une surprise.

Ah ! misérable , dis-je à cette femme , où suis-je , & quel est votre dessein ? Point de bruit , me répondit-elle , il n'y a pas si grand mal , & je vous mene en bon lieu , comme vous voyez ; au reste , Mademoiselle Marianne , c'est en vertu d'une autorité supérieure que vous êtes ici ; on auroit pu vous enlever d'une manière qui eût fait plus d'éclat ; mais on a jugé à propos d'y aller plus doucement ; & c'est moi qu'on a envoyée pour vous tromper comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parloit ainsi , on

ouvrit la porte de la clôture, & je vis deux ou trois Religieuses, qui d'un air souriant & affectueux attendoient que je fusse descendue du carrosse, & que j'entrasse dans le Couvent.

Venez ma belle enfant, venez, s'écrierent-elles; ne vous inquiétez point, vous ne serez pas fâchée d'être parmi nous. Une Tourriere approcha du carrosse, où, la tête baissée je versois un torrent de larmes.

Allons, Mademoiselle, vous plaît-il de venir, me dit-elle, en me donnant la main? Aidez-la de votre côté, ajouta-t-elle à la femme qui m'avoit conduite, & je descendis mourante.

Il fallut presque qu'elles me portassent; je fus remise pâle, interdite & sans force, entre les mains de ces Religieuses, qui de là me porterent à leur tour jusques à une chambre assez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y restai sans dire mot, toute baignée de mes larmes, & dans un état de foiblesse qui approchoit de l'évanouissement. J'avois les yeux fermés; ces filles me parloient, m'exhortoient à prendre bon courage, & je ne leur répondois que par des sanglots & par des soupirs.

Enfin je levai la tête , & jettai sur elle une vue égarée. Alors une de ces Religieuses me prenant la main , & la pressant entre les siennes.

Allons , Mademoiselle , tâchez donc de revenir à vous , me dit-elle , ne vous alarmez point , ce n'est pas un si grand malheur que d'avoir été conduite ici ; nous ne savons pas le sujet de votre douleur , mais de quoi est-il question ? ce n'est pas de mourir : c'est de rester dans une maison où vous trouverez peut-être plus de douceur & plus de consolation que vous ne pensez. Dieu n'est-il pas le maître ? Hélas ! peut-être le remercirez-vous bientôt de ce qui vous paroît aujourd'hui si fâcheux : ma fille , patience , c'est peut-être une grâce qu'il vous fait ; calmez-vous , nous vous en prions ; n'êtes-vous pas Chrétienne ? & quels que soient vos chagrins , faut-il les porter jusqu'au désespoir , qui est un si grand péché ? Hélas ! mon Dieu , nous arrive-t-il rien ici bas , qui mérite que nous vous offensions ; pourquoi tant gémir & tant pleurer , vous pouvez bien penser qu'on n'a contre vous aucune intention qui doive nous faire peur ? On nous a dit mille biens de vous , avant que vous vinssiez ; vous nous êtes annoncée comme la

fille

file du monde la plus raisonnable ; montrez-nous donc qu'on a dit vrai ; votre physionomie promet un esprit si bien fait : il n'y en a pas une de nous ici qui ne vous aime déjà , je vous assure c'est ce que nous nous sommes dites toutes tant que nous sommes , seulement en vous voyant , & si Madame n'étoit pas indisposée & dans son lit , ce seroit elle qui vous auroit reçue , tant elle étoit impatiente de vous voir , ne démentez donc point la bonne opinion qu'on nous a donnée de vous , & que vous nous avez donnée vous-même ; nous sommes innocentes de l'affliction qu'on vous cause , on nous a dit de vous recevoir , & nous vous avons reçue avec tendresse , & charmées de vous.

Hélas ! ma mere , répondis-je en jettant un soupir , je ne vous accuse de rien , je vous rends mille graces à vous & à ces Dames , de tout ce que vous pensez d'obligeant pour moi.

Et je leur dis ce peu de mots d'un air si plaintif & si attendrissant ; on a quelquefois des tons si touchans dans la douleur ; avec cela , j'étois si jeune , & parlai si intéressante , que je fis je pense , pleurer ces bonnes filles.

Elle n'a pas dîné , sans doute , dit une d'entre elles , il faudroit lui apporter quelque chose. Il n'est pas nécessaire , repris-je , & je vous en remercie , je ne mangerois point.

Mais il fut décidé que je prendrois du moins un potage , qu'on alla chercher , & qu'on apporta avec un petit dîné de Communauté , & pour dessert du fruit d'assez bonne mine.

Je refusai le tout d'abord , mais ces Religieuses étoient si pressantes , & ces personnes-là , dans leurs douces façons , ont quelque chose de si engageant , que je ne pûs me dispenser de goûter de ce potage , de manger du reste , & de boire un peu de vin & d'eau , toujours en refusant , toujours en disant je ne saurois.

Enfin , m'en voilà quitte , me voilà non pas consolée , mais du moins assez calme. A force de pleurer on tarit les larmes ; je venois de prendre un peu de nourriture , on me caressoit beaucoup , & insensiblement cette désolation à laquelle je m'étois abandonnée se relâcha ; de l'affliction , je tombai dans la tristesse ; je ne pleurai plus , je me mis à rêver.

De quelle part me vient le coup qui me frappe , me disois-je ? que pensera là-

dessus Madame de Miran ? que fera-t-elle ? n'est-ce point cette parente de mauvais augure , que j'ai vu à mon couvent , qui est cause de ce qui m'arrive ? mais comment s'y est-elle prise ? Madame de Fare n'entre-t-elle pas dans le complot ? Quel dessein a-t-on ? ma mere ne me secourera-t-elle point ? découvrira-t-elle où je suis ? Valville pourra-t-il se résoudre à me perdre ? Ne le gagnera-t-on pas lui-même ? ne lui persuadera-t-on pas de m'abandonner ? Madame de Miran n'a-t-elle consenti à rien , ou bien ne se rendra-t-elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi ? ils ne me verront plus tous deux ; on dit que l'autorité s'en mêle , mon histoire deviendra publique : ah ! mon Dieu , il n'y aura plus de Valville pour moi , peut-être plus de mere.

C'étoit ainsi que je m'entretenois ; les Religieuses qui m'avoient reçue , n'étoient plus avec moi , la cloche les avoit appelées au Chœur. Une Sœur Converse me tenoit compagnie , & disoit son chapelet , pendant que je m'occupois de ces douloureuses réflexions , que j'adoucissois quelquefois de pensées plus consolantes.

Ma mere m'aime tant , c'est un si bon cœur , elle a été jusques ici si inébran-

lable, j'ai reçu tant de témoignages de sa fermeté, est-il possible qu'elle change jamais? que ne m'a-t-elle pas dit encore la dernière fois qu'elle m'a vue? je veux finir mes jours avec toi, je ne saurois plus me passer de ma fille, & puis Valville est un si honnête homme, une âme si tendre, si généreuse; ah! Seigneur, que de détresses: qu'est-ce que tout cela deviendra? C'étoit-là par où je finissois, & c'étoit en effet tout ce que je pouvois dire.

Aux soupirs que je pouffois, la bonne Sœur Converse, tout en continuant son chapelot & sans parler, levoit quelquefois les épaules, de cet air, qui signifie qu'on plaint les gens, & qu'ils nous font quelquefois compassion.

Quelquefois aussi elle interrompoit ses prières, & me disoit: eh! mon bon Jésus ayez pitié de nous; hélas! Mademoiselle que Dieu vous console & vous soit en aide.

Mes Religieuses revinrent me trouver: eh! bien, qu'est-ce, me dirent-elles? sommes-nous un peu plus tranquilles? ah ça, vous n'avez pas vu notre Jardin, il est fort beau; Madame nous a dit de vous y mener, venez-y faire un tour, la pro-

menade dissipe ; cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde , & puis nous irons voir Madame qui est levée.

Comme il vous plaira , Mesdames , répondis-je , & je les y suivis. Nous nous y promenâmes environ trois quarts-d'heure ; ensuite nous nous rendîmes dans l'appartement de l'Abbesse ; mais ces Religieuses n'y restèrent qu'un instant avec moi , & se retirèrent insensiblement l'une après l'autre.

Cette Abbesse étoit âgée , d'une grande naissance , & me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vu de si ferein , de si posé , & en même-temps de si grave que cette physionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle étoit âgée , mais on ne remarquoit pas cela tout d'un coup ; c'étoit de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux ; on diroit que le temps les ménage , que les années ne s'y sont point appelanties , qu'elles n'y ont fait que glisser , aussi n'ont-elles laissé que des rides douces & légères.

Ajoutez à tout ce que je dis là , je ne fais quel air de dignité ou de prud'hommie monachale , & vous pourrez vous représenter l'Abbesse en question , qui étoit

grande & d'une propreté exquise. Imaginez-vous quelque chose de simple , mais d'extrêmement net & d'arrangé , qui rejaillit sur l'ame , & qui est comme une image de sa pureté , de sa paix , de sa satisfaction , & de la sagesse de ses pensées.

Dès que je fus seule avec cette Dame : Mademoiselle , asseyez-vous , je vous prie , me dit-elle. Je pris donc un siège. On me l'avoit bien dit , ajouta-t-elle , qu'on se prévient tout d'un coup en votre faveur ; il n'est pas possible , avec l'air de douceur que vous avez , que vous ne soyez extrêmement raisonnable : toutes mes Religieuses sont enchantées de vous. Dites-moi , comment vous trouvez-vous ici ?

Hélas ! Madame , lui répondis-je , je m'y trouverois fort-bien , si j'y étois venue de mon plein gré , mais je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir , & fort en peine de savoir pourquoi on m'y a mise.

Mais , me repartit-elle , n'en devinez-vous pas la raison ? ne soupçonnez-vous point ce qui en peut être la cause ? Non , Madame , repris-je ; je n'ai fait ni de mal ni d'injure à personne.

Hé bien , je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit , me répondit-elle , ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus , & ce

que je me suis chargée de vous dire à vous-même.

Il y a un homme dans le monde , homme de condition , très-riche , qui appartient à une famille des plus considérables , & qui veut vous épouser : toute cette famille en est alarmée , & c'est pour l'en empêcher qu'on a cru devoir vous soustraire à sa vue. Non pas que vous ne soyez une fille très-sage & très-vertueuse ; de ce côté-là on vous rend pleine justice : ce n'est pas là-dessus qu'on vous attaque , c'est seulement sur une naissance qu'on ne connoît point & dont vous savez tout le malheur : ma fille , vous avez affaire à des parens puissans , qui ne souffriront point un pareil mariage. S'il ne falloit que du mérite , vous auriez lieu d'espérer que vous leur conviendriez mieux qu'une autre , mais on ne se contente pas de cela dans le monde. Toute estimable que vous êtes , ils n'en rougiroient pas moins de vous voir entrer dans leur alliance ; vos bonnes qualités n'en rendroient pas votre mari plus excusable : on ne lui pardonneroit jamais une épouse comme vous ; ce seroit un homme perdu dans l'estime publique. J'avoue qu'il est fâcheux que le monde pense ainsi , mais dans le fond on n'a pas tant de tort. La

différence des conditions est une chose nécessaire dans la vie , & elle ne subsisteroit plus , il n'y auroit plus d'ordre , si on permettoit des unions aussi inégales que le seroit la vôtre : on peut dire même aussi monstrueuse , ma fille ; car entre nous , & pour vous aider à entendre raison , songez un peu à l'état où Dieu a permis que vous soyez , & à toutes ses circonstances ; examinez ce que vous êtes & ce qu'est celui qui veut vous épouser ; mettez-vous à la place des parens , je ne vous demande que cette petite réflexion-là.

Eh ! Madame , Madame , & moi je vous demande quartier là-dessus , lui dis-je de ce ton naïf & hardi qu'on a quelquefois dans une grande douleur ; je vous assure que c'est un sujet sur lequel il ne me reste plus de réflexions à faire , non plus que d'humiliations à essuyer. Je ne fais que trop ce que je suis , je ne l'ai caché à personne : on peut s'en informer , je l'ai dit à tous ceux que le hasard m'a fait connoître. Je l'ai dit à M. de Valville qui est celui dont vous parlez ; je l'ai dit à Madame de Miran sa mere ; je lui ai représenté toutes les miseres de ma vie , de la manière la plus forte & la plus capable de les rebuter ; je leur en ai fait le portrait

le plu
& l'i
berce
partie
des
route
étend
me
m'on
pauv
l'aba
que
vien
les a
que
davi
dige
bon
que
épa
n'y
il n
de
mo
tou
de
lai
dé
ch

le plus dégoûtant ; j'y ai tout mis , Madame , & l'infortune où je suis tombée dès le berceau , au moyen de laquelle je n'appartiens à personne , & la compassion que des inconnus ont eue de moi dans une route où mon pere & ma mere étoient étendus morts , la charité avec laquelle ils me prirent chez eux , l'éducation qu'ils m'ont donnée dans un village , & puis la pauvreté où je suis restée après leur mort , l'abandon où je me suis vue , les secours que j'ai reçus d'un honnête homme qui vient de mourir aussi , ou bien si l'on veut , les aumônes qu'il m'a faites , car c'est ainsi que je me suis expliquée pour m'humilier davantage , pour mieux peindre mon indigence , pour rendre M. de Valville plus honteux de l'amour qu'il avoit pour moi ; que veut-on de plus ? Je ne me suis point épargnée ; j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a , de peur qu'on ne s'y trompât : il n'y a peut-être personne qui eût la cruauté de me traiter aussi mal que je l'ai fait moi-même ; & je ne comprends pas , après tout ce que j'ai avoué , comment Madame de Miran & M. de Valville ne m'ont pas laissée - là. Je devois les faire fuir , Je défierois qu'on imaginât une personne plus chétive que je me la suis rendue. Ainsi il

n'y a plus rien à m'objecter à cet égard ; on ne sauroit me mettre plus bas , & les répétitions ne serviroient plus qu'à accabler une fille si affligée , si à plaindre & si infortunée. Et vous , Madame , qui êtes Abbessé & Religieuse , vous n'avez point d'autre parti à prendre que d'avoir pitié de moi , & que de refuser d'être de moitié avec les personnes qui me persécutent , & qui me font un crime d'un amour dont il n'a pas tenu à moi de guérir M. de Valville , & qui est plutôt un effet de la permission de Dieu , que de mon adresse & de ma volonté. Si les hommes sont si glorieux , ce n'est pas à une Dame aussi pieuse & aussi charitable que vous , à approuver leur mauvaise gloire ; & s'il est vrai aussi que j'aie beaucoup de mérite , ce que je n'ai pas la hardiesse de croire , vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. M. de Valville qui est un homme du monde , ne m'en a pas demandé davantage ; il s'est bien contenté de cela. Madame de Miran , qui est généralement aimée & estimée , qui a un rang à conserver aussi-bien que ceux qui me nuisent , & qui n'aimeroit pas plus à rougir qu'eux , s'en est contentée de même , quoique j'aie fait tout mon possible , afin qu'elle ne s'en

contentât point. Elle le fait ; cependant la mere & le fils pensent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur résiste, que je refuse ce qu'ils m'offrent , sur-tout quand je leur ai donné moi-même tout mon cœur , & que ce n'est ni leurs richesses ni leur rang que j'estime, mais seulement leur tendresse ? D'ailleurs, ne sont-ils pas les maîtres ? Ne savent-ils pas ce qu'ils font ? Les ai-je trompés ? Ne fais-je pas que c'est trop d'honneur pour moi ? On ne m'apprendra rien là-dessus, Madame ; ainsi, au nom de Dieu, n'en parlons plus. Je suis la dernière de toutes les créatures de la terre en naissance ; je ne l'ignore pas, en voilà assez : ayez seulement la bonté de me dire à présent qui sont les gens qui m'ont mise ici, & ce qu'ils prétendent par la violence avec laquelle ils en usent aujourd'hui contre moi.

Ma chere enfant, me répondit l'Abbesse en me regardant avec amitié, à la place de Madame de Miran, je crois que je penserois comme elle : j'entre tout-à-fait dans vos raisons, mais ne le dites pas.

A ce discours, je lui pris la main que je baisai, & cette action parut lui plaire & l'attendrir.

Je suis bien éloignée de vouloir vous

chagriner , ma fille , continua-t-elle ; je ne vous ai parlé , comme vous venez de l'entendre , qu'à cause qu'on m'en a priée , & avant que vous vinssiez , je ne vous imaginois pas telle que vous êtes , il s'en faut de beaucoup ; je m'attendois à vous trouver jolie , & peut-être spirituelle , mais ce n'étoit-là ni l'esprit , ni les graces , & encore moins le caractère que je me figurais : vous êtes digne de la tendresse de Madame de Miran & de sa complaisance pour les sentimens de son fils ; en vérité très-digne. Je ne connois point cette Dame , mais ce qu'elle fait pour vous , me donne une grande opinion d'elle , & elle ne peut être elle-même qu'une femme d'un très-grand mérite.

Que tout ce que je vous dis-là ne vous passe point , je vous le répète , ajouta-t-elle en me voyant pleurer de reconnoissance & venons au reste.

C'est par un ordre supérieur que vous êtes ici , & voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer , ou à rester dans notre maison , c'est-à-dire à y prendre le voile , ou de consentir à un autre mariage.

Je souhairois que le premier parti vous

plû

plû
le
mo
vou
auss
&
vou
on
d'e
seri
pou
C
peu
sacr
de
ni l
la pa
c'est
un n
l'ére
en
parl
don
que
vous
M
n'ap
V
prom
T

plût , je vous l'avoue sincèrement , & je le souhaiterois autant pour vous que pour moi , à qui l'acquisition d'une fille comme vous feroit grand plaisir ; & d'où vient aussi pour vous ? C'est que vous êtes belle , & que dans le monde avec la beauté que vous avez , & quelque vertueuse qu'on soit , on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres ; & qu'enfin vous seriez ici en toute sûreté & pour vous & pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut-on tirer de sa beauté , que de la consacrer à Dieu , qui vous l'a donnée , & de qui vous n'éprouverez ni l'infidélité ni le mépris que vous avez à craindre de la part des hommes & de votre mari même ? c'est souvent un malheur que d'être belle , un malheur pour le temps , un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en religieuse ? point du tout , je vous parle le langage de la raison , un langage dont la vérité se justifie tous les jours , & que la plus saine partie des gens du siècle vous tiendroient eux-mêmes.

Mais je ne vous le dis qu'en passant , & je n'appuie point là-dessus.

Voilà donc les deux choses que j'ai promis de vous proposer aujourd'hui ; &

dès ce soir on doit venir savoir votre réponse : consultez-vous , ma chere enfant , voyez ce qu'il faut que je dise , & quelle parole je donnerai pour vous , car on demande votre parole sur l'un ou sur l'autre de ces deux partis , sous peine d'être dès demain transférée ailleurs , & même bien loin de Paris , si vous ne répondiez-pas : ainsi dites-moi , voulez - vous être Religieuse , aimez - vous mieux être mariée ?

Hélas ! ma mere , ni l'un ni l'autre , répartis-je , je ne suis pas en état de m'offrir à Dieu de la maniere dont on me le propose , & vous ne me le conseillerez pas vous même , le cœur , comme je l'ai , plein d'une tendresse , ou plutôt d'une passion qui n'a à la vérité que des vues légitimes , & qui je crois , est innocente aujourd'hui , mais qui cesseroit de l'être , dès que je serois engagée par des vœux ; aussi ne m'engagerois-je point , le Ciel m'en préserve , je ne suis pas assez heureuse pour le pouvoir : à l'égard du mariage auquel on prétend que je consente , qu'on me laisse du temps pour réfléchir là-dessus.

On ne vous en laisse point ma fille , me répondit l'Abbesse , & c'est une affaire qu'on veut se hâter de conclure :

vous devez être mariée en très-peu de jours , ou vous résoudre à sortir de Paris , pour être conduite on ne m'a dit où : & si vous m'en croyiez , mon avis seroit que vous promissiez de prendre le mari en question , à condition que vous le verrez auparavant , que vous saurez quel homme c'est , de quelle part il vient , qu'elle est sa fortune ; & que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épousiez : ce sont de ces choses qu'on ne peut , ce me semble , vous refuser , quelque envie qu'on ait d'aller vite ; vous y gagnerez du tems , eh ! que fait-on ce qui peut arriver dans l'intervalle.

Vous avez raison Madame , lui dis-je en soupirant , c'est-là cependant une bien petite ressource ; mais n'importe , il n'y a donc qu'à dire que je consens au mariage , pourvû qu'on m'accorde tout ce que vous venez de dire : peut-être quelque événement favorable me délivrera-t-il de la persécution que j'éprouve

Nous en étions-là , quand une Sœur avertit l'Abbesse , qu'on l'attendoit à son Parloir. Ce pourroit bien être de vous dont il est question , ma fille , me dit-elle ; je soupçonne que c'est votre réponse qu'on vient savoir ; en tout cas , nous nous

reverrons tantôt , j'ai de bonnes intentions pour vous , ma chere enfant , soyez-en persuadée.

Elle me quitta là-dessus , & je revins dans la chambre où j'avois dîné ; j'y entrai le cœur mort : je suis sûre que je n'étois pas reconnoissable ; j'avois l'esprit bouleversé , c'étoit de ces accablemens où l'on est comme imbécille.

Je fus bien une heure dans cet état ; j'entendis ensuite qu'on ouvroit ma porte ; on entra , je regardois qui c'étoit , ou plutôt j'ouvris les yeux , & ne disois mot ; on me parloit , je n'entendois pas : hem ! quoi , que voulez-vous ? voilà tout ce qu'on pouvoit tirer de moi. Enfin , on me répéta si souvent que l'Abbesse me demandoit , que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompois pas , me dit-elle ; d'aussi loin qu'elle m'apperçut ; c'est de vous dont il s'agissoit , & j'augure bien de ce qui va se passer. J'ai dit que vous acceptiez le parti du mariage , & demain entre onze heures & midi on enverra un carrosse qui vous menera dans une maison où vous verrez & le mari qu'on vous destine , & les personnes qui vous le proposent : j'ai tâché par tous les dis-

cours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez, & j'espère qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu, ma fille; tous les événemens dépendent de sa providence, & si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurois volontiers offert d'envoyer avertir Madame de Miran que vous êtes ici; mais quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé que je ne me mêlerois de rien; j'en ai moi-même donné parole, & j'en suis très fâchée.

Une Religieuse qui vint alors, abrégéa notre entretien, & je retournai dans le jardin un peu moins abbatue que je ne l'avois été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pensées; je m'arrangeai sur la conduite que je tiendrois dans cette maison où l'on devoit me mener le lendemain; je méditai ce que je dirois, & je trouvois mes raisons si fortes, qu'il me sembloit impossible qu'on ne s'y rendit pas, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il est vrai que les petits arrangemens qu'on prend d'avance sont assez souvent inutiles, & que c'est la maniere dont les

choses tournent , qui décide de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait en pareilles occasions ; mais ces sortes de préparations vous amusent & vous soulagent ; on se flatte de gagner son procès , pendant qu'on fait son plaidoyer , cela est naturel , & le temps se passe.

Il me venoit encore d'autres idées. Du Couvent à la maison où l'on me transfere il y aura du chemin , me disois-je : eh ! mon Dieu , si vous permettiez que Valville ou Madame de Miran rencontraient le carrosse où je serai , ils ne manqueraient pas de crier qu'on arrêât , & si ceux qui me meneront ne le vouloient pas , de mon côté je crierois , je me débattrois , je ferois du bruit , & au pis aller mon Amant & ma mere pourroient me suivre , & voir où l'on me conduira.

Voyez , je vous prie , à quoi l'on va penser dans de certaines situations. Il n'y a point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine , point de chimere agréable ou fâcheuse qu'on ne se forge.

Aussi en supposant même que je rencontraisse ma mere ou son fils , étoit-il bien sûr qu'ils crieroient qu'on arrêât , pensois-je en moi-même , ne fermeront-ils pas les yeux , ne feront-ils point semblant de ne me

pas voir ? Eh ! Seigneur , s'ils avoient donné les mains à mon enlèvement ; si sa famille à force de représentations , de prieres , de reproches , leur avoit persuadé de se dédire ? Les maximes ou les usages du monde me sont si contraires ; les grands sentimens se soutiennent si difficilement , & le misérable orgueil des hommes veut qu'on fasse si peu de cas de moi , il est si scandalisé de ma misere , & là-dessus je recommençois à pleurer , & un moment après à me flatter. Mais j'oubliois un article de mon récit.

C'est qu'en rentrant sur le soir dans ma chambre au sortir du jardin où je m'étois promenée , je vis mon coffre (car je n'avois point encore d'autre meuble) qui étoit sur une chaise , & qu'on avoit apporté de mon autre Couvent.

Vous ne sauriez croire de quel nouveau trouble il me frappa ; mon enlèvement m'avoit , je pense , moins contristée , les bras m'en tomberent.

Comment , m'écriai-je , ceci est donc bien sérieux ? car jusqu'alors je n'avois pas fait réflexion que mes hardes me manquoient , & quand j'y aurois songé , je n'aurois eu garde de les demander ; il n'y a point d'extrémité que je n'eusse plutôt soufferte.

Quoiqu'il en soit, dès que je les vis ; mon malheur me parut sans retour. M'apporter jusqu'à mon coffre, il n'y a donc plus de ressource ? vous eussiez dit que tout le reste n'étoit encore rien en comparaison de cela ; ce malheureux coffre en signifioit cent fois davantage ; il décidoit, & il m'accabla ; ce fut un trait de rigueur qui me laissa sans réplique.

Allons, me dis-je, voilà qui est fait, tout le monde est d'accord contre moi ; c'est un adieu éternel qu'on me donne, il est certain que ma mere & son fils sont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirois si affirmativement cette conséquence. Il faudroit vingt pages pour vous l'expliquer : ce n'étoit pas ma raison, c'étoit ma douleur qui concluoit ainsi.

Dans les circonstances où j'étois, il y a des choses qui ne sont point importantes en elles-mêmes, mais qui sont tristes à voir au premier coup-d'œil, qui ont une apparence effrayante, & c'est par-là qu'on les saisit quand on a l'ame déjà disposée à la crainte.

On m'apporte mes hardes, on ne veut donc plus de moi, on rompt donc tout commerce, il est donc résolu qu'on ne me

verr
pou
que
j'avo
O
mett
mes
en f
simp
j'aur
Q
crue
toute
C
non
l'heu
verti
mier
on r
qui
me
Je
Bon
vous
elle
s'en
n'au
ceci
place

verra plus : voilà dequoi cela avoit l'air, pour une personne déjà aussi découragée que je l'étois, & ce n'auroit rien été si j'avois raisonné.

On m'enleve d'une maison pour me mettre dans une autre, il falloit bien que mes hardes me suivissent ; le transport qu'on en faisoit n'étoit qu'une conséquence toute simple de ce qui m'arrivoit : voilà ce que j'aurois pensé si j'avois été de sang froid.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit cruelle, & le lendemain le cœur me battit toute la matinée.

Ce carrosse que l'Abbesse m'avoit annoncé, fut dans la cour précisément à l'heure qu'elle m'avoit dire. On vint m'avertir ; je descendis tremblante, & le premier objet qui s'offrit à mes yeux, quand on m'ouvrit la porte, ce fut cette femme qui m'avoit enlevée de mon couvent pour me mener dans celui-ci.

Je lui fis un petit salut assez indifférent. Bon jour, Mademoiselle Marianne ; vous vous passeriez bien de me revoir, me dit-elle, mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au surplus, je pense que vous n'aurez pas lieu d'être mécontente de tout ceci, & je voudrois bien être à votre place, moi qui vous parle : à la vérité,

je ne suis ni si jeune , ni si jolie que vous , c'est ce qui fait la différence.

Et nous étions déjà dans le carrosse pendant qu'elle me parloit ainsi.

Vous savez donc quelque chose de ce qui me regarde , lui dis-je ? Hé mais , oui , me répondit-elle , j'en ai entendu dire quelques mots par-ci par-là ; il s'agit d'un homme d'importance qu'on ne veut point que vous épousiez , n'est-ce pas ?

A peu-près , repris-je : hé bien , me répartit-elle , ôtez que vous êtes peut-être entêtée de ce jeune homme qu'on vous refuse , par ma foi je ne trouve point que vous ayiez tant à vous plaindre. On dit que vous n'avez ni pere ni mere , & qu'on ne fait ni d'où vous venez , ni qui vous êtes ; on ne vous en fait point un reproche , ce n'est pas votre faute ; mais entre nous , qu'est-ce qu'on devient avec cela ? On reste sur le pavé : on vous en montrera mille comme vous qui y sont ; cependant il n'en est ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un Amant qui est trop grand Seigneur pour être votre mari , mais en revanche on vous en donne un autre que vous n'auriez jamais eu , & dont une belle & bonne fille de Bourgeois s'accommoderoit à merveille : je n'en trouverai pas un pareil ,

moi, qui ai pere & mere, oncle & tante, & tous les parens, tous les coulins du monde, & il faut que vous soyiez née coëffée. Je vous en parle savamment, au reste, car j'ai vu le mari dont il s'agit; c'est un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vraiment fort joli garçon, fort bien fait. Je ne sai pas son bien, mais il a de si bonnes protections qu'il n'en a que faire, & il ira loin. Je ne dis pas qu'à son tour il ne soit fort heureux de vous avoir, mais cela n'empêche pas que ce ne soit une fortune & un très-bon établissement pour vous

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, sans vouloir disputer avec elle. Mais pourriez-vous m'apprendre qui sont les gens chez qui vous me menez, & à qui je vais parler?

Oh! reprit-elle, ce sont des personnes de très-grande importance, vous êtes en de bonnes mains: nous allons chez Madame de qui est une parente de la famille de votre premier Amant. Or, cette Dame qu'elle me nommoit, n'étoit, s'il vous plaît, que la femme du Ministre, & je devois paroître devant le Ministre même, ou pour mieux dire, j'allois chez lui; jugez à quelles fortes parties j'avois

affaire, & s'il me restoit la moindre lueur d'espérance dans ma disgrâce.

Je vous ai dit que j'avois imaginé que Madame de Miran ou son fils pourroient me rencontrer en chemin; mais quand même ce hasard-là me seroit arrivé, il me seroit devenu bien inutile, par la précaution que prit la femme qui avoit apparemment les ordres: il y avoit des rideaux tirés sur les glaces du carrosse, de façon que je ne pouvois ni voir ni être vue.

Nous arrivâmes, & on nous arrêta à une porte de derriere qui donnoit dans un vaste jardin que nous traversâmes, & dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc, en attendant, me dit-elle, qu'elle eût été savoir s'il étoit temps que je me présentasse.

A peine y avoit-il un demi-quart-d'heure que j'étois seule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maison, & qui, en m'abordant d'un air de politesse subalterne & domestique, me dit:

Ne vous impatientez pas, Mademoiselle, M. de (& ce fut le Ministre qu'elle me nomma), est enfermé avec quelqu'un, & on viendra vous chercher dès qu'il aura fast.

Alors,

Alors, par une allée qui rentroit dans celle où nous étions, vint un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure assez passable, vêtu fort uniment, mais avec propreté, qui nous salua, & qui feignit aussitôt de se retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avoit abordée, Mademoiselle attend qu'on la vienne prendre, je n'ai pas le temps de rester avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie; la commission est bien agréable, comme vous voyez, aussi vous suis-je bien obligé de me la donner, reprit-il, en s'approchant d'un air plus révérencieux que galant.

Ah ça, dit la femme, je vous laisse donc, Mademoiselle. C'est un de nos amis au moins, ajouta-t-elle, sans quoi je ne m'en irois pas, & son entretien vaut bien le mien: là-dessus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie, me dis-je en moi-même, & pourquoi cette femme me laisse-t-elle?

Ce jeune homme me parut d'abord assez interdit, & il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau temps du

monde, & cette allée-ci est charmante ; c'est comme si on étoit à la campagne. Oui, répartis-je, & puis la conversation tomba : je ne m'embarraffois gueres de ce qu'elle deviendrait.

Apparemment qu'il cherchoit comment il la releveroit, & le seul moyen dont il s'avisa pour cela, ce fut de tirer sa tabatiere, & puis me la présentant ouverte : Mademoiselle en usc-t-elle, me dit-il ? Non, Monsieur, répondis-je ; & le voilà encore à ne savoir que dire. Les monosyllabes dont j'usois pour parler comme lui, n'étoient d'aucune ressource. Comment faire ?

Je touffai : Mademoiselle est-elle enrhumée ? Ce temps-ci cause beaucoup de rhumes. Hier il faisoit froid, aujourd'hui il fait chaud, & ces changemens de tems n'accommodent pas la santé : cela est vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque temps qu'il fasse, je ne suis point sujet aux rhumes ; je ne connois pas ma poitrine, rien ne m'incommode.

Tant mieux, lui dis-je. Quant à vous, Mademoiselle, me repartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur visage du monde, aussi-bien que le plus beau.

Monsieur , vous êtes bien honnête , lui répondis-je. Oh ! c'est la vérité. Paris est bien grand , reprit-il , mais il n'y a certainement pas beaucoup de personnes qui puissent se vanter d'être faite comme Mademoiselle , ni d'avoir tant de graces.

Monsieur , lui dis-je , voilà des complimens que je ne mérite point : je ne me pique pas de beauté , & il n'est pas question de moi , s'il vous plaît. Mademoiselle , je dis ce que je vois , & il n'y a personne à ma place qui ne vous en dît autant & davantage , reprit-il : vous ne devez pas vous fâcher d'un discours qu'il vous est impossible d'empêcher , à moins que vous ne vous cachiez , & ce seroit grand dommage , car il est certain qu'il n'y a point de Dame qui soit si digne d'être considérée. En mon particulier , je me tiens bien heureux de vous avoir vue , & encore plus heureux si cette occasion qui m'est si favorable , me procuroit le bonheur de vous revoir & de vous présenter mes services.

A moi , Monsieur , qui ne vous trouve ici que par hasard , & qui , suivant toute apparence , ne vous retrouverai de ma vie ?

Hé , pourquoi de votre vie , Mademoiselle , reprit-il ? c'est selon votre volonté ,

cela dépend de vous ; & si ma personne ne vous étoit pas délagréable, voici une rencontre qui pourroit avoir bien des suites ; il ne tiendra qu'à vous que nous ayions fait connoissance ensemble pour toujours, &, pour ce qui est de moi, il n'y a pas à douter que je le souhaite ; il n'y a rien à quoi j'aspire tant ; c'est ce que la sincere inclination que je me sens pour vous, m'engage à vous dire. Il est vrai qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoiselle, & vous me direz que c'est avoir le cœur pris bien promptement ; mais c'est le mérite & la physionomie des gens qui regle cela. Certainement, je ne m'attendois pas à tant de charmes, & puisque nous sommes sur ce sujet, je prendrai la liberté de vous assurer que tout mon desir est d'être assez fortuné pour vous convenir, & pour obtenir la possession d'une aussi charmante personne que Mademoiselle.

Comment, Monsieur, repris-je, négligeant de répondre à d'aussi pesantes & d'aussi grossieres protestations de tendresse, vous ne vous attendiez pas, dites-vous, à tant de charmes ? Est-ce que vous avez su que vous me verriez ici ? En étiez-vous averti ?

Oui, Mademoiselle, me repartit-il; ce n'est pas la peine de vous tenir plus longtemps en suspens : c'est de moi dont Mademoiselle Cathos vous a entretenue en vous amenant ; elle vient de me le dire. Quoi ! m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, Monsieur ?

C'est justement votre serviteur, me dit-il ; ainsi vous voyez bien que j'ai raison, quand je dis que notre connoissance durera longtemps, si vous en êtes d'avis ; c'étoit tout exprès que je me promenois dans le jardin, & on ne m'a laissé avec vous, qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir. On m'avoit bien promis que je verrois une très-aimable Demoiselle, mais j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit, d'où il arrive que ce sera avec un tendre amour que je me marierai aujourd'hui, & non pas par raison & par intérêt, comme je le croyois. Oui, Mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime ; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous, je n'en ai point vu de pareilles, & c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant : car, quoique j'aie bien fréquenté des Demoiselles, je n'ai encore été amoureux d'aucune ; aussi

êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres, & c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit. Vous êtes bien mon fait, il n'y a plus qu'à savoir si je suis le vôtre. Au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquerir de mon humeur & de mon caractère, je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports. Je ne suis ni joueur ni débauché; je me vante d'être rangé, je ne songe qu'à faire mon chemin; à cette heure que je suis garçon, & ne serai pas pis quand je serai en ménage; au contraire, une femme & des enfans vous rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultés présentes, elles ne sont pas bonnement bien considérables: mon pere a un peu mangé, un peu trop aimé la joie, ce qui n'enrichit pas une famille: d'ailleurs, j'ai un frere & une sœur, dont je suis l'aîné, à la vérité, mais c'est toujours trois parts au lieu d'une. On me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage, mais ce n'est pas cela que je regarde; le principal est qu'on me gratifie à présent d'une bonne place, & qu'on va me mettre dans les affaires dès que notre contrat sera signé, sans compter que depuis trois ans je n'ai pas laissé que de faire quelques pe-

tites épargnes sur mes appointemens d'un petit emploi que j'ai, & qu'on me change contre un plus fort. Ainsi, comme vous voyez, nous serions bientôt à notre aise avec la protection que j'ai; c'est ce que vous saurez de la propre bouche de M. de (il parloit du Ministre); car je ne vous dis rien que de vrai, ma chere Demoiselle, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il voulut baiser.

Le cœur m'en souleva : doucement, lui dis-je avec un dégoût que je pus dissimuler; point de gestes, s'il vous plaît; nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, Monsieur? Qui je suis, Mademoiselle, me répondit-il d'un air confus, & pourtant piqué? J'ai l'honneur d'être le fils du pere nourricier de Madame (il me nomma la femme du Ministre), ainsi elle est ma sœur de lait, rien que cela. Ma mere a une pension d'elle, ma sœur la sert actuellement en qualité de premiere fille de chambre; elle nous aime tous, & elle veut avoir soin de ma fortune.

Voilà qui je suis, Mademoiselle : y a-t-il rien là-dedans qui vous choque? Est-ce que le parti n'est pas de votre goût?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe gueres

à me marier. C'est peut-être que je vous déplaïs , me repartit-il. Non , lui dis-je ; mais si j'épouse jamais quelqu'un , je veux du moins l'aimer , & je ne vous aime point encore ; nous verrons dans la suite. Tant pis , c'est l'effet de mon malheur , me répondit-il : ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme ; il n'y a pas encore plus de huit jours qu'on parla d'une , qui aura beaucoup de bien d'une tante , & qui d'ailleurs a pere & mere.

Et moi , Monsieur , lui dis-je , je suis orpheline , & vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela , Mademoiselle , & ce n'est pas à quoi je songe , mais véritablement je ne me serois pas imaginé que vous eussiez eu tant de mépris pour moi , me dit-il ; j'aurois cru que vous y prendriez un peu plus garde , eu égard à l'occurrence où vous êtes , qui est naturellement assez fâcheuse , & pas des plus favorables à votre établissement. Excusez si je vous en parle , mais c'est par bonne amitié , & en maniere de conseil : il y a des occasions qu'il ne faut pas laisser aller , principalement quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près , & qui ne sont pas plus les difficiles que moi. En cas de mariage , il n'y a personne qui

ne soit bien aise d'entrer dans une famille ; moi , je m'en passe , c'est ce qu'il y a à considérer.

Ah ! Monsieur , lui dis-je avec un geste d'indignation , vous me tenez-là un étrange discours , & votre amour n'est gueres poli ; laissons cela , je vous prie.

Pardi , Mademoiselle , comme il vous plaira , me répondit-il , en se levant , je n'en ferai ni pis ni mieux ; & avec votre permission , il n'y a pas de quoi être si fiere ; si ce n'est pas vous , j'en suis bien mortifié , mais ce fera une autre : on a cru vous faire plaisir , & point de tort. A l'exception de votre beauté que je ne dispute pas , & qui m'a donné dans la vue , je ne fais pas qui y perdra le plus de nous deux ; je n'ai chicané sur rien , quoiqué tout vous manque ; je vous aurois estimée , honorée , & chérie ni plus ni moins ; & dès que cela ne vous accommode pas , je prends congé de Mademoiselle , & je reste bien son très-humble serviteur.

Monsieur , lui dis-je , je suis votre servante. Là-dessus , il fit quelques pas pour s'en aller ; & puis revenant à moi.

Au surplus , Mademoiselle , je songe que vous êtes seule , & si en attendant

qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut vous être bonne à quelque chose, je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille graces, Monsieur, lui répondis-je la larme à l'œil, non pas de ce qu'il me quittoit, comme vous pouvez penser, mais de la douleur de me voir livrée à d'aussi mortifiantes aventures.

Ce n'est peut-être pas moi qui es cause que vous pleurez, Mademoiselle, ajouta-t-il, je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner: non Monsieur, repris-je, je ne me plains point de vous, & ce n'est pas la peine que vous restiez; car voici la personne qui m'a amenée ici & qui arrive.

En effet, je voyois venir de loin Mademoiselle Cathos; (c'étoit ainsi qu'il l'avoit appelée,) & soit qu'il ne voulut pas l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je faisois à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât, & prit même un chemin différent du sien, pour ne la pas rencontrer.

Pourquoi donc Monsieur Villot vous quitte-t-il, me dit cette femme en m'abordant, est-ce que vous l'avez renvoyé?

Non
que
Eh b
riann
garço
quan
savez
Dieu
grace
nous
Je
dre,
tuati
N
mens
où f
cepe
étoit
ving
l'aut
l'air
près
A
fem
que
une
aprè
M
qu'e

Non repris-je , c'est que vous veniez , & que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien ! répartit-elle , Mademoiselle Marianne , n'est-il pas vrai que c'est un garçon bien fait , vous ai-je trompée ? quand vous n'auriez pas les disgraces que vous savez , en demanderiez-vous un autre , & Dieu ne vous fait-il pas une grande grace ? Allons , partons , ajouta-t-elle , on nous attend.

Je me levai tristement sans lui répondre , & la suivis , Dieu fait dans quelle situation d'esprit.

Nous traversâmes de longs appartemens , & nous arrivâmes dans une salle où se tenoit une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes , dont l'une étoit un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans , d'une figure fort noble ; l'autre un homme plus âgé , qui avoit l'air d'un officier , & qui s'entretenoient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici , me dit la femme qui me conduisoit , je vais avertir que vous êtes là. Elle entre aussi-tôt dans une chambre dont elle ressortit un moment après.

Mais pendant ce court espace de temps qu'elle m'avoit laissée seule , le jeune

homme en question avoit discontinué son entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont-là de ces choses qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soyons plongées, notre vanité fait toujours ses fonctions; elle n'est jamais en défaut, & la gloire de nos charmes est une affaire à part dont rien ne nous distrait.

J'entendis même que ce jeune homme disoit à l'autre, du ton d'un homme qui admire : avez-vous jamais rien vu de si aimable ?

Je baissai les yeux, & je détournai la tête, mais ce fut toujours une petite douceur que je ne négligeai point de goûter, chemin faisant, & qui n'interrompit point mes tristes pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable dont on sent l'odeur en passant.

Entrons, me dit la femme qui venoit de sortir de la chambre. Je la suivis, & les deux hommes entrèrent avec nous. J'y trouvai cinq ou six Dames & trois Messieurs, dont deux me parurent gens de robe, & l'autre d'épée. M. Villot (vous savez

savez qui c'est) y étoit aussi à côté de la porte, où il se tenoit comme à quartier & dans une humble contenance.

Je dis trois Messieurs, je n'en comptois pas un quatrième, quoique le principal, puisqu'il étoit le maître de la maison, ce que je conjecturai en le voyant sans chapeau. C'étoit le Ministre même, & ma conductrice me le confirma.

Mademoiselle, c'est devant M. de... que vous êtes, me dit-elle. Et elle me le nomma.

C'étoit un homme âgé, mais grand, d'une belle figure & de bonne mine, d'une physionomie qui vous rassuroit en la voyant, qui vous calmoit, qui vous remplissoit de confiance, & qui étoit comme un gage de la bonté qu'il auroit pour vous & de la justice qu'il alloit vous rendre.

C'étoit de ces traits que le temps a moins vieillis qu'il ne les a rendus respectables. Figurez-vous un visage qu'on aime à voir, sans songer à l'âge qu'il a; on se plaisoit à sentir la vénération qu'il inspiroit: la santé même qu'on y voyoit, avoit quelque chose de vénérable; elle y paroissoit encore moins l'effet du tempérament que le fruit de la sagesse, de

la sérénité & de la tranquillité de l'ame.

Cette ame y faisoit rejaillir la douceur de ses mœurs ; elle y peignoit l'aimable & consolante image de ce qu'elle étoit ; elle l'embellissoit de toutes les graces de son caractère, & ces graces-là n'ont point d'âge.

Tel étoit le Ministre devant qui je parus : je ne vous parlerai point de ce qui regarde son ministère, ce seroit une matiere qui me passe.

Je vous dirai seulement une chose que j'ai moi-même entendu dire.

C'est qu'il y avoit dans sa façon de gouverner un mérite bien particulier, & qui étoit jusqu'alors inconnu dans tous les Ministres.

Nous en avons eu dont le nom est pour jamais consacré dans nos histoires ; c'étoient de grands hommes, mais qui, durant leur ministère, avoient eu soin de tenir les esprits attentifs à leurs actions, & de paroître toujours suspects d'une profonde politique : on les imaginoit toujours entourés de mystères ; ils étoient bien aises qu'on attendît d'eux de grands coups, même avant qu'ils les eussent faits ; que dans une affaire épineuse, on pensât qu'ils seroient habiles, même avant qu'ils le fussent.

C'étoit-là une opinion flatteuse dont ils faisoient en sorte qu'on les honorât : industrie superbe, mais que leur succès rendoient à la vérité bien pardonnables.

En un mot, on ne favoit point où ils alloient, mais on les voyoit aller : on ignoroit où tendoient leurs mouvemens, mais on les voyoit se remuer, & ils se plaisoient à être vus, & ils disoient : regardez-moi.

Celui-ci, au contraire, disoit-on, gouvernoit à la maniere des sages dont la conduite est douce, simple, sans faste, & défintéressée pour eux-mêmes, qui songent à être utiles, & jamais à être vantés; qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles, ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime, se confondent avec leurs actions les plus ordinaires. Rien ne les distingue en apparence, on n'a point eu de nouvelle du travail qu'elles ont coûté ; c'est un génie sans ostentation qui les a conduites ; il a tout fait pour elles, & rien pour lui : d'où il

arrive que ceux qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contents que surpris : il n'y a que les gens qui pensent qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mene.

Il en étoit de même à l'égard du Ministre dont il est question. Falloit-il surmonter des difficultés presque insurmontables, remédier à tel inconvénient presque sans remède, procurer une gloire, un avantage, un bien nécessaire à l'Etat ; rendre traitable un ennemi qui l'attaquoit, & que sa douceur, que l'embarras des temps où il se trouvoit, ou que la modestie de son ministère abusoit, il faisoit tout cela ; mais aussi discrètement, aussi uniment, avec aussi peu d'agitation qu'il faisoit tout le reste : c'étoient des mesures si paisibles, si imperceptibles ; il se soucioit si peu de vous préparer à toute l'estime qu'il alloit mériter, qu'on eût pu oublier de le louer malgré toutes ses actions louables.

C'étoit comme un pere de famille qui veille au bien, au repos & à la considération de ses enfans, qui les rend heureux sans leur vanter les soins qu'il se donne pour cela, parce qu'il n'a que faire de leur éloge : les enfans de leur côté n'y

prennent pas trop garde , mais ils l'aiment.

Et ce caractere une fois connu dans un Ministre , est bien neuf & bien respectable ; il donne peu d'occupation aux curieux , mais beaucoup de confiance & de tranquillité aux Sujets.

A l'égard des Etrangers , ils regardoient ce Ministre-ci comme un homme qui aimoit la justice , & avec qui ils ne gagneroient rien à ne la pas aimer eux-mêmes ; il leur avoit appris à régler leur ambition , & à ne craindre aucune mauvaise tentative de la sienne : voilà comme on parloit de lui. Revenons , nous sommes dans la chambre.

Entre toutes les personnes qui nous entouraient , & qui étoient au nombre de sept ou huit , tant hommes que femmes , quelques-unes sembloient ne me regarder qu'avec curiosité , quelques autres d'un air railleur & dédaigneux ; de ce dernier nombre étoient les parens de Valville , je m'en aperçus après.

J'oublie de vous dire que le fils du pere nouricier de Madame , ce jeune homme qu'on me destinoit pour époux , s'y trouvoit aussi ; il se tenoit d'un air humble & timide à côté de la porte : ajoutez-y les deux

hommes que j'avois vus dans la salle , & qui étoient entrés après nous.

Je fus d'abord un peu étourdie de tout cet appareil , mais cela se passa bien vite. Dans un extrême découragement , on ne craint plus rien. D'ailleurs on avoit tort avec moi , & je n'avois tort avec personne ; on me persécutoit. J'aimois Valville , on me l'ôtoit , il me sembloit n'avoir plus rien à craindre , & l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie , & Valville est assez excusable , dit le Ministre d'un air souriant , & en adressant la parole à une de ces Dames , qui étoit sa femme : oui , fort jolie , & pour une Maîtresse , passe , répondit une autre Dame d'un ton revêche.

A ce discours , je ne fis que jeter sur elle un regard froid & indifférent. Doucement , lui dit le Ministre. Approchez , Mademoiselle , ajouta-t-il en me parlant. On dit que M. de Valville vous aime ; est-il vrai qu'il songe à vous épouser ? Du moins me l'a-t-il dit , Monseigneur , lui répondis-je.

Là-dessus , voici de grands éclats de rire moqueurs de la part de deux ou trois

de ces Dames : je me contentai de les regarder encore , & le Ministre de leur faire un signe de la main pour les engager à cesser.

Vous n'avez ni pere ni mere , & ne savez qui vous êtes , me dit-il après. Cela est vrai , Monseigneur , lui répondis-je. Hé bien , ajouta-t-il , faites-vous donc justice , & ne songez plus à ce mariage-là : je ne souffrirois pas qu'il se fît : mais je vous en dédommagerai , j'aurai soin de vous. Voici un jeune homme qui vous convient , qui est un fort honnête garçon ; que je pousserai , & qu'il faut que vous épousiez ; n'y consentez-vous pas ?

Je n'ai pas dessein de me marier , Monseigneur , lui répondis-je , & je vous conjure de ne m'en pas presser ; mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer , reprit-il. On va vous reconduire au Couvent ; je vous renverrai chercher demain ; point de mutinerie : aussi-bien ne reverrez-vous plus Valville , j'y mettrai ordre.

Je ne changerai point de sentiment , Monseigneur , repartis-je ; je ne me marierai point , sur-tout à un homme qui m'a reproché mes malheurs : ainsi vous n'avez qu'à voir dès-à-présent ce que vous voulez

faire de moi ; il seroit inutile de me faire revenir.

A peine achevois-je ces mots , qu'on annonça Valville & sa mere qui parurent sur le champ.

Jugez de leur surprise & de la mienne. Ils avoient découvert que le Ministre avoit part à mon enlèvement , & ils venoient me redemander.

Quoi , ma fille , tu es ici ! s'écria Madame de Miran. Ah ! ma mere , c'est elle-même , s'écria de son côté Valville.

Je vous dirai le reste dans la septieme Partie qui , à deux pages près , débutera , je le promets , par l'histoire de la Religieuse que je ne croyois pas encore si loin quand j'ai commencé cette sixieme Partie-ci.

FIN de la sixieme Partie.

re
on
ent
ne.
oit
ent
Ma-
lle-
me
ra,
use
and